N° 486 — Tome CXXIX 16 Septembre 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

GUILLAUME APOLLINAIRE, HENRY-D. DAVRAY, P.-G. LA CHESNAIS, ÉMILE LALOY, ARTHUR LANGFORS, PHILÉAS LEBESGUE, PAUL LOUIS, ROGER MAURICE, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, GEORGES PALANTE, PÉLADAN, CAMILLE PITOLLET, GEORGES PRÉVÔT, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, JULES SUPERVIELLE, ALFRED VALLETTE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

N° 486 — 16 SEPTEMBRE 1918

Paul Louis	*Les Courants politiques en Allemagne.*	193
Roger Maurice	*L'Evolution des Méthodes d'offensive de 1915 à 1918*	206
André Rouveyre	*Visages* (2e série) *XXIII. Henri Duvernois*	231
Georges Prévôt	*Remy de Gourmont et la Guerre*	232
Jules Supervielle	*Poèmes*	248
Emile Laloy	*Le Livre Jaune sur l'Alliance Franco-russe*	255
Péladan	*Les Dévotes d'Avignon*, roman (IX-XII)	276

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde	*Les Romans*	307
Georges Palante	*Philosophie*	313
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	319
Alfred Vallette	*Questions fiscales*	324
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	327
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	331
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	336
Divers	*A l'Etranger* :	
	Italie (C. Pitollet)	347
	Norvège (P.-G. La Chesnais)	350
	Finlande (Arthur Langfors)	354
Charles Merki	*A travers la Presse* (Paul Morisse)	359
	Variétés : L'Exposition des Petits Fabricants	365
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	370
Mercvre	*Publications récentes*	375
—	*Échos*	376

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LES COURANTS POLITIQUES
EN ALLEMAGNE

—

L'Allemagne est-elle politiquement homogène? C'est-à-dire une pensée unique y règne-t-elle du haut en bas de l'échelle sociale,— pensée de dévotion à l'empire, de loyalisme monarchique, de résignation à un état de choses que chacun juge trop fort, trop résistant pour céder à la pression des volontés humaines? C'est la conception que certains ont adoptée chez nous, que le cours de la guerre a fortifiée dans une minorité qui écrit et qui prétend penser : conception paresseuse et capable d'engendrer les pires fautes de tactique. Nous avons en face de nous un peuple qui a assurément un passé historique particulier et qui a toujours montré une étonnante inaptitude de réaction à l'encontre des entreprises les plus audacieuses et les plus oppressives du pouvoir, — un peuple que plusieurs de ses hommes d'Etat, tels Bulow (et l'on se demande si c'est par humour), ont accusé d'individualisme excessif et qui, tout au rebours, a été jusqu'ici le plus impuissant de tous à l'action révolutionnaire, — un peuple enfin qui contient beaucoup plus de sujets que de citoyens et qui subordonne la fierté de l'homme au respect de l'Etat. Mais ces caractéristiques admises, et elles ont été signalées par nombre d'écrivains d'outre-Rhin et qui professaient des tendances très diverses, il est un abus à éviter : c'est de simplifier tellement notre définition qu'elle nous entraîne aux visions erronées, et qu'elle obscurcisse pour nous la réalité même évidente.

Il est facile à tous ceux qui bâtissent des combinaisons une

fois pour toutes d'envisager une Allemagne rectiligne, serrée dans un corset de fer, et où l'alignement serait maintenu par une discipline implacable. Mais l'armée allemande elle-même ne correspond plus exactement à cette donnée théorique. Les lettres qu'on découvre de temps à autre sur les prisonniers attestent que, dans cette armée, les lassitudes se compriment malaisément, que les sentiments de révolte fusent et que l'uniforme recouvre des aspirations divergentes. Comment d'ailleurs le monde germanique échapperait-il à la loi commune? Ce serait attribuer à son armature une exceptionnelle, une effrayante vigueur, que de le juger prémuni contre toutes les atteintes, contre tous les fléchissements, dans une crise internationale aussi longue et aussi violente. Ceux qui surestiment la puissance de l'adversaire sont dangereux à l'égal de ceux qui la sous-estiment systématiquement et par un optimisme d'indolence. L'exaltation, en pareil cas, mérite d'être combattue tout autant que la dépréciation calculée. La guerre ne se fait pas exclusivement à coups de canons, avec des avions, des chars de bataille et des dreadnoughts. Elle met en œuvre tous les ressorts : les militaires, mais aussi les économiques, les politiques, les psychologiques. Les hommes qui ferment délibérément les yeux sur les fissures de l'Empire, pour lui restituer un front unique, artificiel et sans consistance, risquent à un moment quelconque de laisser fuir la fortune et d'aller à l'encontre de la cause qu'ils prétendent servir. De même qu'il faut être renseigné à chaque instant sur les moyens de combat dont dispose l'adversaire, sur ses effectifs, sur l'abondance et la nature de son matériel, de même il importe de savoir à quelles difficultés internes il fait face, quels sentiments agitent et les milieux dirigeants et les masses populaires, de quel prestige peut encore user l'autorité gouvernementale et quelles résistances elle rencontre dans les catégories gouvernées.

Dire : « L'empereur commande et l'Allemagne obéit ; il fronce le sourcil, et les oppositions rentrent sous terre ; le pangermanisme sévit dans les taudis des faubourgs comme dans les châteaux de la Marche ; l'obéissance servile et inconditionnée est la règle pour tous, pour le métallurgiste syndiqué comme pour le plus jeune des sous-lieutenants, pour le manœuvre des ports hanséatiques, comme pour le Kreis-Direktor le plus fraîchement nommé », c'est émettre une affirmation. D'aucuns s'i-

maginent sincèrement l'Allemagne sous cet aspect. S'ils avaient pris la peine de réfléchir, ils auraient reconnu qu'en 1918, et surtout après quatre années de guerre qui ont apporté à tous les peuples des déceptions, des souffrances, des angoisses, un tel tableau aurait bien peu de chances d'être fidèle. Ils auraient constaté que les problèmes de toute nature qui se posaient en Europe avant 1914, et qui se sont transformés en s'aggravant depuis 1914, ont dû émouvoir les Allemands comme les Français ou les Anglais ou les Italiens, et que les antagonismes internes sont partout identiques. La preuve en est que, toutes choses égales, les partis politiques qui se sont formés chez nous existent outre-Rhin, et que les mésintelligences sociales se sont traduites là-bas de la même façon ou à peu près qu'en France. Le phénomène significatif de la concurrence des classes,— la grève, s'exerce dans l'Empire comme dans notre République. Les polémiques de presse ne sont pas moins violentes; les débats du Reichstag ont été plus scandaleux parfois que ceux de nos Chambres.

L'union sacrée a prévalu dans tous les Etats belligérants, durant la période qui a suivi immédiatement l'ouverture des hostilités : elle a été plus spontanée que réfléchie. Plus on s'est éloigné de cette date initiale, et plus ce vernis d'entente s'est craquelé, plus les passions anciennes, et qui sont inhérentes à la structure sociale même des Etats, ont retrouvé de véhémence et de ténacité. L'Allemagne a eu ses chômages concertés, ses désordres de grandes villes, — même des mutineries militaires et navales et que les personnages officiels ont dû avouer à la tribune. Elle a eu des crises de ministères et des crises de chancelleries, qui ont créé des perturbations plus vives que toutes celles que nous avons connues en ces quatre ans. A la vérité, tous les faits démentent la conception des doctrinaires français d'un empire omnipotent superposé à une population inerte. Il y a là-bas des actions et des réactions, des frémissements et des grondements. Sans doute les secousses qui se sont produites nous paraissent bien faibles, à nous qui envisageons une révolution germanique comme l'origine même d'une émancipation universelle, comme la condition la plus sûre, en tout cas, de la paix la plus rapide et la plus durable. Mais à nier les discordes qui fermentent là-bas et qui, sous la poussée d'autres événements, peuvent prendre, d'une

minute à l'autre, une valeur singulière, on se prive de moyens incontestables; on s'aveugle volontairement sur les possibilités d'avenir, et peut-être les plus substantielles d'entre elles.

Je me propose ici de définir les divers courants d'opinion qui s'entrechoquent outre-Rhin et qui correspondent à des catégories d'intérêt nettement tranchées.

§

Tout à l'extrême droite, les hobereaux. Cette caste est plus puissante en Prusse qu'en Allemagne, et dans l'est que dans l'ouest. Sa base est la propriété foncière féodale; mais comme toutes les aristocraties de sang, elle s'est infiltrée dans la grande industrie après l'avoir méprisée, parce qu'elle y a trouvé un profit matériel. Elle représente encore une richesse considérable, bien que la plupart des grosses fortunes d'outre-Rhin se soient créées dans la métallurgie, dans la brasserie, dans l'armement maritime, dans la banque. Les hautes charges de l'Empire et plus encore de la Prusse lui ont été longtemps réservées. Elle garde la plupart des emplois militaires,— encore que les nécessités de cette guerre aient introduit des exceptions,— et des emplois civils. Mais la haute bourgeoisie d'affaires a engagé la lutte contre elle, et, sous le régime de Guillaume II, cette autre caste aura brisé le monopole. Ni Dernburg, ni Helfferich, pour ne prendre que ces deux là, n'étaient des titrés. Les ministères échappent de plus en plus aux junkers, au fur et à mesure que le recours aux compétences techniques se fait plus urgent. Même la diplomatie leur est disputée.

Ils n'en résistent pas moins avec une sombre énergie à la poussée bourgeoise et à l'assaut démocratique. La droite n'a qu'une poignée de députés au Reichstag, en dépit de l'abusive répartition des sièges, mais le nombre de ses élus est bien plus considérable au Landtag de Prusse. C'est pour ce motif qu'elle lutte désespérément contre le remaniement de la loi électorale prussienne, — que Guillaume II a promis par deux rescrits, et qui a jusqu'à présent été tenu en échec. Si le suffrage universel direct, égal, secret triomphait, les socialistes conquerraient 120 mandats dans l'assemblée au lieu de 10, et ce seraient les hobereaux surtout qui paieraient les frais de ce changement.

Supprimez-leur les privilèges militaires, administratifs et politiques dont ils défendent le maintien, ils seront bien vite

démunis d'armes sérieuses. Les Westarp, les Reventlow, les Oldenburg-Januschau ne font figure que parce qu'ils s'adossent à une organisation factice et qui se survit par miracle. Ils ne peuvent compter sur la propagande orale. Quant à leurs journaux, la *Gazette de la Croix*, la *Deutsche Tageszeitung*, etc., ils n'ont, par rapport à l'ensemble de la presse, qu'un tirage médiocre.

Mais le pouvoir a besoin des hobereaux, même quand ceux-ci, comme il est arrivé plusieurs fois depuis 1914, deviennent frondeurs, et les junkers ont besoin du kaiser, même quand ce dernier les rappelle à l'ordre et traite d'excessives leurs attaques aux masses populaires et leurs revendications impérialistes. Comme la royauté et la noblesse d'ancien régime en France, les Hohenzollern et l'aristocratie terrienne de Prusse ont lié leur sort. La royauté ne croulera pas sans la féodalité, ni celle-ci sans celle-là. C'est pourquoi leurs brouilles temporaires finissent normalement par des compromis. Le pangermanisme, que la Wilhelmstrasse est parfois obligée par tactique de désavouer, s'impose toujours au souverain, parce que les hobereaux sont pangermanistes. Et ces hobereaux trouvent dans l'impérialisme le plus grossier la justification nécessaire, si l'on peut dire, de leurs appétits et de leurs prérogatives surannées. Il ne faut pas compter sur eux pour céder à une paix équitable. Ils ne connaissent que la fortune des armes. Leur mentalité est exactement celle des guerriers germains du temps de Tacite. Mais ils ne sont pas, — ils ne seront pas toute l'Allemagne.

§

L'industrie lourde exerce outre-Rhin une influence égale à celle des Junkers. Elle s'associe à eux plus souvent qu'elle ne les contrecarre. Elle représente en première ligne ce capitalisme métallurgique qui, en tous pays, apparaît comme un facteur de guerre et qui s'est enrichi par la guerre. Cette industrie lourde ou, si l'on préfère, la grande industrie, a été la principale bénéficiaire de la phase économique — toute d'expansion — qui s'est écoulée de 1880 à 1910. En même temps que se transformait l'Allemagne, par le déracinement des ruraux et par la centralisation urbaine, les barons de la mine, de la fonte et de l'acier, des produits chimiques et des matières colorantes prenaient sur l'Etat une maîtrise plus accentuée. Les junkers

avaient d'abord disputé la place à ces féodaux de l'argent. Mais devant les moyens plus modernes qu'employaient ces derniers, ils durent battre en retraite et acceptèrent le partage. Il n'y perdirent point en réalité, car s'ils sacrifiaient une part de leurs avantages, ils se dotaient d'alliés puissants. La noblesse nouvelle acquit toute les prétentions et manifesta tout l'esprit rétrograde de l'ancienne. Le parti national-libéral, qu'elle gouverne de haute main, a cessé de longue date de pratiquer le libéralisme : pour défendre la prépotence de la lourde industrie, il s'est fait conservateur, et, pour développer les débouchés économiques, dont une production surabondante et stimulée par des combinaisons variées réclamait l'expansion ininterrompue, il s'est affirmé pangermaniste. C'est sa pensée qui a animé, dès le début de la guerre, les fameux mémoires des grandes associations, — mémoires qui revendiquaient d'énormes conquêtes à l'Est et à l'Ouest de l'Europe, et aussi un nouvel Empire Colonial. Il est militariste par calcul plus que par entraînement, annexionniste par besoin plus que par enthousiasme. Mais il met froidement le monde à feu et à sang pour élargir ses marchés : car il sait que le déclin de la métallurgie et des autres grandes fabrications, en provoquant d'énormes chômages et en bouleversant la condition des prolétaires, aurait pour conséquence inéluctable la révolution. Belliqueux au dehors, il est, pour un motif non moins évident, réactionnaire au dedans. En même temps que la lourde industrie, et en vertu d'un mécanisme très apparent, ont grandi les formations socialiste et syndicale. Celles-ci sapent l'Etat, même lorsqu'elles composent avec lui pour un temps, et minent la richesse acquise et les prérogatives des classes dirigeantes. A la Chambre de Prusse, les nationaux-libéraux votent avec les hobereaux. Au Reichstag, hormis de très rares occasions, ils ont pris sur la politique extérieure la même position que ces derniers. Leurs journaux, qui sont riches, nombreux, puissants, pourvus de moyens d'information variés et dotés d'une formidable publicité, — qui, dans chaque grand centre, de Berlin à Hambourg, d'Essen à Munich, de Cologne à Leipzig, attisent chaque matin et chaque soir le chauvinisme, — ont eu dans la préparation du conflit mondial une action de premier plan. Leurs leaders successifs : Bassermann, qui aspira à la chancellerie et mourut sans même recevoir un sous-secrétariat, —

Stresemann, soufflent la violence et la haine avec la même rage qu'un Westarp ou un Oldenburg. La guerre sous-marine n'a pas eu de plus farouches partisans, l'impérialisme forcené de plus effrontés champions. Mais leur contingent électoral est faible, comme celui des hobereaux. C'est encore une oligarchie.

§

Il y a, dans tout pays, le capitalisme de paix et le capitalisme de guerre. Les classes riches n'ont pas toutes forcément besoin, pour perpétuer leur pouvoir, de provoquer des conflits internationaux. On avait déjà remarqué, en 1911, lors de l'affaire d'Agadir, que la métallurgie poussant à la rupture avec la France et l'Angleterre, — les armateurs des ports hanséatiques se réservaient. Les administrateurs et les actionneurs du Norddeutscher Lloyd et de la Hamburg-Amerika ont-ils, en juillet 1914, usé de tous leurs moyens pour paralyser l'effort des Krupp, des Thyssen, des Erhardt ? L'histoire jusqu'ici ne porte point trace de leur action et d'ailleurs on peut être à la fois actionnaire de société métallurgique et détenteur d'un gros paquet de titres dans une compagnie de navigation. En outre, il convient de distinguer entre une guerre courte et une guerre longue. Celle-ci, de toute façon et quelle qu'en fût l'issue, devait donner à réfléchir à ceux qui possédent de gros navires et qui ont des intérêts exotiques à surveiller. Celle-là pouvait avoir quelque attrait pour eux. Imaginez que la campagne, ouverte au début d'août, se fût terminée à l'automne, comme l'escomptait le second Moltke, par un désastre de la France et par un recul de la Russie, avant que la Grande-Bretagne ne fût intervenue efficacement. L'Empire s'adjugeait un domaine colonial supplémentaire dans le centre africain, et c'étaient Hambourg et Brême qui bénéficiaient de ce succès. Voilà pourquoi Ballin, qui, disait-on, était fort avant dans l'intimité du kaiser, ne fit aucune tentative pour lui suggérer la modération.

Mais Moltke a eu tort, et avec lui ont été déçus tous ceux qui s'imaginaient qu'un rapide Sedan donnerait à l'Allemagne la maîtrise de l'univers. La guerre est devenue une très fâcheuse affaire, outre-Rhin, pour tous ceux qui ne livrent point des canons, des fusils ou des avions. Elle est particulièrement ruineuse pour les armateurs. S'il est une industrie là-bas qui

ait été blessée à fond par la prolongation de la crise, c'est bien celle-ci. Les ports de la mer du Nord et de la Baltique, jadis grouillants de vie et dont l'activité faisait à toute heure du jour et de la nuit la stupeur de l'étranger, ont pris des aspects de nécropole. C'est le royaume du silence et de l'immobilité. Les grands navires qui ne sont pas tombés aux mains des alliés dorment dans les bassins, où la vase les ronge. Le commerce d'exportation par mer est presque totalement suspendu. Comme le monde est à peu près dans son intégralité dressé contre l'Empire, les importations et les sorties ont conjointement réduit leurs statistiques à la plus simple expression. Ni le caoutchouc, ni le coton, ni l'ivoire, ni les nitrates, ni les huiles végétales, ni le cuivre, ni l'étain, qui arrivaient des quatre points cardinaux, ne viennent plus en barils, ou en balles ou en lingots, s'accumuler aux embouchures de l'Elbe et du Weser. Les possessions coloniales ont été arrachées de haute lutte par les adversaires de l'Empire, par les Anglais, les Français, les Belges, les Sud-Africains, les Australiens, les Néo-Zélandais, les Japonais. Des millions de kilomètres carrés ont été enlevés à la métropole, à l'heure où ils entraient réellement en exploitation.

Hambourg et Brême déplorent leur erreur, le faux calcul où ils ont versé en croyant à une guerre courte. Leurs armateurs, leurs négociants qui se sont soustraits avant les autres, et parce que leurs intérêts étaient autres, à la fureur mystique, voudraient achever au plus tôt une entreprise qui tourne mal. Ils songent à l'avenir ; ils se demandent comment ils récupéreront des colonies, des débouchés, des marchés de matières premières. Jusqu'ici ils n'ont osé parler haut, entrer en conflit avec les hobereaux, les généraux, les métallurgistes, — d'autant plus qu'ils sont un peu dispersés dans tous les partis politiques bourgeois. Leurs journaux eux-mêmes évitent de proclamer leurs désirs, encore qu'ils puissent se faire entendre. Les Hambourgeois attendent leur moment, — qui sera sans doute celui de la défaite révélée des Empires Centraux. Kühlmann a été leur interprète. Delbruck et Lichnowski jouissent de leur faveur. Il y a Ballin... Quand Ballin sortira de l'ombre, les temps seront révolus, — mais il sera trop tard alors pour qu'il devienne chancelier. Si les Hambourgeois avaient voulu, en juillet 1917, il auraient joué un rôle essentiel. Mais s'étant

trompés sur la durée de la guerre, ils n'ont pas perçu non plus la minute exacte de la conclusion avantageuse. N'ayant pas su empêcher les développements tirpitziens de la campagne sous-marine, qui allaient irrémédiablement soulever l'Amérique contre l'Empire, ils n'ont pas discerné la puissance militaire que le nouveau monde devait déployer... Ces commerçants ont éte de mauvais commerçants, et désormais leur influence — au regard des solutions — ne peut être qu'accessoire.

§

La Haute Banque, qui a son siège à Berlin, mais aussi dans les villes du bassin du Rhin, à Francfort en particulier, a nourri, vis-à-vis de la guerre, les mêmes sentiments que les armateurs. Une campagne de trois mois ne lui eût point déplu ; une campagne prolongée devait susciter chez elle des inquiétudes croissantes. L'état de conflit armé n'est pas profitable aux opérations qui constituent sa raison d'être et qui requièrent le calme, la sérénité, la générosité ; l'argent se cache lorsque le canon tonne. Et puis le grossissement de la dette publique et du budget, qui provoque de nouvelles fiscalités, est une menace directe pour la fortune acquise. Voilà pourquoi les hommes de finance soupirent après la paix. Pour l'avoir plus vite, ils ne balancent pas à faire certaines avances aux masses populaires, qu'ils redoutent pourtant et qui recèlent les périls du lendemain. Ils savent que ces masses seules auraient la force, si elles étaient animées d'une telle volonté, d'imposer à l'état-major la suspension des combats. Ils acceptent la poussée démocratique, à condition qu'elle n'aille pas jusqu'au socialisme, et préconisent la parlementarisation de l'Empire, dans la mesure où elle affaiblirait les hobereaux dont ils supportent malaisément la dédaigneuse souveraineté.

Le parti de la Banque trouve ses meilleurs appuis dans le groupe libéral ou progressiste. Ce n'est point à dire que ce groupe défende des doctrines bien nettes, bien stables et que le courage soit sa principale vertu. Le libéralisme allemand ressemble à la bourgeoisie allemande, qui a toujours reculé devant les efforts soutenus, et qui se contente ordinairement de discrètes velléités. Il blâme les excès pangermanistes, mais n'élève un peu la voix qu'aux heures où la fortune des armes se montre contraire à l'Empire. Il réprouve l'annexionisme, parce que le programme des Reventlow et des Tirpitz com-

promet la reprise des affaires et prolonge la guerre, mais il n'a pas fait un geste qui pût hâter la paix. Il compte à cette fin sur le socialisme, qu'il surveille au reste d'un œil méfiant — comme l'héritier probable. Il a voté le suffrage direct et égal en Prusse, mais sans agir efficacement pour briser la résistance des junkers ; il souhaiterait que les ministres fussent recrutés dans le Parlement et devinssent responsables devant ce dernier, mais incapable de propagande tenace, il ne donnera jamais assaut à l'autocratie plus ou moins masquée qu'est le régime impérial. Son opposition se tait devant les menaces et cède aux petites flatteries personnelles. La nomination de von Payer à la vice-chancellerie lui a semblé un succès capital, et cette satisfaction mesquine a paralysé sa défensive contre les coups d'autorité du militarisme. La Banque et les libéraux, qui ont de puissants journaux et très riches et très lus — le *Berliner Tageblatt* et la *Gazette de Francfort* en tête, — ne sauraient prendre la direction d'un mouvement. Tout au plus s'y associeraient-ils, — et encore seulement à la minute où ce mouvement toucherait au succès.

§

Plus équivoque, plus incertaine — si possible — est l'attitude du centre catholique. Rarement groupement politique synthétisa mieux ses tendances dans son étiquette. Ce parti siège au centre, — parce qu'il n'est ni uniquement libéral, ni uniquement conservateur, mais il se subdivise en deux fractions, dont l'une inclinerait à gauche, dont l'autre se soude à la droite, et ces deux fractions se neutralisent l'une l'autre. Les ouvriers rhénans et westphaliens, rassemblés en corporations confessionnelles, n'ont pas la même mentalité que les paysans bavarois ou que les grands propriétaires silésiens, et ni au regard de la loi électorale, ni vis-à-vis des lois sociales, ni devant le problème de la paix, ces catégories ne pensent, ne réagissent uniformément. Elles se juxtaposent pourtant et se réconcilient sous les auspices d'un catholicisme plus politique que religieux, et qui sert surtout de levier à quelques meneurs habiles. Jadis combattu âprement par Bismarck, à l'heure du Kulturkampf, — puis par Bülow, — ce parti a réussi à garder une place importante dans l'empire. En ce moment il détient la chancellerie et la présidence du Reichstag, où il est devenu le plus nombreux depuis le schisme socialiste.

Ses solutions sont ambiguës pour tous les grands problèmes. Erzberger a été l'un des premiers metteurs en œuvre, — d'accord, dit-on, avec Charles Ier et Benoît XV, — de la paix de compromis, mais Grœber et Fehrenbach se rapprochent de Westarp. Au Landtag prussien, les catholiques se sont divisés sur la réforme électorale. Aucun groupement n'est plus soumis à l'influence instantanée des faits : ce qui veut dire que le jour où la foule appellera la paix, non plus discrètement, mais sur la voie publique, celui-ci attaquera vigoureusement le militarisme. En attendant, et fidèle à la tactique de son véritable fondateur Windthorst qui résumait son programme dans cette formule cynique : « donnant, donnant », — il louvoie, soucieux avant tout de se faire payer au plus large prix son concours de ceux qui le lui demandent à titre momentané. Les marchands ne sont pas seulement dans les docks de Hambourg et dans la banque francfortoise, mais ils sont aussi dans le temple...

§

Nul n'ignore que la social-démocratie allemande s'est, durant la guerre, divisée en deux fractions, dont l'une abandonnait l'ensemble des principes jadis professés, alors que l'autre se préoccupait de maintenir la continuité de l'action traditionnelle. J'ai, à plusieurs reprises, étudié ici l'évolution de cette crise et j'en ai indiqué les phases diverses : aussi est-il superflu d'y insister aujourd'hui longuement.

Le socialisme a connu partout ou à peu près les mêmes dissensions, mais en aucun pays elles n'ont pris la même ampleur, et nulle part elles n'ont abouti encore comme outre-Rhin à une séparation nette et officielle. Il y a, en France, une gauche qui s'est dite longtemps minoritaire avant de conquérir la majorité, et une droite qui a approuvé et maintenu jusqu'à l'extrême limite la participation au pouvoir gouvernemental. Il y a, en Angleterre, opposition entre l'Independant Labour Party et d'autres groupements du travaillisme, mais ni dans l'un ni dans l'autre de ces pays une rupture n'est survenue.

Ce n'est point le lieu au surplus d'examiner en détail les conflits d'idées ou les antagonismes d'actions qui se sont marqués dans le socialisme hors d'Allemagne. En Allemagne même, c'est toute la conception de la guerre et de la paix qui a mis aux prises le Vieux Parti et les Indépendants. Ceux-ci as-

suraient que le gouvernement de Berlin avait été l'agresseur et que, par suite, le problème de la défense nationale se posait sous un jour particulier. Celui-là admettait en gros la thèse, que Bethmann-Hollweg avait échafaudée au lendemain de la déclaration de guerre, et qui accusait l'Entente d'avoir préparé l'anéantissement de l'Empire. Les uns refusaient les crédits de guerre, organisaient une lutte systématique contre le pouvoir, et adoptaient catégoriquement le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, que sanctionnait leur mémorandum au comité hollando-scandinave. L'autre votait régulièrement les crédits, tout en les contestant parfois à l'origine, contrôlait le gouvernement avec une sévérité variable, mais collaborait avec lui, et recommandait une paix de compromis, exclusive en fait des idées générales du socialisme en matière internationale. Les Indépendants gardèrent l'attitude d'une opposition doctrinale, fondamentale, irréductible, — celle d'un parti de classe fidèle à l'orientation du marxisme, tandis que le Vieux Parti dosait sa résistance selon les conjonctures, négociait avec les chanceliers et bannissait toute audace de geste ou de parole. Scheidemann se contentait d'une monarchie réformiste et d'un parlementarisme tempéré ; Ledebour revendiquait la république sociale et brandissait la révolution.

Point n'est aisé de connaître exactement les forces des deux groupements. Les élections partielles ont été plus favorables aux Indépendants qu'à leurs adversaires, mais il sied de noter que ceux-ci, chaque fois qu'ils étaient en lutte avec les minoritaires, bénéficiaient des voix bourgeoises et de la protection gouvernementale ; il convient de constater aussi que les éléments les plus jeunes, les plus vigoureux, les plus passionnés de la social-démocratie étaient mobilisés et par suite frappés d'incapacité politique. Enfin l'extraordinaire fléchissement des effectifs de la social-démocratie officielle, même au regard de l'élément féminin, mesure le déclin de son influence.

Les Indépendants joueront un très grand rôle au lendemain de la guerre, mais ce rôle peut être très considérable aussi dans la dernière phase de la guerre, au cas où surgiraient tels événements qu'il est permis de prévoir. L'attitude des organisations du Vieux Parti est subordonnée aux péripéties de la lutte armée, comme à l'évolution des difficultés économiques et alimentaires. Quelque recul que le Vieux Parti ait accompli,

quelque défection aux principes qu'il ait consacrée, il a retenu ses assises prolétariennes. Il est devenu profondément opportuniste, mais cet opportunisme même peut l'entraîner à bouleverser sa tactique, dans des circonstances données. Il dénonce le pangermanisme, critique les paix de Brest-Litovsk, réclame une transformation du mécanisme politique ; mais si la défaite militaire paraît imminente et certaine à l'ensemble de ses membres, si une prolongation de la résistance lui semble chimérique et dangereuse, si la disette s'accentue, si le chômage s'abat sur les grandes Fédérations ouvrières qui ont formé son armature, il peut se retourner d'autant plus brusquement qu'il aura à demander un plus large pardon au prolétariat. L'hypothèse d'un revirement violent, dicté par la politique, imposé par la déception, les souffrances, les appréhensions des masses, ne doit pas être écartée. Elle peut même être accueillie comme une approximation des réalités futures.

Je me suis efforcé de faire le recensement des tendances, des courants qui jouent en Allemagne durant cet été de 1918. Leurs forces respectives peuvent se modifier de semaine en semaine. Entre les pangermanistes et le groupe de l'industrie lourde d'une part, et les socialistes indépendants de l'autre, dont les positions sont également irréductibles, apparaissent des formations importantes par le nombre, par la puissance économique, financière, intellectuelle, et sur l'attitude desquelles les incidents non seulement militaires, mais aussi diplomatiques peuvent exercer des influences décisives. Et l'action de la classe ouvrière, pour être encore mal définie, a chances d'être primordiale.

PAUL LOUIS.

L'ÉVOLUTION DES MÉTHODES D'OFFENSIVE

DE 1915 A 1918

—

I

La quatrième année de guerre vient de finir. Faite de périodes de crises terribles séparées par de longs intervalles de calme relatif, la guerre continue de plus en plus dure, âpre, violente, inexorable. Pendant ces périodes d'expectative, les adversaires réparent leurs pertes, préparent leurs forces, assemblent leurs moyens pour de nouvelles batailles. Les troupes mettent à profit le repos accordé et l'expérience acquise dans les plus récents combats pour parfaire leur instruction et leur préparation aux opérations futures. De part et d'autre, les grands Etats-Majors s'efforcent de déduire de nouveaux et précieux enseignements de la rude leçon des faits et d'édifier de nouvelles théories et de nouveaux règlements sur les expériences des dernières batailles.

Jusqu'à ces derniers temps, aucun d'eux n'apporta la solution attendue. Tous, après un succès momentané, incontestable et parfois considérable, ont dû se contenter de dénombrer le butin et de mesurer l'étendue du succès, sans pouvoir proclamer que le but recherché avait été atteint. La Victoire s'enfuyait bien au loin à l'instant précis où l'on croyait enfin la saisir après tant d'efforts et de sacrifices. Tacticiens, stratèges, organisateurs reprenaient leurs cartes, leurs règlements, leurs tableaux et leurs espérances.

Il ne semble pas téméraire cependant d'essayer de décou-

vrir l'orientation des modifications successives et de tenter de saisir le sens de l'évolution des méthodes de guerre. Cette évolution est entrée depuis quelques mois dans un nouveau cycle dont nous voudrions montrer les origines et faire prévoir les conséquences.

§

Deux faits essentiels dominent le système de guerre actuel. Leur importance est allée s'accroissant sans cesse au cours de cette campagne : la puissance du feu,— la valeur de la fortification.

La puissance du feu d'infanterie n'était pas ignorée; elle était seulement sous-estimée. S'il était entendu qu'on ne pouvait pas espérer manœuvrer sous le feu, il demeurait néanmoins admis qu'on pouvait marcher droit devant soi, sous ce même feu, en faisant des bonds courts et rapides. La guerre prouva dès les premiers jours que non seulement on ne manœuvrait pas sous le feu, mais encore qu'on ne se déplaçait pas sous un tir ajusté. Sous la nappe de plomb qui siffle, claque, frappe le sol, miaule en ricochant, fait un « floc » mou dans le corps du voisin qui s'effondre, on se couche à plat ventre, on se confond avec le sol. Chacun se croit personnellement visé, cherche à passer inaperçu de l'ennemi qui épie, des balles qui passent, profitant de la touffe d'herbe la plus proche ou de l'abri le plus illusoire.

Il faut du courage pour lever le nez, ajuster ses jumelles et chercher à découvrir la ligne ennemie qui vous guette et vous vise. Plaqués contre le sol, les hommes ne bougent plus, tandis que la mort passe au-dessus d'eux. Le silence se fait, le feu ennemi cesse. Alors, tous ensemble, officier et tirailleurs s'enlèvent et se détendent en un bond magnifique. A peine la ligne s'est-elle dressée que le feu reprend avec une violence inouïe. L'ennemi dont on croyait surprendre la vigilance s'est aperçu du mouvement. D'abord quelques coups isolés, puis c'est la rafale d'une ligne de défense tirant à toute vitesse. On a l'impression d'avoir renversé par un soleil de juillet une ruche d'abeilles. A des vitesses folles, par traits serrés et ininterrompus, les balles strient toute la zone, sifflent dans tous les sens, claquent à toutes les hauteurs, cinglent tout le terrain. La ligne entière s'aplatit, s'abat, s'écroule, quelques-uns pour toujours.

Le feu de la mitrailleuse est plus vif, plus rapide, plus dense, plus précis, plus implacable que le feu d'infanterie. On peut encore, dans certains terrains coupés ou bouleversés, tenter de filtrer sous la nappe de feu de l'infanterie ; on peut parfois, grâce aux couverts successifs et à la rapidité des bonds, passer entre les gouttes et en sortir indemne. Mais dans une zone battue par les mitrailleuses, on ne passe pas. On échappe à la première balle, mais on n'échappe pas aux autres qui suivent la même trajectoire à quelques centièmes de seconde d'intervalle.

Au cours d'une attaque fort bien préparée, une mitrailleuse, servie par quelques hommes « à cran » qui avaient eu le temps de se ressaisir, brisa net l'élan d'un bataillon. Il fallut s'aplatir à quelques centaines de mètres de la parallèle de départ, dans une belle pente gazonnée et ensoleillée, devant la mitrailleuse invisible dans un angle du terrain. Sous cette terrible menace, chaîne et renforts demeurèrent cloués au sol, tandis que l'artillerie s'en donnait à cœur joie sur ce bel objectif. Ce fut pendant huit heures l'immobilité absolue. De temps à autre, espérant profiter d'un instant d'inattention des servants, un officier ou un gradé essayait de se porter en avant, un tirailleur tentait de se creuser un trou, un blessé voulait s'évacuer tout seul, un homme attiré par un léger abri voulait le gagner en rampant. « Tac-tac-tac », trois cartouches successives partaient de l'angle de la prairie, et le brave, le blessé, l'imprudent payait d'une balle, voire même de deux balles dans le corps son mouvement intempestif. Tout officier d'infanterie peut citer des dizaines d'exemples analogues dont il a été le témoin.

La puissance d'arrêt de la mitrailleuse est la principale révélation de cette guerre. Ce sont les mitrailleuses qui ont brisé les attaques ou qui leur ont fait subir des pertes élevées, pertes d'autant plus sensibles qu'elles étaient immédiates, brutales, inattendues. Rapide, précise, juste, la mitrailleuse est une arme terrible. Dans cette campagne où la condition essentielle pour durer est de n'être pas vu, la mitrailleuse petite, fluette, basse, robuste, servie par trois hommes, est l'engin idéal. Fantassins, artilleurs, observateurs, aviateurs, interprétateurs de photographies, officiers d'Etat-major ont passé des heures et des jours à découvrir et à répérer les emplacements

de mitrailleuses de l'ennemi. Et lorsqu'on croyait les avoir tous découverts, on s'apercevait le jour de l'attaque qu'il en restait encore d'insoupçonnés. La mitrailleuse a su se dérober aux plus patientes recherches. Après s'être dissimulée, au début de la guerre, elle s'est fortement abritée sous d'épais blockaus, puis s'est complètement enterrée. Souple et maniable, relativement légère, on l'a rentrée dans les abris-cavernes et dans les sapes profondes : ses fidèles servants sont assez habiles et assez bien entraînés pour la mettre rapidement en batterie à proximité des entrées d'abris, et même n'importe où, au moment du danger, lorsque les tirs de destruction cessent ou s'allongent et quand l'attaque ennemie débouche. Machine qu'il faut placer, guider, pointer, surveiller et alimenter, la mitrailleuse absorbe toute l'attention du personnel d'élite qui la sert. Ses servants sont tout à leur besogne, ne pensent qu'à leur mission, et ils tirent jusqu'à la dernière bande sans se laisser émouvoir par les péripéties de la lutte qui se déroule autour d'eux.

La mitrailleuse est l'arme de l'infanterie. Nous avions une mitrailleuse pour 400 hommes au début de la guerre; on peut dire que depuis la distribution du fusil mitrailleur nous en avons une pour douze hommes. Ce fusil simple, robuste, léger et relativement précis est devenu l'arme de confiance du fantassin qui, au début de son adoption, le considérait d'un fort mauvais œil. Les Allemands ont, en plus de leurs mitrailleuses lourdes, une mitrailleuse dite légère, sorte de mitrailleuse Maxim ordinaire dont l'énorme et pesant affût a été remplacé par une crosse en bois.

Aujourd'hui, il n'y a plus ou presque plus de tir au fusil; il n'y a que des mitrailleuses. Nos hommes ont, à tort, abandonné la pratique et l'entraînement du tir au fusil. On s'est avisé de cette lacune pendant les opérations de juin entre Aisne et Marne.

En 1916, on recommandait aux mitrailleurs de ne pas tirer de leurs emplacements de combat, sauf en cas d'attaque, afin de ne pas déceler prématurément ces emplacements. Aujourd'hui, sur tout le front, c'est le tir des mitrailleuses lourdes, légères, portatives, c'est la rafale continue en tir direct ou indirect des Maxim, Saint-Etienne, Hotchkiss, se déplaçant sans cesse, tirant partout et sur tout, balayant les parapets,

les boyaux, les pistes, les carrefours. Toutes les nuits dans les secteurs d'attaque ou sur les fronts mal stabilisés où nul boyau n'existe, c'est le tir incessant des mitrailleuses qui font du harcèlement, gênent la circulation, atteignent les corvées, interrompent les travaux.

Armes du fantassin qui attend l'ennemi sûr de l'arrêter grâce à leur feu terriblement puissant (on l'a vu récemment en Champagne), les mitrailleuses sont aussi la terreur de l'infanterie qui s'élance à l'assaut, craignant d'être clouée au sol par leur crépitement impitoyable, avant d'avoir pu les atteindre et les mettre hors de cause.

§

L'artillerie de toute espèce et de tout calibre a vu son rôle grandir dans des proportions insoupçonnées des plus avisés. On savait avant la guerre que l'artillerie faisait un peu de mal, beaucoup de bruit, tuait parfois, faisait peur toujours. On comptait autant et même davantage sur l'effet moral produit par « le coup de hache » de l'obus de 75 que sur l'effet matériel. On en était toujours au fameux 8 o/o de pertes par le feu de l'artillerie pendant la guerre russo-japonaise, c'est-à-dire sensiblement le même pourcentage que les pertes du fait de la baïonnette.

La campagne actuelle a démenti une partie de ces prévisions. J'ai vu des centaines de blessés par éclat d'obus et trois blessés par baïonnette, dont un accidentellement. Si l'effet moral, surtout celui produit par l'éclatement des obus de gros calibre, est plus considérable qu'on ne l'avait osé imaginer, l'effet matériel est puissant. Nous ne sommes plus au temps (qui jamais n'exista, je crois) où il suffisait au fantassin de placer son havre-sac au-dessus de sa tête pour être protégé contre les shrapnells des obus fusants, et où la carapace de sacs, astucieux chef-d'œuvre d'inspection générale, était un bouclier protecteur contre le tir de l'artillerie de campagne. Dotée d'un approvisionnement considérable en munitions, pourvue d'obus de diverses sortes qui tous éclatent, disposant de moyens d'observation perfectionnés, de lignes téléphoniques suffisamment développées, dressée à faire du tir de précision, l'artillerie de campagne à tir rapide tire partout, tire sur tout.

L'artillerie lourde a pris un développement gigantesque.

Les zones d'attaque, les secteurs agités présentent une densité considérable d'artillerie de moyen et de gros calibre. Obligée de se défiler aux vues des observatoires terrestres et des ballons, contrainte de se soustraire à l'investigation des avions, limitée dans le nombre et dans le choix des emplacements de batterie par l'obligation de remplir la mission qu'on lui a confiée, l'artillerie lourde est fatalement conduite à s'agglomérer dans certains vallonnements, à s'entasser dans de légères dépressions ou dans des zones boisées. C'est ce qu'on appelle « les nids de batteries ». Les pièces et les munitions sont là, entassées dans un espace étroit, échelonnées sur deux ou trois rangs, camouflées et invisibles. Au moment de l'action, ces nids de batteries sont un véritable enfer.

Assister à un bombardement est angoissant. On frémit en songeant à ceux qui sont soumis à ce tir ; les profanes se demandent comment on peut résister à ces marmitages et comment il se fait qu'il demeure encore des êtres vivants parmi ce sol labouré, crevé, dans cette âcre et épaisse fumée. Mais lorsqu'on se trouve soi-même dans la tranchée bombardée, sans abri, l'impression est indicible. On se fait tout petit à l'audition du sifflement avertisseur, on courbe l'échine, on se plaque contre le talus de terre, et on attend l'arrêt du destin. Pendant la durée d'un éclair, on a la sensation de la proximité immédiate de l'obus qui siffle, meugle, mugit en vous frôlant, et passe ; puis c'est l'éclatement immédiat, le « wraouf » qui résonne, la terre qui gronde, vibre et s'entr'ouvre, la fumée noire qui prend à la gorge, la gerbe de terre qui monte vers le ciel, les éclats qui passent en sifflant, les pierres qui retombent. On est délivré, on respire et on attend la marmite suivante.

Le tir ennemi se rapproche, se resserre, se concentre, s'intensifie. Les obus se succèdent pour marteler la tranchée, la pilonner, l'écraser, la niveler. La cadence du tir se précipite ; les obus de tous les poids, de toutes les tailles, de tous les sifflements arrivent en hurlant, les énormes crapouillots s'écrasent au sol et éclatent avec un bruit effroyable. A toutes les vitesses, de toutes les directions, par deux, par quatre, par paquets, les marmites tombent, éclatent, labourent le sol, ouvrent la tranchée, réunissent les entonnoirs, transforment le terrain en un paysage lunaire, font voler dans les airs la terre,

la boue, les pierres, des éclats, des caisses, des armes, des cadavres, blessent, tuent, écrasent, abrutissent, déferlent sans arrêt en une succession ininterrompue de craquements, de déchirements, de soulèvements, d'effondrements et d'explosions.

On s'imagine quel est l'état de la troupe qui subit de tels marmitages, même dans une zone organisée et pourvue d'abris relativement solides. Les armes ne fonctionnent plus, les dépôts de munitions sont enterrés, les grenades ont éclaté, les lignes téléphoniques sont coupées et irréparables, la tranchée n'est plus qu'une piste à peine marquée dans une succession d'entonnoirs, les sapes sont obstruées, l'entrée des abris est effondrée, quelques-uns sont emmurés, les guetteurs sont blessés, ne voient rien ou n'essayent pas de voir. Les effectifs fondent sans arrêt et sans profit. Les chocs, le bruit, les commotions et les ébranlements, les tristes spectacles auxquels on assiste impuissant provoquent d'abord une brève nervosité et une agitation fébrile, auxquelles succèdent bientôt un affaiblissement de la force de résistance et une dépression nerveuse. Dans ce chaos et dans cet isolement, frôlé à chaque seconde par la mort dont on sent le souffle et dont on voit les victimes, beaucoup cessent de vouloir et de réagir. Une sorte de torpeur envahit la masse qu'un sommeil invincible abat et abrutit. Seuls quelques individus plus énergiques, mieux trempés, maîtrisent leurs nerfs, commandent à leurs muscles alourdis, se ressaisissent et ont encore une vision nette des réalités et de la situation. Ce sont ceux-là qui obligeront les guetteurs à sortir, à surveiller, à voir; ce sont eux qui pousseront le cri d'alarme, lanceront la fusée « demande de barrage », secoueront les camarades engourdis, tireront les premiers coups de feu, jetteront les premières grenades.

Chaque année de guerre (on pourrait presque dire chaque mois de guerre) a vu mettre en pratique une invention nouvelle destinée à augmenter la puissance du canon : accroissement du nombre des pièces, augmentation du calibre, modifications dans la forme des obus dont le nombre devenait illimité, poudres plus puissantes, explosifs plus brisants, fusées de divers modèles, obus à grande capacité, obus à coiffe, etc. En outre, tout était mis en œuvre pour faire du canon un instrument de précision : affûts spéciaux, tirs dégrossis aux obser-

vations terrestres ou au ballon, puis réglés et suivis coup par coup par avions, corrections atmosphériques, tables spéciales, perfection des instruments d'observation, de mesure et de pointage, etc. De sorte que, non seulement le fantassin reçoit beaucoup plus de coups de canon qu'au début de la guerre, mais il reçoit avec plus de précision des obus beaucoup plus puissants.

Enfin, l'augmentation de la puissance de l'artillerie ne s'est pas seulement manifestée par l'accroissement du nombre et de la précision des canons, par la multiplication des engins de tranchée ou des canons d'accompagnement de plus en plus mobiles, mais encore par une singulière extension de la profondeur des zones battues. Au début de la guerre, on entrait dans la bataille à 3 kilomètres des premières lignes, et à part quelques obus plus surprenants que dangereux, on trouvait assez facilement des zones non battues, des secteurs privés de feux et des angles morts de tout repos. Ni les procédés de tir, ni le matériel, ni les moyens d'observation, ni surtout l'approvisionnement en munitions ne permettaient à l'artillerie une telle extension de la zone d'action. Aujourd'hui, à part quelques terrains exceptionnellement couverts, toute la bande de terrain qui se trouve en vue directe des ballons est susceptible d'être battue. Toute troupe vue à 7,8, 10, 12 kilomètres des premières lignes peut être soumise à un tir d'efficacité précis, réglé, redoutable. Le 75 qui tirait jadis entre 2,500 et 3,500 mètres fait aujourd'hui, couramment, des barrages précis entre 4,000 et 4,500 et tire journellement à 6,500 et davantage. Il faut donc — pour cette raison et ce n'est pas la seule — profiter de la nuit pour faire tous les mouvements d'infanterie et d'artillerie, ravitaillements, corvées, travaux, relèves, changements de position, installations, etc. Ce n'est pas suffisant. Les artilleurs ont inventé les tirs de harcèlement, qu'ils transforment en période agitée en tirs d'interdiction. Les villages, les carrefours, les routes, les gares, les parcs, les ponts sont sans cesse soumis au tir de l'artillerie lourde et de l'A.L.G.P.

Jusqu'à 20 et 22 kilomètres, ces bombardements sont efficaces. Si des bombardements spéciaux comme ceux de Dunkerque, Châlons, Nancy, Belfort, Paris sont anormaux, il n'en demeure pas moins vrai qu'à partir de 15 kilomètres de la ligne ennemie, tous les mouvements de troupes sont dangereux.

Nous ne parlons pas ici de l'aviation de bombardement; mais du fait de l'artillerie, combien de délicieux cantonnements de repos en 1915 sont devenus intenables en 1918!

§

Dès le deuxième mois de la guerre, cette puissance insoupçonnée du feu, si violemment révélée, était un fait brutal auquel la seule riposte immédiate possible était la fortification. On s'enterra.

Née chez l'Allemand de l'épuisement consécutif à une guerre de mouvement brutale terminée par une défaite sanglante, née chez le Français de l'obligation de souffler devant un ennemi tenace qui se cramponnait au sol et qu'on ne pouvait contraindre à reculer faute de moyens suffisants, la tranchée apparut en même temps sur tous les fronts. Trou de tirailleur provisoire et hâtif, elle s'enfonça rapidement, se doubla d'autres fossés mieux tracés et pourvus d'abris, s'accompagna de boyaux et même s'agrémenta de quelque confortable. Du côté français, la tranchée fut souple, sinueuse, ondoyante, chaque occupant marquant son passage avec plus d'originalité que de méthode et faisant preuve de plus d'idées personnelles que de continuité dans l'organisation. On eut un tracé un peu fouillis, souvent bien adapté au terrain, mais imparfait, inégal, discontinu. On se contenta rapidement d'un à peu près, d'un provisoire d'autant plus désagréable et dangereux qu'il menaçait de s'éterniser. On remuait la terre à regret et chacun appelait à grands cris la guerre de mouvement, pour être libéré de cette besogne de terrassier indigne de l'infanterie française.

Chez l'Allemand, la tranchée fut étroite, profonde, rigide, conforme au gabarit, réglementairement tracée et méthodiquement organisée. Les traverses succédèrent aux banquettes de tir avec exactitude et régularité ; les boyaux formèrent des grecques impeccables. Tous les jours on remuait pelle et pioches et les tranchées successives s'enfonçaient avec une implacable persévérance. Il n'est pas besoin d'être grand clerc en lecture de photographies d'avions pour différencier du premier coup le lacis des tranchées françaises de la multitude ordonnée des tranchées allemandes.

La tranchée construite, le règne du fil de fer commença. Les réseaux de barbelé protégèrent le défenseur contre toute surprise; le fantassin méfiant plaça çà et là des signaux avertis-

seurs variés, depuis la boîte de singe suspendue par une ficelle, jusqu'à la bombe à allumage automatique, car on lui avait raconté des histoires formidables de fantassins japonais coupant les fils de fer sous le feu à bout portant. On eut même des réseaux électrifiés. Enfin le fantassin se logea, soit dans des trous de renard enfoncés sous la paroi de la tranchée, soit sous une tôle ondulée, soit sous une toile de tente. Tandis que Fritz continuait à creuser ses trous profonds, Jacques Bonhomme, satisfait de son travail, couvert par son fil de fer, écrivit à sa marraine et cisela des bagues en aluminium. Les premiers marmitages sérieux lui firent comprendre qu'une toile de tente était une médiocre protection contre les 150 et les 210. Pressée par la nécessité, l'infanterie consentit à faire des abris profonds, à l'épreuve du gros calibre. On avait déjà commencé dans les secteurs plus favorisés par la proximité des matières premières, et dans ceux où des chefs énergiques et avisés comprirent que la guerre de tranchées serait longue, pénible et qu'une bonne troupe d'assaut doit être aussi une bonne troupe pour remuer la terre et creuser le sol. Le généralissime dut rappeler que l'outil était l'arme du fantassin au même titre que le fusil, et qu'il n'était nullement indigne d'une troupe d'élite de faire le métier de sapeur et de terrassier.

Les artilleurs, mieux dotés en moyens de transports, plus près des bases de ravitaillement en matériel, plus loin de la ligne de feu, pouvant travailler de jour, se firent des abris sérieux, casematèrent leurs pièces, leurs dépôts de munitions, vécurent plus heureux dans un demi-confortable.

Les batailles de 1915 et de 1916 auraient pu être fatales à la fortification; les beaux alignements ennemis, les jolies tranchées paradossées, traversées, gabionnées, merlonnées furent nivelées, retournées, enlevées. La cuirasse était détruite. A chaque fois, elle triompha au moment précis où elle allait succomber. La victoire se bornait à une progression de quelques kilomètres dans un terrain dévasté. Après chaque bataille, l'attaque tirait des enseignements, mettant à profit les fautes commises, concluait à de nouvelles nécessités dont elle se réservait de profiter pour les opérations futures. La défense n'était pas moins avisée et, s'empressant de porter remède aux défauts de la cuirasse, elle renforçait les points faibles qui avaient failli lui être fatals. A chaque réglement offensif nou

veau correspondait, dans l'un et l'autre camp, une instruction défensive nouvelle, dans laquelle on parait d'avance aux procédés d'attaque préconisés.

Les canons et les projectiles se faisant plus nombreux et de portées plus grandes, la fortification multiplia ses tranchées et espaça ses lignes de défense. Le canon se fit plus puissant, utilisa de plus gros calibres, des obus à grande capacité d'explosifs; la fortification épaissit ses réseaux, enfonça ses abris, bétonna ses casemates. Le canon se fit plus précis, fit du tir de démolition contrôlé, observé; la tranchée se dissimula, se camoufla, supprima tout relief, se confondit avec le sol, éparpilla ses moyens, déroba ses mitrailleuses, multiplia ses ressources. L'artilleur, qui avait été sérieusement « sonné » par la contre-batterie, renforça ses casemates, camoufla ses pistes révélatrices, s'établit en des positions où nul ne pensa à le découvrir, déplaça ses batteries, multiplia les ruses et les précautions pour éviter le repérage.

A la fin de 1917, le type de l'organisation défensive semble avoir été réalisé dans la fameuse ligne Hindenburg dont on a tant causé et dont on causera davantage bientôt. Mettant à profit tous les enseignements de trois années de guerre, cette ligne est ainsi constituée :

La première ligne est des plus simples: une tranchée parfaitement dissimulée, pourvue seulement de solides postes de guetteurs et de quelques abris à l'épreuve, mais peu profonds, pour une garnison de surveillance très réduite; un réseau bas couvre cette ligne d'avant-postes. La seconde ligne, qui est maintenant très soigneusement camouflée, très bien adaptée au terrain sur lequel elle se moule, est en béton, possède de nombreux abris à l'épreuve des plus gros calibres, des tourelles, des coupoles, des blockaus en ciment armé. C'est un fort gigantesque dont on connaît quelques-uns des organes, dont on a repéré approximativement le tracé, et qui, dérobé aux vues, s'étend sur des centaines de kilomètres. Le système est complété par une utilisation à outrance de tous les obstacles naturels, marais, bois, zones impraticables et surtout par la multiplication des embûches et des surprises. Chaque buisson est truqué, chaque levée de terre et même d'innocents trous épars et dissimulés en terrain libre recèlent des mitrailleuses et guettent les imprudents. L'artillerie est soit en terrain libre,

soit sous casemates bétonnées. En résumé, premières lignes faibles ayant juste le personnel et les organisations nécessaires pour alerter la ligne principale, laquelle est extrêmement forte. C'est à la fois l'abandon de la fortification de campagne simple, facile, hâtive, repérable et l'adoption de la fortification de siège qui reçoit une extension extrême et même désordonnée.

Disons dès maintenant qu'Hindenburg a pu constater que sa fameuse ligne pouvait être enlevée tout comme une simple tranchée pour tireur debout. L'attaque anglaise de Cambrai avait fortement entamé la ligne principale. Aussi les opérations actuelles doivent le laisser rêveur sur la solidité de sa ligne, la grande pensée défensive du grand guerrier allemand. Il est vraisemblable qu'on y travaille ferme en ce moment et qu'on la fait précéder d'un immense fossé.

§

Posté à son créneau, enterré et invisible, le fantassin eut foi en son arme et confiance en lui-même. La proximité immédiate de l'ennemi ne l'émut pas. Il acquit du sang-froid et de l'audace.

Protection matérielle, la tranchée est aussi une protection morale. Le soldat s'y considère en sûreté ; il se trouve chez lui, en famille. Sa maison, c'est son abri, il se bat à sa porte ; c'est sa propriété qu'il construit, répare et défend. La tranchée fixe à chacun sa place et rappelle à tous leur mission. Sur le sol, elle trace le devoir.

En permettant au défenseur d'utiliser au maximum la puissance de l'armement d'infanterie, la fortification augmente considérablement la valeur défensive de la troupe. Tout y est préparé pour obtenir le plein rendement des engins défensifs : le fusilier tire entièrement abrité, le grenadier est convenablement placé et largement approvisionné, le mitrailleur a son emplacement aménagé et ses munitions prêtes, l'artilleur a ses pièces sous casemates, son approvisionnement en munitions, ses observatoires bien protégés, ses liaisons assurées, ses tirs préparés. Le chef connaît parfaitement son terrain et utilise au maximum les ressources de la position.

Mais il y a plus. La fortification utilisera l'armement destiné à la préparation ou à l'appui des attaques. Le canon de campagne mit son feu puissant au service de la défense. Le

fantassin ne se sent complètement en sécurité dans sa tranchée que s'il a devant lui un barrage de 75; il veut qu'à la moindre alerte, ce barrage réglé, précis et dense se déclanche instantanément, abaissant entre la tranchée française et la ligne ennemie le rideau de feu. Ce barrage, quoique quelques-uns l'aient contesté, peut, s'il est déclanché à temps; arrêter net une attaque ennemie. Il y a des barrages qu'on ne franchit pas. Nous avons vu à Verdun et souvent ailleurs, lorsqu'une seule division dispose sur son front de trois ou quatre artilleries divisionnaires, des barrages de 75 d'une violence inouïe et d'un réglage impeccable faucher et anéantir les vagues d'assaut. Sous un tel déluge d'obus, quelles que soient la discipline et la vaillance des troupes, l'excitation et la fureur des hommes, on ne passe pas. C'est la masse d'attaque qui s'effondre, décimée et anéantie, qui reflue en désordre vers ses tranchées de départ poursuivie par un feu féroce et implacable. Si l'infanterie française a pu arrêter la ruée allemande, on peut dire qu'elle a été brillamment appuyée par un matériel de campagne merveilleux, servi par un personnel héroïque et entraîné à des procédés de combat particulièrement heureux.

L'artillerie lourde, et surtout l'artillerie lourde à tir rapide, a assoupli ses méthodes et adapté ses procédés pour venir en aide au défenseur. Pour entraver la préparation d'une attaque, pour écraser dans l'œuf toute tentative d'offensive, pour en empêcher ou en retarder le déclanchement, c'est à l'artillerie lourde qu'on a recours. On fait une C. P. O. (contre-préparation offensive). Chez les Allemands, cela s'appelle « un tir d'anéantissement ». Ce procédé consiste à concentrer dès le début de la préparation ennemie le tir de toute l'artillerie disponible sur les positions de départ de l'assaillant. On essaye de détruire les troupes d'attaque avant qu'elles n'aient débouché. Cette tactique n'est pas toujours aussi simple dans sa réalisation qu'elle l'est dans son esprit. Elle est surtout applicable lorsque le défenseur est prêt à soutenir l'attaque qu'il a prévue, lorsqu'il dispose de moyens d'artillerie lourde supplémentaires. C'est la situation de fin de bataille, c'est le cas d'une offensive décelée longtemps à l'avance. Dès que la préparation de l'attaque commence, le défenseur riposte du tac au tac en abattant sur la base de départ de l'adversaire une C. P. O. d'artillerie lourde aussi puissante que la préparation d'attaque.

L'infanterie ennemie ne peut déboucher; si elle le fait, c'est pour refluer sous le barrage. Sous la voûte des obus qui sifflent, mugissent, hurlent, crèvent, éclatent, tranchent, broient, arrachent, elle a peur.

Constamment pourvue de l'appui d'une artillerie puissante et vigilante, ayant trop longtemps combattu dans la tranchée protectrice, l'infanterie française a contracté des habitudes qui pouvaient devenir dangereuses par la suite. Trop confiant dans l'appui que l'artillerie lui donne sans ménagement et sans explications, le fantassin demande d'abord le barrage et ne pense qu'ensuite à se servir de ses armes et des moyens de défense dont il dispose autour de lui. Il appelle au secours avant d'avoir tenté de se défendre seul. Or les signaux peuvent ne pas avoir été aperçus et le barrage peut n'être pas instantané. Il en résulte, surtout dans les périodes d'attaque ou sur les fronts non stabilisés, des demandes incessantes et non motivées de barrages ou de tirs de C. P. O. On gaspille des munitions parce qu'un guetteur a cru apercevoir une ombre se glissant; on interdit tout travail, on fatigue sans raison, outre mesure, nuit et jour, un matériel déjà surmené et un personnel à peine suffisant. Se rend-on compte qu'un barrage normal, de cinq minutes, sur le front d'un bataillon appuyé par un groupe, dépense 30.000 francs !

Trois ans de guerre de tranchées ont habitué le combattant à avoir une confiance énorme dans la protection que lui offre la tranchée. Quoi qu'il arrive, il préfère le moindre abri, la tranchée éboulée, le trou d'obus organisé au terrain libre. En se cramponnant à son fossé à demi détruit, au trou d'obus qui le masque, le fantassin a décidé du sort d'offensives puissantes. Ce sont des résistances isolées, opiniâtres, désespérées qui nous ont souvent empêché d'atteindre le succès complet que l'on escomptait. Si cette adhérence à la tranchée a eu d'heureux résultats, elle crée par contre de dangereuses habitudes. L'homme perd l'habitude du terrain libre. Cheminant et se battant chaque jour dans des boyaux et des tranchées, il ne comprend plus la guerre qu'entre deux murailles de terre. Il aime mieux enfoncer jusqu'aux genoux dans la boue des boyaux encombrés lors d'une relève, plutôt que d'en sortir pour marcher en terrain découvert. L'inconvénient est secondaire tandis que la lutte se déroule dans la région des tran-

chées et des trous d'obus. Mais les hommes et les cadres subalternes sont complètement désorientés lorsqu'ils n'ont plus de tranchées à attaquer ou à défendre. Ils sont isolés, perdus. Les sections et les compagnies ne savent comment se relier, se retrouver, jalonner leur ligne, flanquer leur défense, couvrir leurs flancs, appuyer leurs ailes et même surveiller leur front. Le terrain découvert sans abris, sans tranchées, sans trous d'obus les effraie. Au lieu de se disperser et de profiter de l'énorme puissance de leur feu, les sections se groupent, se pelotonnent, laissent entre elles des vides, des couloirs non gardés par où l'ennemi peut s'infiltrer et prendre la ligne à revers. Le fantassin habitué à compter sur la mitrailleuse oublie qu'il a un fusil et a perdu la pratique du tir précis aux moyennes distances. La tranchée n'est plus là pour retenir chacun à sa place et marquer le devoir. La troupe et ses cadres trop jeunes formés en tranchée tournoie, égarée, perdue, décontenancée, se croyant sans cesse surprise ou débordée. Il est inutile de donner des exemples. Nous en conclurons seulement que la tranchée est une excellente école de ténacité, d'audace, d'endurance, de sang-froid, qui doit avoir pour corollaire un long entraînement en terrain découvert, au grand air, en plein champ, loin des réseaux, des organisations défensives et des emplacements préparés.

§

Après avoir exposé aussi simplement que possible la puissance du feu et les ressources de la fortification, nous allons montrer comment l'un ou l'autre adversaire tenta de trouver une solution au problème de l'offensive, comment évolua la doctrine depuis 1915 jusqu'aux opérations actuellement en cours.

Dès les premiers mois de 1915, une longue ligne fortifiée s'étendait de la mer du Nord à la Suisse. Avant la guerre, le principe de l'offensive consistait précisément à éviter d'attaquer de front les quelques régions fortifiées existantes. On les masquait, on les contournait, on les manœuvrait, parfois on les investissait, mais on se gardait bien de tenter une attaque de vive force dont l'étude de l'histoire montrait le danger et faisait craindre le coûteux échec.

C'était un des problèmes d'Etat-Major d'avant-guerre, et non des moindres, que l'étude et l'organisation du siège d'un secteur de place forte. Organiser le débarquement et la mise en

œuvre des équipages de siège, après avoir judicieusement choisi les gares, les quais, les points d'attaque, etc., était un travail difficile et de longue haleine. Or, devant tout le front français, c'était désormais un immense siège qu'il fallait entreprendre et mener à bien.

La fortification qui s'opposait à notre offensive n'était pas manœuvrable. Il n'y avait pas de trous. Elle s'étendait sans solution de continuité de l'extrême droite à l'aile gauche. Il n'y avait plus de manœuvre d'enveloppement ou de débordement à imaginer. Beaucoup en furent décontenancés. Il fallait se jeter sur les cornes du taureau pour tenter de lui porter le coup fatal. Les combinaisons stratégiques qui avaient enchanté notre jeunesse militaire semblaient interdites pour longtemps. Plus de feintes savantes à imaginer ! plus de marche de la Grande Armée en bataillon carré à dérober ! plus de débouché massif, fatal sur un flanc ou sur les derrières de l'armée ennemie ! La fameuse carte au 200 millième allait faire place aux levés à grande échelle, aux plans directeurs au 10.000^{e} ; on allait désormais monter les plus grandes offensives sur un espace grand comme un mouchoir de poche, et la grande carte de l'Europe pendue aux murs des bureaux n'allait plus servir qu'à enregistrer les fluctuations du front russe !

Quelle que fût la déception, elle fut encore plus grande chez nos ennemis. C'est le commandement français qui le premier imagina et mit en œuvre la nouvelle doctrine offensive. On ne pouvait se contenter des combats d'Argonne, des affaires du Bois Le Prêtre ou des assauts de l'Hartmansweilerkopf. Ces affaires locales, glorieuses sans doute, alimentaient le communiqué, mais étaient insuffisantes pour amener la destruction des forces ennemies, but unique de la guerre. Il fallait « bouter l'ennemi hors de France ». Pour contraindre l'Allemand à abandonner sa ligne fortifiée, tout au moins sur une partie du front, on voulut rompre ce front, percer la cuirasse, faire brèche en un point, puis, dans la trouée ainsi faite par un violent coup de bélier, pousser une masse de manœuvre, infanterie, artillerie, qui, s'épanouissant subitement au débouché du défilé, ferait tomber en les prenant à revers les lignes de défense ennemies, tandis que les corps de cavalerie pousseraient jusqu'aux voies ferrées et aux grandes lignes d'eau. Telle fut la doctrine qui présida aux opérations de 1915.

Le général Foch l'inaugura par un coup de maître en Artois. La percée fut si rapide et si complète que l'ennemi épouvanté amena en grande hâte d'énormes renforts. Nous-mêmes fûmes stupéfaits de la facilité avec laquelle on avait fait la trouée. Les événements avaient dépassé nos prévisions. Il en résulta que la masse de manœuvre était encore trop loin au moment propice pour l'utiliser. On l'appela à toute vitesse pour l'engouffrer dans la brèche. Elle arriva trop tard. L'ennemi avait eu le temps d'aveugler la voie d'eau.

Une opération analogue fut tentée en septembre sur le front de Champagne par la 2e armée. Le plan établi par le général de Castelnau ne put être intégralement appliqué. Il fallait venir en aide aux Russes. On attaqua. On ne fit pas une brèche suffisante pour exploiter le succès. On voulut utiliser les réserves placées tout à proximité cette fois. On trouva des fils de fer, des mitrailleuses, des secondes positions que l'ennemi garnissait rapidement. La tentative de percée avait échoué. Les Allemands avaient mis à profit les leçons de notre offensive de mai 1915.

A la suite de ces opérations offensives, le général Pétain adressait, en novembre 1915, un rapport au ministre de la guerre, rapport qui met parfaitement en lumière les difficultés de la percée et pose le problème de la lutte du canon contre la cuirasse.

Dans l'état que présentent actuellement l'armement, la méthode de préparation et les forces qui nous sont opposées, la bataille de Champagne démontre la difficulté, sinon l'impossibilité d'emporter d'un même élan les positions successives de l'ennemi... Lorsque l'attaque est en voie de réussir, quelques heures suffisent pour enlever la première position ; mais cette position une fois enlevée, il faut passer à l'attaque de la suivante. Cette dernière ne peut être effectuée qu'à la suite d'une nouvelle et longue préparation. Les Allemands profiteront du répit qui leur sera laissé pour amener des troupes et des canons, et pour préparer en arrière une nouvelle position. Par suite de l'accroissement des forces ennemies, la dernière position sera aussi difficile à enlever que la première... Ces attaques successives se traduiront par une usure d'hommes considérable et par une consommation de munitions erronée...

Et après avoir envisagé la question des pertes en cadres et en hommes, ainsi que la lenteur et la difficulté du déplacement de l'artillerie, le général Pétain conclut :

On se trouve ainsi en présence de deux difficultés contradictoires : d'une part : obligation de suspendre l'attaque pour procéder à une nouvelle préparation ; d'autre part : obligation d'agir avec célérité pour laisser à l'ennemi le moins de temps possible...

Pour mener à bien cette tâche, il faut des effectifs, des canons, des munitions, des engins et des explosifs en plus grand nombre que chez l'ennemi. L'effort à faire est immense, la dépense colossale. Nous ne devons pas craindre de regarder en face les difficultés. Ce n'est pas en les niant que nous arriverons à les vaincre.

La doctrine était néanmoins établie. Elle consistait à ruiner la fortification par le canon, à démolir les tranchées ennemies, à détruire les réseaux, à écraser sous un feu puissant les blockaus, les mitrailleuses, les abris, à mettre hors de cause les batteries, à bouleverser les communications, etc., bref à n'engager l'infanterie que lorsqu'une longue, violente et minutieuse préparation d'artillerie aura rendu la position ennemie « mûre pour l'assaut », comme disent les Allemands. « L'artillerie dévaste, l'infanterie submerge », écrivit le maréchal Joffre.

§

Tout a été dit et écrit sur Verdun : préparation minutieuse et silencieuse de l'attaque, puissance des moyens mis en œuvre, violence inouïe du feu d'artillerie, ténacité et brutalité de l'attaque d'infanterie. Nous nous dispenserons d'insister. Malgré l'insuffisance de préparation du terrain du côté français, malgré le flottement, l'hésitation et le désarroi des premiers jours, cette attaque puissante, incontestablement bien montée et bien conduite, échoua. Lorsque l'artillerie en quantité suffisante put appuyer de tout son feu l'infanterie de la défense, Verdun fut non seulement l'échec de la tactique allemande et l'effondrement des espoirs prussiens, mais Verdun devint le terrain de prédilection des attaques françaises bien préparées, bien conduites et couronnées de succès.

Il est un point sur lequel nous insisterons cependant, car il n'a pas été suffisamment mis en lumière. C'est l'énergie tenace, la résolution et la volonté du Haut Commandement français qui sut maintenir son entière liberté d'action, malgré les événements parfois angoissants, malgré la pression formidable qu'exerçait l'ennemi autour de Verdun.

Il avait été convenu que l'armée française appuierait une

offensive britannique prévue pour juillet sur la Somme. Ce sera un des plus beaux titres de gloire du maréchal Joffre d'avoir pu tenir sa promesse et d'avoir conduit dans la même année les batailles de Verdun et de la Somme.

Sa décision prise, il la maintint avec opiniâtreté, contre l'ennemi qui engouffrait ses divisions fraîches dans l'enfer de Verdun, contre les généraux qui demandaient de nouveaux renforts et de nouveaux moyens, contre l'opinion qui attendait chaque jour, impatiente, une grande victoire devant Verdun. La 2e armée reçut l'ordre de tenir avec un roulement de 28 divisions assurées ; jamais, quelle que fût la situation, elle n'en reçut une de plus. Et la bataille de la Somme eut lieu.

La coopération des troupes françaises à cette bataille fut une énorme surprise pour le Grand Quartier Allemand. La stupéfaction de von Below fut à son comble lorsqu'il vit le 20e corps attaquer au nord de la Somme, les coloniaux du 1er corps et les fantassins du 35e corps du sud et qu'il constata que la bataille s'étendait sur un front considérable. Le premier jour, cette bataille de la Somme faillit être funeste aux Allemands ; par la suite, ils purent parer aux coups victorieux que frappaient les armées alliées en appelant des troupes, des canons et des travailleurs de Russie et de Verdun.

Le principe directeur de l'offensive de la Somme fut le suivant : les lignes de défense successives que l'ennemi nous opposait allaient en décroissant de puissance suivant leur éloignement. La première position était plus forte que la seconde, laquelle était elle-même mieux organisée que la troisième, etc.. Si donc, par une série d'actions offensives, on parvenait à enlever successivement ces positions, il arriverait fatalement un jour où, après avoir enlevé la quatrième ou cinquième position, on trouverait enfin le vide, le terrain libre, la rase campagne ; la guerre de mouvement reprendrait.

La bataille devait donc se présenter sous forme d'une succession d'assauts puissamment préparés et accompagnés par l'artillerie, suivis d'une marche d'approche de quelques kilomètres de manière à venir se placer à distance d'assaut de la position suivante. Celle-ci devait être enlevée dans les mêmes conditions, lorsque l'artillerie ayant fait un bond en avant en aurait effectué la destruction.

Cette théorie séduisante eût été fructueuse si les actions offensives menées contre les positions allemandes successives se fussent succédé à un ou deux jours d'intervalle. Mais celles-ci s'espacèrent sur 8, 15, 20 jours et davantage.

Pendant ce temps de répit, l'Allemand qui travaille avec la vitesse et la méthode que chacun lui reconnaît, avec un rendement encore accrû par la nécessité immédiate, l'Allemand renforçait sa seconde et sa troisième position et en préparait d'autres. Je ne sais rien de plus édifiant à ce sujet que la lecture des photographies d'avions successives. Après chacune de nos attaques, de nouvelles tranchées apparaissaient, les unes doublant celles déjà existantes, les autres jalonnant les grandes lignes du terrain et fixant nos objectifs futurs. A peine une tranchée était-elle enlevée qu'une nouvelle apparaissait à l'extrême limite du champ de bataille.

Enfin ce que nous avons dit de la puissance du feu défensif, du cramponnement au trou d'obus ou à la mitrailleuse isolée contribua encore à faire échec à nos tentatives et à la théorie directrice de la bataille.

Après avoir enlevé les lignes fortement organisées que l'ennemi avait successivement opposées à notre progression, nous avons dû nous arrêter, au début de l'hiver, devant des obstacles insignifiants, presque inexistants, devant un terrain, véritable champ de boue creusé de trous de marmites tangents. En face de notre première ligne, que nous avions d'ailleurs grand peine à définir exactement sur ce terrain lunaire, plus de tranchées, plus de boyaux, plus de fils de fer : rien que des trous d'obus mal repérés, indéfinissables, occupés par des mitrailleurs tenaces. Notre artillerie ne pouvait faire qu'un tir sur zone, peu précis et par suite inefficace, tir auquel l'artillerie ennemie ripostait énergiquement et d'une façon aussi imprécise d'ailleurs. De part et d'autre, les combattants se cramponnaient avec acharnement au trou d'obus et rendaient, concurramment avec le terrain impraticable, toute attaque impossible de quelque côté qu'elle se produisît. De sorte que, après avoir lutté pendant quatre mois, après avoir enlevé de haute lutte de puissants systèmes de défense, on s'arrêta devant le néant. Pour continuer, il aurait fallu attendre que l'ennemi eût construit des tranchées que l'on pût repérer, déterminer et détruire. Le canon était impuissant sur cette fortifi-

cation inexistante. La bataille prit fin dans la confusion et dans la boue.

Mais nous avions la victoire, la situation de l'ennemi était intenable: au début de 1917, il battait en retraite; les pertes qu'il avait subies en 1916 lui imposaient un raccourcissement de son front.

§

La doctrine offensive mise au point par les batailles de 1916 semblait susceptible de recevoir une nouvelle extension; le matériel d'artillerie lourde récent pouvait permettre de réduire les durées de préparation et se prêtait aisément à des déplacements rapides. Nos moyens de toute sorte s'étaient prodigieusement accrus. On envisagea la possibilité de rompre la ligne ennemie sur un grand front. Nous avions mené l'offensive d'Artois de mai 1915 avec 360 pièces lourdes, celle d'Artois et de Champagne de septembre 1915 avec 1.100 pièces lourdes et 500 canons de tranchées, celle de la Somme avec 2.500 pièces lourdes et 3.500 canons de tranchée : l'offensive de l'Aisne allait être montée avec l'appui de 2.000 pièces lourdes dont 700 modernes, dont 180 d'un calibre supérieur au 240, renforcées de 1.600 pièces d'artillerie de tranchée. En Champagne, nous avions dû nous contenter de détruire la fortification ennemie avec 350 kilogs d'explosifs au mètre courant; on en avait eu 700 sur la Somme; on tira 2.000 kilogs par mètre de front attaqué sur l'Aisne.

Le principe de l'offensive de l'Aisne fut, d'ailleurs, différent de celui de la bataille de la Somme : détruire les diverses lignes de défense de l'ennemi par le canon, mais au lieu de séparer ces offensives successives par des journées ou des semaines, c'était seulement par des heures. On démolissait presque en même temps la première et la deuxième position. Celle-ci devait être enlevée 6 heures après la première, si j'ai bonne mémoire. 24 heures après l'attaque nous devions être en pleine guerre de mouvement.

L'idée était excellente; malheureusement les moyens dont nous disposions ne permettaient de la mettre à exécution. De plus, l'application de ces principes fut loin d'être satisfaisante. En voulant anéantir en même temps la première et la seconde position allemandes, on aboutit à un émiettement des efforts, de sorte que ni l'une ni l'autre ne furent suffisam-

ment endommagées. Partout les destructions furent insuffisantes et imparfaites, sans compter les îlots qu'on avait négligés de parti pris et qui nous gênèrent terriblement. Au lieu d'enlever sans coup férir la première position, il fallut la conquérir pied à pied. Les chars d'assaut, sur lesquels on avait beaucoup compté, ne purent entrer en action. Enfin, aucun des détails de notre préparation, trop hâtive et insuffisante cependant, n'échappa à l'ennemi, qui s'apprêta à nous recevoir et même à riposter. Il n'y eut ni surprise stratégique, ni surprise tactique. Ce fut l'échec complet.

Il est cependant incontestable que le principe de cette offensive de rupture était excellent. Les Allemands l'ont appliqué à peu de choses près, lors de leur offensive du 21 mars 1918.

Aujourd'hui plus qu'à aucune autre époque de l'histoire militaire, la tactique est intimement liée à l'armement et aux effectifs. On avait vu trop grand sur l'Aisne. Le but assigné et la méthode pour l'atteindre n'étaient pas compatibles avec les moyens et avec le matériel dont nous disposions. Ajoutons aussi que les plus belles conceptions militaires ne valent que par l'application qui en est faite. Or, incontestablement, celle-ci fut plus que médiocre en avril 1917. Chacun en fut frappé, depuis le simple troupier jusqu'aux chefs d'armée, lesquels ne se lancèrent qu'à regret dans une offensive qui leur semblait une dangereuse aventure.

L'année 1917 ne vit plus de tentatives de percée. Les Anglais menèrent dans le nord leur offensive de Vimy et de Belgique ; les Français se bornèrent à exécuter des opérations beaucoup plus prudentes, plus ou moins coûteuses. La bataille offensive à objectif limité devint la règle. Minutieusement préparées, parfaitement conduites, ces opérations furent commerciales. Elles rapportèrent plus qu'elles ne coûtèrent. En rendant « mûres pour l'assaut » les positions à conquérir au moyen d'un feu d'artillerie formidable, on limitait au minimum les risques de la bataille. [*3 lignes censurées.*] Ce furent des attaques locales dont l'objectif fixé à l'avance ne devait être dépassé à aucun prix, cette limite étant choisie de façon telle qu'elle pût être atteinte par l'infanterie sans nécessiter pendant l'action aucun déplacement d'artillerie. Assurée par conséquent de l'appui constant d'une artillerie puissante, les

troupes d'attaque n'avaient qu'à occuper le terrain dévasté, à nettoyer les abris remplis de gens apeurés et abrutis, et exceptionnellement à vaincre quelques résistances locales.

La rupture était envisagée, mais d'une façon toute différente de celle préconisée en avril 1917. « Les actions offensives prendront d'abord la forme d'attaques à objectifs précis et limités. Ces attaques seront renouvelées et variées dans le minimum de temps et le maximum d'espace jusqu'à produire la dislocation de la cuirasse fortifiée de l'ennemi. Elles amèneront des opérations à visées de plus en plus lointaines où la décision de la bataille et la pousuite des armées adverses seront progressivement envisagées. » On revenait donc, à la théorie du maréchal Foch pendant la bataille de la Somme.

§

Pour terminer la première partie de cette étude, nous voudrions montrer en quelques lignes toute la difficulté d'une offensive et faire toucher du doigt l'intensité de l'effort à fournir.

La mise en œuvre d'une artillerie d'attaque est un problème très difficile. Il faut amener cette artillerie, préparer les emplacements de batterie, les armer, établir des observatoires, des liaisons téléphoniques; il faut surtout constituer un approvisionnement de munitions, un certain nombre de « jours de feu », ce qui représente pour une seule batterie lourde deux à trois cents tonnes de projectiles.

Pour avoir une idée de l'importance de cet approvisionnement, il faut savoir que pour démolir un abri on compte 80 coups de 220, soit 8 tonnes de projectiles, que pour démolir un blokaus de mitrailleuses, un nœud de tranchées, un carrefour de boyaux, il faut 100 coups de 155, soit 6.000 kilogs d'acier, que pour faire une brèche de 25 mètres dans un réseau de fils de fer il faut en moyenne 600 coups de 75. Les chiffres du règlement d'artillerie allemand sont sensiblement les mêmes : « Pour rendre mûrs pour l'assaut 100 mètres de tranchées, il faut 800 coups d'obusier de campagne, 400 coups d'obusier lourd, 225 coups de mortier. »

Pour tirer cette énorme quantité de munitions en un temps suffisamment court, il faut beaucoup de batteries, sinon la préparation durerait un mois. Sur la Somme, nous avions une pièce de 75 par 25 mètres, une pièce lourde par 27 mètres,

une pièce d'artillerie de tranchée par 33 mètres. A Verdun, en août 1917, la densité était encore plus forte : 1 pièce de 75 par 17 mètres, 1 pièce lourde par 16 mètres ! Les Anglais avaient sensiblement la même densité à Messines.

Ces chiffres feront comprendre également la difficulté des déplacements d'artillerie dans des terrains bouleversés, rendus impraticables. Il ne s'agit pas de faire avancer un matériel relativement mobile, de porter en avant un canon de cinq ou six tonnes, il s'agit surtout d'assurer un approvisionnement constant de 200 coups par pièce de 155.

Nous n'avons envisagé que la question artillerie. Qu'on y ajoute la question matériel du génie, qui est aussi encombrant et aussi indispensable, qu'on pense aux routes, chemins, pistes, voies ferrées, voies de 0,60, dépôts, ambulances, hôpitaux, centres de ravitaillement qu'il faut construire, et le lecteur se rendra compte de l'énorme opération industrielle qu'est une offensive à préparer. Il apercevra également la difficulté d'en garder le secret et d'assurer la surprise.

§

Pendant ces trois années de guerre, toutes les offensives de rupture ont été, au bout de quelques heures de combat, ralenties, jugulées, puis en quelques jours enrayées et arrêtées. Le premier communiqué était triomphal, le second heureux, le troisième annonçait la fin en récapitulant les trophées. Une victoire, un succès, un échec, tel fut le résumé de toutes les tentatives de percée.

Toute action offensive bien étudiée, convenablement préparée, minutieusement montée, appuyée par des moyens suffisants, réussit fatalement. Les premières positions seront toujours enlevées. Il suffira d'y mettre le poids d'explosif convenable.

La force de résistance d'une zone de combat, dit le règlement allemand sur la construction des positions, ne peut pas reposer uniquement sur la puissance de la fortification, car il n'en existe pas, si solide soit-elle, qui ne succombe finalement sous le feu massif du gros calibre ennemi.

Mais la fortification a des secondes et des troisièmes positions. Elle existe en puissance partout où l'on place un homme muni d'une pelle-bêche. Derrière la première position que l'on vient d'enlever, il y a les positions connues déjà existantes,

il y a les tranchées inconnues que le défenseur fait jaillir de terre ou plutôt s'enfoncer en terre pendant une nuit. Une ligne de défense est perdue, il en crée une nouvelle. Et en définitive, ce sont toujours des premières positions qu'on attaque.

Sur une ligne donnée, la cuirasse est vaincue par le canon, mais elle l'emporte dans l'espace et dans le temps.

§

La théorie du grignotage et la tactique de l'usure ne pouvaient à elles seules conduire à rien de décisif. On peut grignoter les premières miettes et leur trouver un goût agréable, mais il faut ensuite se résoudre à entamer le plat de résistance et il est dur à avaler. En usant l'ennemi, on s'use soi-même et il est bien difficile d'apprécier chez lequel l'usure a été la plus grande, tant l'un et l'autre sont incapables de prolonger l'effort ou de porter le coup décisif.

On peut admettre que dans une opération bien préparée, les pertes de l'assaillant sont au début plus faibles que celles du défenseur ; puis la différence va s'affaiblissant ; et lorsque la défense a pu se remettre de son émotion et rassembler ses moyens, elle fait subir des pertes sérieuses à l'attaque. Dans l'ensemble, l'équilibre s'établit. « A la guerre, on voit ses maux et on ne voit pas ceux de l'ennemi » ; on ne peut donc savoir si le résultat recherché à été obtenu et on ne peut, en pansant ses propres blessures, deviner si celles de l'adversaire sont plus profondes ou incurables.

§

Il fallait donc modifier les procédés d'attaque employés jusqu'en 1917, de manière à ce que le canon l'emportât dans l'espace et dans le temps. Il fallait employer une nouvelle méthode et utiliser des moyens plus puissants, plus souples, plus nombreux, plus mobiles. Les deux adversaires trouvèrent chacun une solution du problème et allaient l'appliquer avec succès en 1918.

ROGER MAURICE.

(*A suivre.*)

HENRI DUVERNOIS

REMY DE GOURMONT
ET LA GUERRE

« Remy de Gourmont faisait partie de mon patriotisme », a écrit le Dr Paul Voivenel en une belle lettre envoyée de Verdun à Jean de Gourmont (1). Ce pieux et émouvant hommage d'admiration, l'un des plus nobles qui se puissent exprimer, répond sans nul doute au sentiment de bien des Français, disciples, conscients ou non, de la pensée gourmontienne.

On ne saurait nier, en effet, bien qu'il fût connu surtout d'une élite intellectuelle, que Remy de Gourmont n'ait exercé sur la génération actuelle et ne doive peut-être exercer plus encore sur les hommes de demain une influence très considérable.

Aussi caractériser son attitude pendant la guerre, dégager la dernière manière et comme le testament intellectuel du Maître, ce serait déterminer un des aspects de la pensée contemporaine et sans doute de la pensée de demain. Et à supposer même que l'œuvre de Remy de Gourmont n'ait qu'une valeur personnelle, je veux dire ne représente qu'une pensée particulière, isolée hors de son temps, — ce qui n'est pas, — elle garderait encore un tel prix qu'on ne saurait négliger d'en étudier toujours plus minutieusement les moindres aspects, les nuances les plus délicates.

Or nous possédons maintenant, réunis en volumes grâce aux soins fraternels de Jean de Gourmont, tous les articles que

(1) On pourra lire en entier cette belle lettre dans la préface de *Pendant la guerre*.

Remy de Gourmont a publiés au cours de la guerre, c'est-à-dire d'octobre 1914 à septembre 1915 (1). Un premier recueil a paru en 1914 sous le titre « *Pendant l'Orage* »; un autre, « *Dans la Tourmente* », en 1916; un troisième, « *Pendant la guerre* », en 1917; enfin les deux derniers, « *Idées du Jour* », dans les premiers mois de cette année (2). Nous avons là, sous la forme de brefs articles ou mieux de notations toutes fraîches, en quelque sorte le journal intime de ses émotions et de ses réflexions quotidiennes. Le ton familier de ces courts billets, leur accent de sincérité, leur abandon dénué de toute recherche prennent un charme bien spécial ; mais ils contiennent, sous des dehors très simples, plus de pensée profonde qu'il ne paraît au premier abord.

Les sujets en sont d'ailleurs multiples : ici, esquisse sommaire d'un coin de province le jour de la mobilisation ; là, remarques de linguistique à propos d'un terme de guerre ; ailleurs, méditation sur la notion de Temps ; ailleurs, considérations historiques sur les guerres passées ; ailleurs encore, aperçu original sur la psychologie du combattant. Bref, un ensemble de sujets très variés, qui prouve que Gourmont est bien resté cet esprit curieux de tous les aspects de l'activité humaine, intéressé par tout ce qui se présente à ses yeux. Un simple détail, en apparence insignifiant, lui est prétexte à méditation, et ce qu'il écrit n'est jamais banal. Il nous parlera, par exemple, de la fabrication des obus, de la qualité du pain complet, des avantages de l'incinération, des régions de France qui ont produit le plus de talents militaires, de l'opinion de Vauban sur les tranchées ; il y aura tout un article sur Julio Piquet ou Théophile Braga, tout un chapitre sur La Bruyère ou sur le Prince de Ligne.

Mais s'il est vrai que ces divers articles ont pour point de départ la guerre et ses différentes manifestations, il est bien vrai aussi que le fond de la pensée y est presque totalement étranger. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la véritable opinion de Remy de Gourmont sur la guerre : c'est dans les

(1) On sait que Gourmont est mort à Paris le 27 septembre 1915.

(2) *Pendant l'Orage*, 1 vol., Mercure de France, 1915. *Dans la Tourmente*, 1 vol., chez Crès, 1916. *Pendant la Guerre*, 1 vol., Merc. de France, 1917. *Les Idées du Jour*, 2 vol. chez Crès, 1918. Les deux premiers ouvrages et les *Idées du Jour* sont formés des articles publiés dans *la France*; le troisième est le recueil des *Lettres à l'Argentine*, publiées dans le journal *La Nacion* (Buenos-Aires).

articles où il parle de lui et de ses émotions, de l'état d'esprit du public français, de la littérature ou de la philosophie allemandes, surtout de la nature de la guerre en général, de ses causes, de ses aspects éternels, de sa morale. Souvent d'ailleurs une simple phrase, un simple mot sont pour nous un renseignement précieux.

Laissons donc délibérément de côté, dans ces cinq volumes posthumes, ce qui n'est que curieux pour ne nous attacher qu'à l'essentiel.

Négligeons aussi — non toutefois sans l'avoir constaté — ce fait qu'il y a eu chez Gourmont, d'octobre 1914 à septembre 1915, une évolution vers l'apaisement. Evolution toute en nuances, d'ailleurs, et limitée en ceci que l'émotion est moins vive en mai 1915 qu'à la fin de 1914. Il n'y a qu'à lire les *Idées du Jour* pour se rendre compte que le ton est tout autre dans l'article sur la catastrophe de Gretna, par exemple, (daté du 25 mai 1915) que dans le billet du 2 décembre 1914, intitulé « Leur Mission », et tout frémissant d'indignation. D'abord ému au point de ne pouvoir détacher son esprit de sa propre émotion et des souffrances qui l'environnent, il retrouve peu à peu le calme avec l'écoulement des mois, il recouvre sa bonne humeur et son ironie, malgré quelques teintes d'amertume, et ses derniers articles finissent par être presque exclusivement philosophiques ou tout au moins à tendance spéculative. Peut-être cette évolution fut-elle toute naturelle, c'est-à-dire parallèle à celle qu'ont subie, par la force même des choses, tous les peuples belligérants ; peut-être s'explique-t-elle par l'amélioration d'une santé, qui, d'abord gravement atteinte, redevint pendant quelques mois forte et joyeuse de vivre. Mais qu'importe, puisque, encore une fois, une telle évolution n'intéresse rien d'autre que le ton et l'expression, non pas la pensée elle-même.

Cherchons donc uniquement quelle fut, pour ainsi dire, la pensée de guerre de Remy de Gourmont. En d'autres termes, tâchons à préciser brièvement d'abord quelle fut l'impression produite par la guerre sur sa sensibilité ; puis à analyser ses réflexions sur la psychologie de la guerre et sur l'Allemagne ; puis à résumer sa doctrine ultime, — si toutefois le terme de « doctrine » peut convenir à une philosophie jusqu'alors essentiellement ondoyante et variée, — enfin à saisir, en manière de

conclusion, quels enseignements se dégagent de sa dernière attitude.

Nous aurons par là adressé un suprême hommage d'admiration et de respect à celui qui, comme dit le Dr Voivenel, « concentrait en lui l'intelligence d'une époque », et auquel tous ceux qui avaient appris à le connaître consacraient un véritable culte.

§

Ce qui frappe en premier lieu, c'est l'intensité de l'émotion ressentie.

Ceci peut au premier abord paraître d'autant plus étonnant que Gourmont, écrivain complexe, à la fois poète et savant, encyclopédiste sans excès, occupé aussi volontiers et avec autant de bonheur de philosophie, de physique ou de grammaire que de la comédie humaine, aussi bien de critique littéraire et de biologie que de beaux paysages ou de livres rares, apparaissait, malgré son amour ardent de la vie et de la sensation, malgré la délicatesse frémissante de sa sensibilité, malgré l'harmonie, fréquente chez lui, du senti et du pensé, moins comme un émotif que comme un intellectuel.

Mais n'est-ce pas là une illusion due à ce que de plus en plus dans ses derniers ouvrages le sentiment avait été relégué au dernier plan pour laisser toute la place à la spéculation pure ? En fait, le sentiment n'est jamais complètement absent de ses livres; et dans les plus abstraits, par exemple *Sixtine* ou *la Culture de Idées*, ou encore *le Chemin de Velours*, ou bien il éclate çà et là en éclairs discrets, ou bien il enveloppe chaque page comme d'un parfum subtil, indéfinissable, mais réel. Le doute n'est plus permis si l'on se reporte aux œuvres plus poétiques, telles que *Simone*, les *Litanies de la Rose*, *Fleurs de jadis*, *Un cœur virginal* ou *le Songe d'une femme*, où la sensibilité, ainsi que l'écrit M. Delior, est d'une suprême délicatesse et parcourt toute la gamme des voluptés, de la plus frôleuse à la plus poignante, de la plus légère à la plus violente.

Quoi qu'il en soit, l'émotion, dans les cinq livres posthumes, se révèle à chaque page, ou, si l'on préfère — et ce serait en effet plus exact, — dès les premières manifestations de la guerre. Au spectale de la mobilisation, en présence de l'abnégation énergique des paysans normands, Gourmont, qui se trouvait alors à Coutances, a été violemment et douloureuse-

ment ébranlé. « Dès lors, dit-il, commença pour moi l'ère de l'angoisse... C'est une soirée que je n'oublierai jamais » (*Pendant l'orage*, p. 23). Et de fait, à Paris comme en province, cette angoisse triste, qui est l'une des notes dominantes de ses écrits de guerre — « cette guerre affreuse, dont on ne voit jamais la fin, qui semble toujours achevée et qui recommence toujours... » — ne le quitta plus.

Par une sympathie qui le fit communier avec toute la douleur humaine, il éprouva une souffrance morale sans cesse renouvelée. « Ah ! dit-il, que je les ai vécus et que je les vis encore, ces maux écrasants ! » (*Pendant l'orage*, p. 22.)

On m'engage, dit-il ailleurs, à faire mon testament spirituel, à avouer quelles furent les idées directrices qui ont donné son orientation à ma vie. Permettez, ô bons philosophes, je suis pour le quart d'heure un peu troublé, tombé du haut de ma sérénité et de mon égoïsme : je suis tout meurtri. Laissez-moi le temps de me reprendre et de panser mes blessures. Mes idées sont confuses et mes sentiments exaspérés. A vrai dire, ma pensée est militarisée : elle ne m'appartient plus. (*Idées du jour*, I, p. 35-36).

Et il est pris d'une grande pitié pour tous les êtres qui souffrent, les blessés, les prisonniers, les mutilés et surtout les aveugles, les réfugiés, les otages. Il va jusqu'à s'apitoyer sans fausse honte sur les chevaux malades et à se réjouir de les savoir soignés « comme de bons compagnons ». Ailleurs il apprécie le geste plein de dévotion des femmes de Rivesaltes qui viennent d'envoyer un « tricot d'honneur » au général Joffre ; et il ajoute que, s'il ne lui sert pas de vêtement, du moins il lui tiendra « chaud au cœur ».

Il s'attriste aussi, en artiste et en poète que captivent tous les aspects du Beau, de la destruction de Louvain, d'Arras, d'Ypres et surtout de Reims — dont il admire ailleurs les chœurs, les voûtes, les vitraux, — ainsi que du ravage des sites pittoresques, dont il déplore l'anéantissement.

Dans de telles réflexions il n'y a nulle sensiblerie. C'est une sensibilité intelligente et sobre, jamais excessive ni larmoyante, mais — autant que la réflexion peut modérer le sentiment sans le transformer — toujours réfléchie.

Son deuil le plus profond, parce que ceux qui suivent sa carrière l'intéressent davantage, est de voir s'anéantir à jamais tant de jeunes écrivains. « Les poètes, les écrivains, les créa-

teurs de l'art ou de la pensée, qui n'étaient encore rien qu'une fleur à peine ouverte, et qui ont été et qui seront fauchés avant d'être connus », ce sont ceux-là surtout qu'il pleure. La mort d'un homme, quel qu'il soit, est douloureuse, mais plus douloureuse est celle de l'écrivain, qu'il a fallu vingt-cinq ou trente ans pour façonner, et qui par suite représente une valeur humaine plus grande.

Gourmont n'est point consolé par la conception antique qui plaçait « au premier rang des amis des dieux ceux qui meurent jeunes ». « Que de rêves, conclut-il, que de chimères, que d'amours, que d'âmes, répandues dans les mares de sang d'un champ de bataille ! » (*Dans la tourmente*, p. 40. Cf. même ouvrage, p. 105, et *Pendant la guerre*, p. 60).

De là cette indignation, contenue mais ardente, contre la barbarie allemande. Il pense qu'il lui faut rendre haine pour haine, au besoin rigueur, ou même cruauté pour cruauté :

> Il faudra bien se décider à rendre coup pour coup, sans pitié comme sans honte. Contre des criminels, il faudra peut-être se résigner à être criminel soi-même, quelque dur que cela soit. (*Idées du jour*, II, p. 140.)

Et pourtant, si Gourmont est continuellement meurtri, si continuellement il souffre, il est satisfait de sa souffrance ; il s'en voudrait de ne pas souffrir. « Quand toute la communauté souffre, dit-il, on aurait un peu honte d'avoir été oublié par le destin. » (*Pendant la guerre*, p. 79). Peut-on rester indifférent quand il s'agit « de pertes d'hommes, de pertes de territoires, de pertes de foyers, de pertes de joies humaines, de pertes d'espérances » ? Et il voudrait que la douleur soit universelle.

Il lui semble, tant l'émotion actuelle est violente, qu'un rideau de brouillard le sépare du passé... Mais, que sommes-nous, privés de ce passé dont le présent dépend, « comme un fils dépend de son père » ? Gourmont répond un peu tragiquement : « Mais c'est bien simple, je ne vis pas : je ne suis qu'un fantôme, qui flotte dans l'air, sans consistance, sans formes précises, à l'état d'essai ou de résidu de vie... » Je ne connais pas de réflexion plus sincèrement et plus noblement émouvante.

§

Mais si, comme le dit Gourmont, « la guerre a augmenté la sensibilité aux dépens de l'intelligence », l'homme intelligent doit garder son intelligence « intacte, au milieu des pires cir-

constances ». Et c'est cette attitude que prend Remy de Gourmont, malgré ses angoisses et ses douleurs morales, avec une admirable lucidité.

Il me serait difficile, dit-il, de réformer soudain mon tempérament et d'en changer la couleur. Il n'est pas à ce point caméléonesque. Je ne suis pas entêté, j'admets très bien qu'on trouve mes idées idiotes ou qu'on en soutienne de toutes contraires, mais si l'on me demande de m'en charger moi-même ?... (*Idées du Jour*, I, p. 47.)

... Tâchons donc d'avoir des pensées qui de soient pas en contradiction totale avec celles que nous aurons dans dix ans. Les sentiments sont blessés, les sentiments sont tués, mais la raison demeure... (*Idées du Jour*, I, p. 53.)

Pour lui, selon l'expression de Jean de Gourmont, « la joie de connaître était supérieure à toute autre joie » et « rien de ce qui se passait dans l'univers et dans l'âme humaine ne lui était indifférent ». Il a donc observé tout ce qui parvenait à ses yeux, analysé tout ce qu'il apprenait de la guerre. Et il a observé en savant, analysé en philosophe, sans passion, sans parti-pris, avec une netteté, une sûreté infiniment remarquables. Nous retrouvons bien là la méthode de *Sixtine* et de la *Physique de l'Amour*. Seul a disparu de ces pages modérées, souvent vigoureuses, jamais violentes, ce sarcasme un peu dur avec lequel il raillait si volontiers ses contemporains (1).

Tout de suite, en psychologue avisé auquel rien n'échappe, il a vu les faussetés, les sottises, les erreurs que la guerre faisait surgir à profusion.

[La bêtise], dit-il, s'est exaltée... elle se manifeste, elle crie, elle s'étale, elle dégorge ; sa vanité emplit la cour et la ville, c'est-à-dire le parlement et le café. (*Dans la Tourmente*, p. 67.)

Ailleurs :

(1) Ce n'est pas, je l'ai dit plus haut, que l'ironie soit absente de ses écrits de guerre ; mais elle est atténuée. Et si elle raille encore, c'est maintenant sans âpreté. En voici un exemple, emprunté aux *Idées du Jour* (II, p 79) : « Benoît XV vient d'apprendre enfin la violation de la Belgique. Fidèle à sa méthode, il en prend à témoin les aveux mêmes du chancelier de l'empire allemand. Il n'aurait pas eu confiance dans une autre source. C'est un homme prudent. « Puisqu'ils l'ont avoué, s'est-il dit, le fait est certain. » Je puis donc le constater à mon tour, sans blesser des susceptibilités respectables... Dire, pour ne pas avoir l'air de ne pas dire, et ne pas dire, tout en ayant l'air de dire, c'est la grande tradition des papes prudents, soucieux à la fois de n'encourir aucun reproche de leur conscience et de ménager la chèvre, le chou, et le loup. Il ne faut pas oublier le loup, c'est important, n'est-ce pas, Gasparri, mon ami ? »

... La bêtise humaine, l'avidité et la vanité humaines, loin d'avoir désarmé devant la douleur, y trouvent de nouveaux prétextes à leurs manifestations. (*Dans la Tourmente*, p. 108.)

Contre cette bêtise, contre ces erreurs, il réagit avec une belle énergie. Un journal ayant écrit : « Nous avons à payer la licence effrénée des mœurs dont les modes indécentes du jour ne sont point l'indice le moins significatif. » — « Quoi ! dit Gourmont, ce serait parce que Mme X... a montré au monde un peu libéralement ses mollets que Dieu a permis le ravage de la Belgique et du nord de la France, la mise à mort de milliers d'hommes du peuple et de beaucoup de femmes qui, certes, ne portèrent jamais de robes fendues ni aucune étoffe transparente? » (*Idées du Jour*, I, p. 83.) Une telle repartie, qui ne semble rien de plus qu'un amusement, est en fait la condamnation de toutes les tentatives simplistes d'interprétation religieuse de la guerre. « Tant de bêtise désarme », ajoute-t-il. Et dans un outre article (*Idées du Jour*, I, p. 71), il ne ménage pas Hugo de Claparède, professeur de droit à Genève, « ce protestant hargneux », qui a osé parler de la « mission » des armées allemandes. « Méprisons ce professeur, conclut-il, comme le méprisent ses élèves. »

Il montre combien est ridicule cette tendance puérile à détruire les livres allemands, les marchandises allemandes qui se trouvent en France, — cette opinion que la famine et le découragement épuiseront l'Allemagne, — cette croyance « que tous les savants allemands ne sont que des lourdauds et des plagiaires ». Quantité d'autres pages ne sont ni moins justes, ni moins vigoureuses.

Tout de suite aussi il a dénoncé, bien spirituellement, le ridicule de la littérature fleurie, de cette rhétorique à couleurs fardées qui a vicié tous les journaux. Quelque absurdes cependant que soient des phrases comme celles-ci : « Sur les rails luisants et rectilignes, qui filent à travers les plaines et escaladent les collines, les trains de France passent et repassent en longues et noires théories... » ou comme cette autre : « Le soleil, lentement, comme une énorme bombe incandescente, tombe à l'horizon (1) », ce ne serait rien s'il ne s'agissait

(1) Voir *Dans la Tourmente* les articles intitulés : « L'Ecolier limousin » et « le Musée de la Rhétorique ». Qu'aurait dit Gourmont s'il avait vu surgir cet afflux d'innombrables romans et de poèmes vides, qui ne sont pas éloignés de déshonorer la littérature française!

que de mots. Mais de tels procédés de style traduisent une tournure d'esprit sotte et peut-être dangereuse. Cela peut avoir une grande importance, dit Gourmont, « quand on prend l'habitude d'un tel boursouflement des choses et de soi-même. Je ne confierais pas à l'homme de ce style la surveillance du plus petit atelier d'obus. Serait-il capable de les compter ? Quand il en aurait quelques paniers, il croirait en avoir la charge de plusieurs wagons. » (*Dans la Tourmente*, p. 96.)

Ceci n'est apparamment qu'une boutade. Et pourtant Gourmont exprime peut-être une profonde vérité, quand il ajoute :

C'est grâce à des esprits de ce genre, sans doute, que notre offensive fut plusieurs fois arrêtée par le manque de munitions.

§

C'est avec la même aisance et la même franchise que Remy de Gourmont a jugé les Allemands et le caractère général de la guerre, sa psychologie et, si l'on peut ainsi parler, sa physiologie. En ses articles, comme il le dit lui-même, par une précieuse formule qui aurait dû être celle de bien des esprits d'élite, le patriotisme ne fait pas tort à l'impartialité. Et rien ne me paraît de plus haute valeur, plus propre à faire méditer, que ces claires réflexions, solidement pensées, parfaitement homogènes, appuyées sur une conception très sûre, en même temps que très simple, de l'esprit humain et de la vie humaine.

Il a fallu plusieurs années de guerre pour que l'opinion se rende compte, petit à petit et à contre-cœur, des qualités allemandes. Gourmont, lui, dès avril-mai 1915, affirme que « nous ne combattons pas contre des êtres qui sont toujours et en toutes circonstances des bêtes féroces ». (*Dans la Tourmente*, p. 6.) Il y a des Allemands humains, témoin cet officier blessé à mort qui détrompe un Français égaré et lui indique le chemin des lignes françaises (*Dans la Tourmente*, p. 4-5). Peut-être que Guillaume II lui-même n'est pas foncièrement néronien et que, « dans l'ivresse de sa volonté et de son ambition », la destinée aurait pu faire découvrir « les pronostics de la grandeur au lieu de ceux de la folie » (*Dans la Tourmente*, p. 56).

Décidément, dit-il autre part (*Idées du jour*, II, p. 21), je ne suis pas de ceux qui prennent cet homme pour un fou. Tout au plus, se résigne-t-il à passer pour tel pour mieux duper ses ennemis. C'est même un comédien supérieur.

Ce n'est pas que Gourmont veuille faire l'apologie de l'Allemagne : cela ne répondrait en rien à ses sentiments de patriote ni à ses idées de psychologue. Du reste il reconnaît volontiers, en plusieurs passages, que l'esprit allemand est lent et massif, qu'il est « essentiellement fumeux », que, s'il a le génie de l'adaptation, il est peu capable de créer (1), que, d'autre part, l'Allemagne connaît mal le tempérament français. Il parle en propres termes de la « bêtise » et de la « fatuité » allemandes. Seulement la douleur, l'inimitié ou le mépris ne doivent pas nous faire haïr ou déprécier tout ce qui vient d'elle.

Aussi bien les mobiles des actions humaines sont si complexes qu'il ne convient pas de juger trop sévèrement, sans toutefois les excuser, même les actes les plus atroces. Le pillage, résidu d'atavisme, ne décèle pas fatalement une âme basse et barbare : « Ce ne doit pas être une question de race ou d'éducation, mais une question de circonstances. » Tout soldat, à la guerre, doit sentir naître ou renaître des instincts ataviques de pillard. » Peut-être aussi qu'il ne faut pas voir un « acte de sauvagerie imbécile », mais un acte de superstition, dans le geste de ce soldat qui coupe la main d'un enfant pour la rapporter chez lui. Encore une fois, Gourmont n'approuve pas, et même n'excuse pas : il analyse et il juge.

La Littérature, la Musique et surtout la Philosophie allemandes ne sont pas examinées avec moins d'impartialité.

Dans le domaine littéraire, Gourmont loue nettement Frédéric II, Gœthe, Heine, Richard Dehmel, d'autres encore. Sans doute, comme Gourmont le note bien, de tels écrivains ont subi fortement l'influence française; mais ils n'en gardent pas moins une tournure d'esprit bien allemande : ils ne sont pas plus français que Corneille n'est espagnol, André Chénier grec, ou Vigny anglais. Or voyez ce que Gourmont pense de Gœthe notamment. Il parle entre autres choses et sans ironie des « nobles sentiments », de la « raison si nette » de Gœthe ; il cite un tableau de la *Campagne de France* « très joli et certainement très véridique » ; il ajoute que « Gœthe est toujours la sagesse et l'impartialité mêmes ». Le chapitre sur Frédéric II s'exprime sur le même ton.

(1) Tout un article de *Pendant la guerre*, intitulé « les Deux Cultures », oppose d'une façon très pénétrante l'esprit français à l'esprit germanique.

En matière musicale, Gourmont, sans insister d'ailleurs, car la musique le préoccupe peu (il se réjouit au début de la guerre de ne plus entendre le son des pianos qui l'exaspéraient), reconnaît volontiers que « la musique allemande est incontestablement supérieure aux musiques italienne et française ». « Près de Beethoven, ajoute-t-il, et peut-être au-dessus, il faut placer Mozart, et le doute sera impossible. » (*Pendant la guerre*, p. 187.)

Quant à la philosophie allemande, qui lui plaisait tant, il en parle à mainte reprise en termes particulièrement enthousiastes.

Laissons au-dessus de la guerre, dit-il, quelques noms allemands...; Schopenhauer, Nietzsche... n'ont pas pensé en allemand, ils ont pensé en humain... Pour moi, je ne les abandonne pas plus que je n'abandonnerais Shakespeare ou Léopardi. Je n'ai pas conscience, en les aimant, d'aimer la pensée allemande, mais bien la pensée humaine. (*Pendant l'orage*, p. 104.)

Et ailleurs :

Le pays qui a produit Kant, Schopenhauer et Nietzsche est assurément au premier rang des créateurs de philosophie. (*Pendant la guerre*, p. 188. — Cf. *Idées du Jour*, II, p. 4 et suiv.).

Nietzsche surtout, dont l'influence fut si grande sur Gourmont, l'intéresse particulièrement. Tout un chapitre de *Pendant la guerre* lui est consacré, un chapitre très fin et très élogieux, caractéristique à juste titre, où Gourmont présente Nietzsche comme un romantique, mal compris de ses contemporains, qui a prôné, non pas le culte de la violence et de la conquête au dehors, mais le culte de l'énergie personnelle et de la domination sur soi-même. Il y a de quoi faire méditer longuement dans cette thèse, que Gourmont soutient avec une maîtrise aisée, digne du *Chemin de velours*.

De toutes ces constatations, Gourmont conclut qu'il n'y a peut-être pas eu dans la déclaration de guerre de l'Allemagne « un acte inouï de scélératesse préméditée ». Le grand coupable est le militarisme : c'est lui qu'il faut vaincre. Peu importe que nous ayons le droit pour nous : « Le droit se prouve par la victoire » ; donc soyons forts. Et malgré son amour de la paix, il réclame une lutte énergique. Il dit ailleurs : « Naïfs, les pacifistes ; naïfs aussi les pacifiques, dont j'étais. Je suis

guéri. Tous les autres ne le sont pas. » (*Idées du Jour*, I, p. 198.)

§

Si dans ces diverses considérations c'est surtout le philosophe qui parle, c'est en biologiste et en physicien que Gourmont a jugé la guerre, comme il en avait jugé les phénomènes psychologiques et comme il avait toujours jugé, selon Darwin et Quinton, toute l'activité humaine.

Pour lui l'instinct de guerre est inhérent à la nature même de l'homme, et la guerre est apparue dès qu'il y a eu des hommes sur la terre. Aussi pense-t-il que demander quelle fut la première guerre, c'est poser une question vaine : demandons-nous plutôt quelle fut la première paix...

Cette conception darwinienne de la lutte pour l'existence amène Gourmont à donner une explication naturelle à bien des faits — une explication, non une excuse — : au pillage, au bombardement des villes ouvertes, « qui ne contredit pas l'histoire, ni les bas instincts de l'humanité déchaînée », et, en général, à toutes les horreurs de la méthode allemande. De même l'esclavage est pour Gourmont très conforme aux lois de la nature. Gourmont avait dit ailleurs déjà qu'il n'y a « ni bon, ni mauvais, ni bien, ni mal, mais des états de vie qui remplissent leur but, puisqu'ils existent et que leur but est l'existence » (*Physique de l'Amour*, p. 133).

Gourmont est également amené à se demander quelle sera chez nous l'influence de ce déchaînement de violences. Il serait sans doute permis d'espérer que cette guerre « nous fera rejeter l'extraordinaire » et que « nous comprendrons enfin les charmes de la grâce toute unie » ; que le goût, le sérieux et surtout la simplicité renaîtront ; que ce sera la fin des jongleurs, des équilibristes, de tous ceux dont le talent n'était qu'un « savoir-faire et un trompe-l'œil » (*Pendant la guerre*, p. 28).

Mais de toute façon, ce sera « la civilisation qui aura le dernier mot », parce que la guerre « ne peut faire tout le mal qu'on attendait d'elle ». La vie est plus forte que la mort. Et « il y aura partout une efflorаison de cette plante, presque abolie aujourd'hui dans la plus grande partie de l'Europe : la Joie » (*Pendant la guerre*, p. 62). Ceci est, encore une fois, parfaitement d'accord avec les tendances habituelles de Remy

de Gourmont, dont l'œuvre toute entière respire l'amour de la vie. Ne disait-il pas en 1908 : « Il y a peut-être un sentiment nouveau à créer, celui de l'amour de la vie pour la vie elle-même » ? (*Dépêche*, 24 septembre.)

Mais, à tout prendre, pense Gourmont, il est bien difficile et bien dangereux de faire des pronostics. Réflexion faite, il n'y aura peut-être rien de changé, parce que, précisément, après tant de privations et de souffrances, l'essentielle préoccupation sera de vivre et de savourer toutes les joies brutales de vivre. « L'humanité, encore endolorie, sera prise soudain d'un furieux appétit de vie » (*Pendant la guerre*, p. 61). Il n'y aura peut-être rien de changé, parce que l'histoire humaine se répète et parce que — pour employer une formule que Gourmont n'eût pas désavouée — il y a, de même qu'une loi de constance intellectuelle, une loi de constance historique. En tout cas, l'esprit humain restera identique. Chaque individu, en particulier, se montrera tel qu'il était, car « rien ne change les tempéraments, et le monde recommencera sa marche régulière ». Croire à un état de choses définitif est une chimère. Illusion, de croire qu' « après la guerre affreuse que nous subissons, l'histoire sera finie, et que nous pourrons enfin dormir en paix » ; illusion, de croire « après ce cataclysme » à « la paix perpétuelle » : il ne peut y avoir de paix éternelle. Car, comme le dit Gourmont non sans une certaine tristesse, « dans la tragédie humaine, la paix ne fut peut-être jamais qu'un entr'acte » (*Pendant l'Orage*, p. 53). De toute façon, gardons-nous de croire au retour d'un âge d'or :

> On n'est pas loin, dit-il, de considérer la fin de la guerre comme devant marquer l'ouverture d'une ère paradisiaque. Certes, il y aura un moment de délices, mais qui sera bref, car on s'apercevra vite que l'ère nouvelle n'est pas ce que l'on avait si fiévreusement attendu (*Idées du jour*, II, p. 88).

Cette conception positive de l'histoire de l'humanité, où l'homme — l'homme qui est bien peu de choses devant le destin — est ramené à sa juste place et estimé à sa juste valeur, où la guerre est présentée comme une nécessité inéluctable de la vie même, prend aux yeux de Gourmont l'importance de toute une philosophie. Et même, dit-il, « toute la philosophie y est peut-être incluse ». Du moins pourrait-on ramener à ce système presque toute la philosophie de Gourmont, puisqu'elle

s'appuie en somme entièrement sur ce principe que « l'homme n'est pas au sommet de la nature », mais « l'une des unités de la vie, et rien de plus » (*Physique de l'Amour*, p. 7), et que « ce qu'il y a de plus beau dans l'homme, c'est son animalité. Sa noblesse, c'est d'être une parcelle de la nature, soumise comme les autres aux lois générales de la vie » (*Promenades philosophiques*, II, p. 122.)

Ne voyons là nul pessimisme, mais un positivisme scientifique très noble, destiné à combattre l'erreur, auquel on pourrait donner pour épigraphe les beaux vers de Lucrèce :

... artis
Religionum animum nodis exsolvere pergo,
... dum perspicis omnem
Naturam rerum, qua constet compta figura.

§

On peut, je crois, dégager de cette brève étude deux sortes de conclusions.

D'abord, ces pages de guerre permettent de préciser le dernier aspect de la manière gourmontienne. Or ce qui frappe surtout — je l'ai indiqué déjà au début de cet article; mais, maintenant qu'une analyse plus détaillée a été faite, nous pouvons nous en rendre compte plus clairement, — c'est l'équilibre parfait qui harmonise en lui, en parts exactement égales, la sensibilité et l'intelligence. Certes, cet équilibre est déjà bien manifeste dans un grand nombre d'ouvrages antérieurs, en particulier dans *Une Nuit au Luxembourg*. Mais il était avant 1914 moins évident : je veux dire que, si, en fait, chacune de ses œuvres permettait de constater en Gourmont un accord de ces deux qualités, souvent incompatibles, intelligence et sensibilité, ou tout au moins leur présence simultanée, le côté intellectuel paraissait en définitive l'emporter sur le côté émotif. En d'autres termes (laissons à part, bien entendu, les livres de forme scientifique) des œuvres comme *Sixtine* ou la *Nuit au Luxembourg*, ou les *Lettres à l'Amazone*, donnaient l'impression d'être écrites par un psychologue, par un philosophe qui se complaît à l'examen subtil et au jeu divertissant des idées, bien plutôt que par un poète ou un artiste qui se laisse impressionner et toucher par des émotions.

Au contraire, la suite d'articles qui compose les cinq livres posthumes est caractérisée par ce fait que l'émotion s'y mani-

feste continuellement, non plus en touches légères, mais, si l'on peut ainsi parler, par larges nappes, qui saisissent et entraînent le lecteur, en lui communiquant l'angoisse ou la douleur que Gourmont ressent si profondément.

Alors, en fin de compte, lorsqu'on a lu ces cinq volumes, on garde le souvenir, non plus seulement d'un penseur, mais d'un homme. C'est toujours le penseur d'autrefois, hautement intelligent et lucide, doué de la plus pénétrante clairvoyance dans l'observation et l'analyse des autres et de soi-même; — mais, en même temps, un homme très proche de nous, humble et simple, qui a souffert humainement, et qui, sincèrement, loyalement, n'a rien voulu dissimuler de sa souffrance.

Des disciples ou de passagers lecteurs pourront préférer l'un à l'autre; mais il n'y a rien de plus remarquable ni de plus attachant dans les cinq livres posthumes que cette alliance harmonieuse de l'esprit et du cœur.

Il n'y a rien non plus — ceci est la seconde conclusion qu'on peut dégager — d'aussi utilement instructif, pas d'enseignement plus noble à présenter aux méditations de bien des hommes.

Au milieu de la foule versatile, illogique, peu sûre d'elle-même, presque toujours fausse dans ses jugements, tandis que la plupart des Français et jusqu'à des écrivains éminents, ceux-ci par faiblesse ou peut-être par calcul, s'abandonnaient sans réflexion aux préjugés les plus sots, Gourmont, toujours maître de sa pensée, ne se sépare point des idées qu'il estime encore justes. Peut-être quelques-unes sont un peu bien personnelles, ou du moins s'accordent mal avec l'opinion courante; n'importe, puisqu'elles sont justes. Tous, peut-être, n'adopteront pas sa philosophie, — cette philosophie réfléchie, méthodiquement froide et positive, qu'on pourra juger parfois un peu dure : mais de toute façon subsiste l'enseignement de cette belle maîtrise de soi. Admirable leçon ! Meurtri profondément et violemment affligé dans son patriotisme, un patriotisme fort et inébranlable, il souffre, certes, de toute la douleur qui endeuille le monde, mais il reste équitable, parfaitement probe, sans excès, sans haine; en lui, point de partialité chauvine : il n'attribue ni toutes les vertus aux Français, ni toutes les tares aux Allemands; il étudie, il réfléchit, il pèse minutieusement

le vrai et le faux, fait la part de l'erreur et la rejette, mais applaudit à la vérité, d'où qu'elle vienne.

Et ainsi Remy de Gourmont aura montré par son propre exemple qu'un « intellectuel » français peut être en même temps un homme sensible, à qui, selon le mot de Térence, rien de ce qui est humain n'est étranger, — mais aussi qu'on peut être homme dignement, sans rien sacrifier du respect de soi-même.

GEORGES PRÉVOT.

POÈMES

—

Les yeux fixes devant les cornes de la flamme
Qui s'enfoncent aux flancs noirs de la cheminée,
M'élançant hors du moi terne qui fait ses gammes,
Je chante, délivrant mon âme emprisonnée,
Mon âme qui s'étonne au lyrisme qui monte...
Quoi ! la source était là que je croyais tarie,
Voici qu'elle s'épand plus vivace et plus prompte
Que le gave gonflé de printemps et de pluie !

★

Je retrouve la chambre et son lit Louis-Philippe,
La pendule de bronze au globe solennel,
Le bougeoir que tourmente un feuillage irréel,
Le grave secrétaire et l'éventail de pipes.

Voici les champs aimés, les vignes parallèles,
Et le gazon que peigne un vent minutieux,
Les peupliers fervents allongés vers les cieux,
Et l'immobile bœuf que le vieillard attelle.

Seul, l'homme n'est plus là qui creusait l'humus fort ;
L'horizon est à nu comme le cœur des morts,
Le fracas du combat n'atteint pas la colline,
Mais pas un laboureur sur elle ne s'incline.

Ils ont laissé leur chair et leur joie et leurs os
Aux moissons de l'Artois, aux plaines de Champagne :
Le crû s'annonce lourd du suc de la campagne,
J'ai retrouvé les champs, mais non point le repos.

★

Nous verrons-nous jamais quand, légers, auront fui
Les jours que nous vivrons encore?
Aura-t-elle une fin la longue, longue nuit
Après notre dernière aurore?

Ne viendras-tu jamais sur mon cœur d'autrefois
Poser ta main terrestre et douce,
Toi qui pour notre amour, profond comme un grand bois,
Fus l'eau vivante sur la mousse?

Est-ce vrai que l'on meurt tout à fait, est-ce vrai
Que les yeux clos jamais ne s'ouvrent?
Et que le morne froid qu'un jour je sentirai
Est celui des chenêts que nul feu ne recouvre?

Est-ce vrai que ta joie ardente et ton baiser,
La variété de ton visage,
Que tout s'effacera dans mon cœur apaisé,
Perdrai-je même ton image,

Toi que voilà glissant des bagues à tes doigts,
Et qui souris et qui badines,
O toi qui ne sais pas quel angoissant émoi
Est né dans mon âme orpheline?

★

J'ai pris le matin dans ma promenade
Comme en un filet;
Mes mains sentent bon le soleil nomade,
Le gazon mouillé.

Je l'ai bien saisi, le matin qui cligne,
Le voici vivant
Comme le poisson, au bout de la ligne,
Vif et s'incarvant.

Je t'apporte ici la claire harmonie
Des prés jeune-verts,
Dans l'alcôve encor si mal définie
Aux yeux inexperts

Et je veux vider comme une corbeille,
Sur ton lit défait,
Mon cœur bourdonnant du chant des abeilles
Et de la forêt.

★

AVRIL EN MONTAGNE

Comme une femme, aux champs, porte les tièdes œufs,
Couleur de rose tendre et mouillés de campagne,
Ainsi l'on voit au loin que la mère Montagne
Garde au creux de sa robe un village frileux;

Et les toits curieux qu'un haut clocher surveille,
Disséminant sur eux l'appel du bronze noir,
Ont l'air de se pousser l'un l'autre pour mieux voir
La toujours différente et champêtre merveille.

Mais, par-dessus le mont, se dressant comme un torse,
Glisse un nuage, avec des lenteurs de chaland,
Et, sans même obscurcir le soleil ruiss
Sur le village nu pleut de toutes ses forces ;

Puis, il passe, rapide, et s'enfle dans le ciel;
Le soleil, frôlé, darde un rayon au village
Et, pris d'une gaîté d'Olympien volage,
S'élargit, dans un rire immense, l'arc-en-ciel!

★

L'ORAGE

Chaque arbre est immobile, attentif à tout bruit,
Même le peuplier tremblant retient son souffle ;
L'air pèse sur le dos des collines, il luit
Comme un métal incandescent et l'heure essouffle.

Les moineaux buissonniers se sont tous dispersés
Avec le vol aigu et les cris d'hirondelles,
Et des mouettes vont, traînant leurs larges ailes,
Dans l'air lourd à gravir et lourd à traverser.

L'éclair qui brille au loin semble une brusque entaille
Et, tandis que hennit un cheval de labour,
Les nuages vaillants qui vont à la bataille,
Escaladent l'azur âpre comme une tour.

Ils vont, torses bombés, à la mêlée ardente,
Ou comme des lions soudain exaspérés,
Dans la cage du ciel ils roulent l'épouvante
Et la peur court le long des vieux chênes cuivrés.

Mais, soudain, l'arc-en-ciel luit comme une Victoire !
Chaque arbre est un archer qui lance des oiseaux,
Et les nuages noirs qu'un soleil jeune moire,
Enivrés, sont partis pour des combats nouveaux.

★

LE PARC

Vous souvient-il? le grand parc sombre
Comme un éventail bleu s'ouvrit
Sous la lune qui, seule, vit
Notre baiser dans la pénombre.

Mais nous savions qu'elle est discrète,
Car elle a vu tant de baisers
Qu'ils se brouillent tous dans sa tête,
Ses larges yeux sont bien blasés.

Ses yeux vides, pâles et mornes
Ignorent douleur et plaisir,
Leur indifférence est sans bornes
Ils ont tout vu sans un désir,

Premiers baisers de jeunes filles,
Savoureusement mal donnés,
Baisers prudents sur la mantille,
Impatients, inopinés,

Graves, tendres, mélancoliques,
Baisers sonores ou feutrés,
Baisers pressés de faméliques,
Ou craintifs, gauches, empêtrés,

Baisers de matrone un peu mûre
A quelque page chancelant,
Et baisers de toute nature,
Obligatoires ou si lents

Que la belle demande grâce
A l'amant trop passionnel,
Et que, de les regarder lasse,
La lune s'endort dans le ciel...

★

Valériane ou Véronal ?
— Bon élève en neurasthénie,
Premier accessit d'insomnie,
Prends donc le train pour n'importe où,
Fourre ta tête dans un trou.
La première vache béate
Vaut tous les glycéro-phosphates
Et l'herbe est d'un très bon conseil ;
Qu'un pigeon te berce et roucoule,
Et, te couchant avec les poules,
Le coq sonnera ton réveil.

— Je ne crois plus à la campagne,
C'était bon quand j'avais vingt ans ;
J'ai des enfants, j'ai ma compagne
Et je n'ai plus toutes mes dents.
Je ne goûte plus que mes livres,
Les vieux papiers, mes vers récents,
Depuis longtemps je ne sais vivre
Ni respirer l'air neuf des champs.
Allons, apporte la tisane.
— Véronal ou Valériane ?

★

J'ai pour ce mauvais monde, hélas ! un goût peu sage
Et je vais, en secret, vous avouer ici
Que, sans doute, par un obscur dévergondage,
Je goûte même mes soucis...

Si je vivais cent ans je dirais : C'est trop tôt,
C'est trop tôt pour quitter ces beaux lieux de souffrances ;
Je sais le prix d'un vers et d'une rose-France
Et du sillage frais de mon Rêve sur l'eau.

Je sens que je serais un mort frivole, en somme,
Un mort qui n'aimerait point le terreux logis,
D'un doigt rétrospectif effaçant le ci-gît
Quand le sombre gardien ferait son premier somme...

LE SONNET CAPITAL

A un bourreau
En lui envoyant un panier fleuri.

Les hautes œuvres dont vous avez le souci,
Vous les exécutez en sage qui s'efface,
Et c'est sot de penser avec la populace
Que vous n'appréciez l'homme qu'en raccourci.

Vous avez des égards savants, des mots de grâce ;
Vous dites aux vieillards : « Ce jour vous rajeunit,

Les meilleurs jours sont ceux que point on ne finit. »
Aux jeunes : « *Il faut bien que jeunesse se passe.* »

Mais, à l'heure où le soir ramène le chagrin,
L'horrible souvenir du panier purparin
Monte, et vous essuyez une larme d'apôtre...

Je veux, sympathisant, vous offrir roses, lis,
Avec la pâquerette et le volubilis :
Que ce panier fleuri vous console de l'autre.

JULES SUPERVIELLE.

LE LIVRE JAUNE
SUR L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

—

Après la conclusion de la Triple Alliance, celle de la Double Alliance a été l'événement le plus important de l'histoire européenne entre les années 1879 et 1905. Les révélations des Bolcheviks ont forcé le gouvernement français à publier dans un *Livre jaune* tous les documents relatifs à la conclusion de la « Duplice ». C'est à faire connaître les plus importants des renseignements qu'ils donnent que cet article est consacré.

La Double Alliance est née de la nécessité de résister à la Triple Alliance. Elle n'a été rien moins qu'une alliance par inclination mutuelle. Aussi, même après la conclusion de l'alliance austro-allemande en 1879, les événements, plus encore que l'habileté de Bismarck, empêchèrent la France et la Russie de se rapprocher. En février 1880, le gouvernement français, en refusant l'arrestation du nihiliste Hartmann qui avait trempé dans un attentat contre le Tzar, exaspère celui-ci. De 1879 à 1887, le pouvoir passe en France successivement des mains de ministres partisans de l'alliance russe à celles de ministres partisans de l'alliance anglaise. Quant à M. Grévy, qui était alors président, il ne voulait d'alliance avec personne et semblait persuadé que c'était le meilleur moyen d'avoir tout le monde pour nous si nous étions attaqués. D'autre part, Bismarck avait eu l'adresse de faire contracter à la Russie, d'abord l'alliance des Trois Empereurs (à l'abri de laquelle il força en quelque sorte l'Italie à s'allier à l'Allemagne et à l'Autriche), puis le traité de contre-assurance (qui imposait à la Russie la neutralité si nous attaquions l'Allema-

gne, et à l'Allemagne la neutralité si l'Autriche attaquait la Russie).

L'élection de M. Carnot en décembre 1887 ne changea d'abord rien à cet état de choses, quoique le nouveau président ne paraisse point avoir eu les mêmes illusions que son prédécesseur. Ce qui modifia essentiellement la situation fut le refus du chancelier de Caprivi de renouveler le traité de contre-assurance qui avait expiré vers l'époque de sa nomination (20 mars 1890). La Russie, même sans provocation de sa part, se trouvait dès lors exposée à être attaquée par l'Autriche et l'Allemagne, éventualité contre laquelle le traité de contre-assurance lui avait servi de garantie. Pour le remplacer elle devait songer davantage à l'alliance française.

Précisément, notre pays venait de rendre à la Russie de grands services. En décembre 1888 et en mars 1889, au moment où Bismarck s'efforçait de ruiner le crédit de la Russie, les deux premiers emprunts russes avaient été émis sur la place de Paris avec un grand succès. Ce n'étaient encore que des emprunts de conversion, mais l'allègement notable qu'ils procurèrent au trésor russe rendit la France d'autant plus sympathique en Russie que l'empressement des capitalistes français à souscrire faisait contraste avec les procédés du gouvernement allemand.

Pendant que la France rendait ce service à la Russie, le gouvernement russe lui en demanda un second qui était de laisser fabriquer des fusils pour lui à notre manufacture de Châtellerault. Après des retards dus aux autorités russes, cette fabrication fut entamée au printemps de 1890 sous la surveillance d'officiers russes. A titre de réciprocité, M. de Laboulaye, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, l'un des partisans de l'alliance franco-russe, en profita pour faire inviter le général de Boisdeffre, notre sous-chef d'état-major général, aux manœuvres de Krasnoë-Selo et de Narva, où il se rencontra avec Guillaume II.

Le 24 août 1890, la veille du départ de Boisdeffre pour la France, Laboulaye résumait ainsi la situation :

Le rapprochement de la France et de la Russie qui, il y a trois ans à peine, semblait presque à tous une illusion, un trompe-l'œil par lequel nous nous laissions abuser, est devenu peu à peu assez réel, assez solide, pour qu'une visite à effet comme celle de l'empe-

reur Guillaume ne soit plus considérée par personne comme capable de l'entamer. Il ne pouvait cependant nous suffire de constater ce résultat platonique; il fallait en tirer les conséquences. Ces conséquences, ce n'était pas sur le terrain politique qu'il convenait de les chercher. Sans parler de la résistance qu'aurait sans doute offerte le caractère indépendant d'un Souverain qui tient à sa complète liberté d'action, il y avait de ce côté deux inconvénients qu'il importait d'éviter. Le premier, c'est *qu'une entente déclarée aurait aussitôt consolidé la Triple Alliance qui est en voie de s'affaiblir, faute d'aliments (!!)* ; le second, il faut le dire, c'est que nous avons intérêt à ne pas révéler un défaut de notre constitution qui, par crainte d'un pouvoir exécutif trop fort, a enlevé au Chef de l'Etat la prérogative essentielle de conclure des traités, par conséquent a privé notre politique des avantages du secret. Restait le terrain militaire. Celui-là pouvait être abordé... Les conversations intimes de M. de Boisdeffre... tant avec le Ministre de la Guerre qu'avec le général Obroutcheff, Chef de l'Etat-major général, autorisent à dire qu'il y a désormais un contact établi entre les deux Etats-Majors généraux. Une première conversation, même vague, en entraîne d'autres, lorsqu'elle part de l'hypothèse, pour ne pas dire du principe, que les deux armées auront à agir simultanément dans le cas d'une attaque dont elles auraient toutes deux à redouter les effets, de quelque manière qu'elle se présentât. (N° 1.)

En matière de politique extérieure, la pensée dominante d'Alexandre III était de maintenir la paix tant qu'il le pourrait honorablement. Il comprenait l'intérêt qu'il avait à défendre la France si l'Allemagne l'attaquait, mais il craignait, s'il se rapprochait de nous d'être, entraîné dans une guerre par l'imprudence d'un de nos éphémères ministres. Les intrigues et les manifestations du général Boulanger avaient redoublé la défiance du Tsar à notre égard. Le général de Boisdeffre écrira le 17 août 1892, après avoir conféré avec les généraux russes : « Un de leurs nouveaux desiderata est que s'il se produisait pour nous une question *d'amour-propre*, comme l'incident Schnæbelé par exemple, nous ne déclarions pas la guerre sans avoir au préalable consulté l'Empereur. » En février 1891 se produisit un nouvel incident qui inspira les mêmes craintes au Tsar, mais qui lui prouva que le gouvernement français ne contenait plus d'élément du genre du général Boulanger. Ce fut la visite de l'impératrice Frédéric à Paris. Dès qu'elle fut partie, le gouvernement français s'empressa de donner des explications à Saint-Pétersbourg :

Nous avons, répondit M. de Giers [le ministre des Affaires étrangères de Russie]. A vers le 8 mars, pris connaissance avec le plus vif intérêt des détails que vous nous avez donnés sur les incidents de ce voyage « plus osé que sage » et dont le but était facile à deviner. La conduite du gouvernement français a été « on ne peut plus correcte et on ne peut plus courtoise ». Ce voyage ne pouvait amener qu'un froissement de plus entre les deux pays... L'entente cordiale qui s'est établie si heureusement entre la France et la Russie est la meilleure garantie de la paix. Tandis que la Triple Alliance se ruine en armements, l'accord intime des deux pays est nécessaire pour maintenir en Europe une juste pondération de forces. (N° 2.)

L'impression laissée par l'incident en Russie nous était donc avantageuse, mais ce qui déclancha réellement la conclusion de l'alliance franco-russe fut, en juin, le renouvellement anticipé de la Triple Alliance pour 12 ans et l'émotion causée par l'ostentation avec laquelle il fut annoncé. Le 18 juillet, M. de Laboulaye écrivait à M. Ribot, alors ministre des Affaires étrangères :

Dans le cours d'une conversation toute intime [avec M. de Giers], nous avons été amenés à parler du renouvellement de la Triple Alliance et de l'accession indirecte de l'Angleterre, et à nous demander si la situation nouvelle faite par cet événement à la France et à la Russie ne rendrait pas désirable un pas de plus dans la voie de l'entente. (N° 3.)

Le 23 juillet, M. Ribot, après avoir conféré avec M. Carnot et avec M. de Freycinet, alors président du Conseil, rédigeait un « premier projet d'arrangement », dont voici le texte :

La prorogation anticipée des engagements de la Triple Alliance, qui continuent à être soigneusement tenus secrets, a coïncidé avec certains échanges de vues entre l'Angleterre et l'une des puissances alliées, dont le caractère n'a pas été nettement défini, mais qui paraissent devoir, dans des cas déterminés, avoir pour conséquence d'assurer à la Triple Alliance le concours plus ou moins direct de la Grande Bretagne. En présence d'une telle situation... il ne peut être indifférent que l'on sente à l'heure présente en Europe, chez les nations comprises dans le groupement provoqué par l'Allemagne comme chez les peuples qui ont tenu à conserver leur liberté d'action, que les deux Puissances qui réunissent, à elles seules, des forces suffisantes pour balancer les moyens dont dispose la politique mystérieuse de la Triple Alliance, se trouvent définitivement et formellement unies en vue de décourager toute atteinte à la paix générale et à l'équilibre...

Il suffirait, sans doute [à ces deux Puissances], pour assurer ce résultat, de convenir des points suivants :

En raison de l'entente cordiale qui existe entre les deux pays, les Gouvernements se concerteront sur toutes questions qui pourraient mettre en cause le maintien de la paix en Europe. Il est d'ailleurs entendu que si l'une des Puissances de la Triple Alliance venait à mobiliser ses forces, la France et la Russie, sans avoir besoin de se concerter au préalable, mobiliseraient immédiatement et simultanément les leurs. (N° 5.)

Au moment où M. Ribot écrivait ces lignes, la flotte française arrivait à Cronstadt. On se rappelle l'enthousiasme causé en France par l'inoubliable réception qui lui fut faite par le Tsar et par les Russes et le retentissement qu'elle eut dans le monde. Le 5 août, M. de Laboulaye annonçait que l'Empereur acceptait

le principe d'un échange de vues... Sa Majesté pense que c'est la sanction naturelle de ce qui vient de se passer pendant le séjour de la division française et qu'il en est ainsi jugé en Europe... Si j'ai bien compris, le désir du gouvernement russe est de donner un caractère plus général en même temps que plus étendu à notre entente. Il s'agirait d'assurer le maintien de la paix sans spécialiser la paix en Europe. « La paix, m'a dit M. de Giers, peut être troublée en Egypte, en Chine, par des calculs qui visent cependant la situation en Europe... » De même, le Ministre des Affaires étrangères est d'avis que ce serait trop limiter les services de l'entente que de prévoir seulement le cas où la paix serait menacée par *l'initiative de l'une des Puissances liées par la Triple Alliance.* (N° 7.)

Le lendemain, « en causant », le ministre et l'ambassadeur tombèrent à peu près d'accord sur le texte suivant :

Afin de définir et de consacrer l'entente cordiale qui les unit, et désireux de contribuer d'un commun accord au maintien de la paix qui forme l'objet de leurs vœux les plus sincères, *les deux Cabinets,* [les deux Gouvernements] déclarent qu'ils se concerteront sur toute question de nature à mettre la paix générale en cause.

Pour le cas où cette paix serait effectivement en danger et spécialement pour celui où l'une des deux parties serait menacée d'une agression, les deux parties *aviseront, si elles le jugent nécessaire, au moyen de convenir d'avance des* [conviennent de s'entendre sur les] mesures dont la réalisation de cette éventualité imposerait l'adoption immédiate et simultanée aux deux gouvernements. (N° 9.)

Le 7 août, M. Ribot, après en avoir conféré avec M. Carnot,

déclarait ce projet « satisfaisant ». Il demandait seulement de substituer les mots imprimés ci-dessus entre crochets aux mots en italiques. Le 8, M. de Laboulaye télégraphiait que M. de Giers admettait la première modification, mais réservait à l'Empereur de décider de la seconde. Comme M. de Laboulaye qui était démisionnaire devait avoir une audience de congé le 10, il semblait que tout allait être terminé ce jour-là; mais le 9, l'Empereur voulut qu'avant de prendre une décision, le baron de Mohrenheim, ambassadeur à Paris, « qui avait été tenu en dehors de la négociation », y fût initié. Par suite, le 10, après son audience chez l'Empereur, M. de Laboulaye télégraphiait :

Le principe d'une entente avec la France est arrêté, mais la forme à donner à cette entente est à examiner. « Il ne faut rien précipiter, m'a dit Sa Majesté, ce n'est pas par le télégraphe qu'on peut préciser les termes d'un accord ; agir ainsi serait très dangereux. Le baron de Mohrenheim, qui doit être consulté, viendra à Pétersbourg, et je pense qu'au mois d'octobre ou de novembre nous verrons plus clair dans la situation. » Sa Majesté pense que l'Angleterre, « qui ne peut pas se brouiller avec la France », regrette déjà la participation qu'elle a prise au renouvellement de la Triple Alliance; c'est ainsi que l'Empereur interprète l'appel de notre escadre à Porsmouth. (N° 15.)

Cette dernière phrase montre l'inexactitude d'*un* des renseignements contenus dans un texte que j'ai publié dans le *Mercure* du 16-IX-1916 (p. 239). Il y est dit qu'informée vers le 6 juillet par Guillaume II de son intention de nous déclarer la guerre au printemps de 1892, la reine Victoria écrivit au Tsar pour l'en avertir. Il est évident, d'après ce qu'a dit le Tsar à M. de Laboulaye, que cette lettre, si elle a été écrite, ne lui a jamais été remise. On peut croire que l'éclat des fêtes de Cronstadt décida Lord Salisbury à conseiller à la Reine de ne pas faire avertir le Tsar, l'union de la France et de la Russie étant devenue évidente et l'avertissement projeté contenant une prise de position contre l'Allemagne qui pouvait devenir gênante pour l'Angleterre. Mais en réalité, Lord Salisbury perpétua ainsi un malentendu. Dans l'opinion du Tsar et de M. de Giers, l'alliance était conclue contre l'Angleterre comme contre la Triple Alliance. M. Ribot paraît même s'en être inquiété. Dans une lettre du 6 août, il quali-

fiait de « l'écueil que nous avons prévu » « le désir qu'on éprouvait à Saint-Pétersbourg de ne pas voir le Sultan se réconcilier trop vite avec l'Angleterre sur la question d'Egypte ». On voit combien il était loin des exagérations qui conduisirent plus tard à Fashoda.

Après ce qu'avait dit le Tsar, M. Ribot s'était résigné à « attendre sans impatience ». Il savait que « l'on n'était pas sans se préoccuper à Pétersbourg du branle donné aux imaginations, et que l'Empereur tenait à ce que l'Allemagne ne puisse se croire directement menacée ». Aussi n'était-il pas surpris « que dans ces conditions l'Empereur ait voulu laisser le mouvement des esprits s'apaiser et s'assurer par les conversations qu'il aurait avec M. de Mohrenheim que le parti de la revanche *immédiate* n'était pas en situation de nous entraîner dans une aventure ».(N° 16.) Mais le Tsar se décida plus vite que l'on ne croyait. Le 15/27 août, M. de Mohrenheim transmit une lettre de M. de Giers du 9/21 août contenant l'adoption formelle par la Russie des deux points proposés par lui, y compris les modifications demandées par M. Ribot le 7. Le 27 août, M. Ribot, au nom de la France, « y donna son entière adhésion », mais en demandant en même temps « de confier à des délégués spéciaux l'étude pratique des mesures destinées à parer aux éventualités prévues par le second point de l'accord ». (N° 18.)

Le Tsar avait recommandé que « le secret le plus absolu fût observé sur toute cette affaire » (n° 19), mais en fait, il ne fut observé qu'à l'égard des peuples. M. de Giers qui voyageait pour sa santé ayant rendu visite à M. Ribot, celui-ci résuma ainsi les confidences du ministre russe :

20 novembre 1891. Il a expliqué franchement au roi d'Italie que le renouvellement de la Triple Alliance avait rendu nécessaire ce rapprochement ou plutôt cette consécration d'une entente qui de fait existait déjà entre les deux pays. Je lui ai parlé du mécontentement que l'empereur d'Allemagne en avait ressenti. Il m'a répondu que l'Allemagne regrettait de n'avoir pas profité de l'occasion qui s'offrait à elle d'attaquer la France en 1887. Mais elle ne bougera pas. C'est la conviction du Tsar ; et c'est pourquoi il croit que, pour le moment, les bases d'entente posées au mois d'août sont suffisantes... L'impression de M. de Giers sur M. de Rudini est très bonne. C'est un galant homme.

21 novembre 1891. M. de Giers a expliqué que la politique de la Russie en Orient ne visait que le maintien du *statu quo*. On se figure, m'a-t-il dit, que nous convoitons Constantinople. Nous pensons au contraire que rien ne serait plus fâcheux pour la Russie que de déplacer son centre de gravité. Que deviendraient nos provinces du Nord et Saint-Pétersbourg ? Nous désirons que les Turcs restent préposés à la garde des Détroits. Si les Autrichiens ou les Grecs devaient s'installer à Constantinople, ce serait autre chose. Nous ne demandons pas plus que ce qui nous a été concédé par le Sultan pour le passage des transports. Notre situation est devenue plus forte depuis qu'on nous sait décidés à marcher d'accord...

En Egypte, nous ne pouvons avoir que la même politique. Les intérêts russes n'y sont pas considérables, mais ils sont identiques à ceux de la France. Nous devons maintenir les capitulations. Le dernier succès obtenu par la France à propos des règlements de police n'est pas sans importance.

Du côté de la Chine, notre politique doit être prudente. Les missionnaires peuvent nous créer de graves embarras. Il faudrait obtenir d'eux qu'ils ne s'éloignent pas trop des côtes. Comment les protéger à l'intérieur du pays ? L'essentiel est de persuader aux Chinois que tous les pays d'Europe sont d'accord. Mais une action commune offrirait les plus graves difficultés.

Abordant la politique générale, M. de Giers est revenu sur ce qu'il m'avait dit hier de l'impression profonde causée par le rapprochement de la France et de la Russie. La situation est changée. Il n'est plus question de l'hégémonie de l'Allemagne. Le mot de Caprivi [le chancelier allemand, que Giers avait prévenu de la conclusion de l'Alliance (n° 79)] est vrai : l'équilibre est rétabli en Europe.

M. de Giers ne croit pas que la Triple Alliance veuille risquer une guerre. L'empereur d'Allemagne, l'empereur d'Autriche et le roi d'Italie s'en défendent et ils sont sincères. Le roi d'Italie a fait à cet égard les déclarations les plus explicites. Il s'est loué de Rudini. Il a parlé avec insistance, comme s'il en était préoccupé, de la nécessité de maintenir le *statu quo* dans la Méditerranée. J'ai expliqué à M. de Giers ce qui s'était passé l'an dernier à propos de la Tripolitaine (1) et je lui ai montré que la France était la nation la plus intéressée au maintien du *statu quo*...

La pensée de M. de Giers est qu'on peut retarder la guerre, mais il ne paraît pas croire qu'on puisse y échapper un jour ou l'autre. C'est en ce sens qu'il a parlé à l'Empereur. Pour le moment il s'applique

(1) Le 14 décembre 1891, M. de Giers écrivit à M. de Nélidoff : « On attribue au Gouvernement de la République l'intention de s'emparer de la Tripolitaine, et d'autres en profitent peut-être pour préparer sous main la réalisation des vues ambitieuses qu'ils nourrissent sur cette province eux-mêmes (n° 24).

à maintenir avec l'Allemagne des rapports tolérables. L'Empereur n'a pas voulu s'arrêter à Berlin parce qu'il lui est impossible de prendre « un visage composé ». Il est trop irrité contre l'Allemagne pour pouvoir faire des politesses à l'Empereur. Il a préféré ne pas laisser d'équivoque sur ses dispositions (n° 21).

Ces entretiens mirent d'ailleurs fin aux craintes que M. Ribot pouvait avoir conçues de l'anglophobie russe. Le 6 décembre, il écrivait à M. Paul Cambon, notre ambassadeur à Constantinople :

En ce qui concerne l'Egypte, M. de Giers m'a dit que la Russie n'avait là que des intérêts secondaires par rapport aux nôtres, qu'elle nous approuvait de défendre énergiquement les capitulations et de rappeler l'Angleterre à ses engagements, et qu'elle nous aiderait, le cas échéant, *de son concours moral*, en nous laissant toutefois le principal rôle qui nous revient de droit... Elle n'est pas disposée à sortir des limites d'une action prudente qui ne l'expose pas à des complications...

Je n'ai pas besoin de vous indiquer l'avantage qu'il y a pour nous à ce que vous marchiez d'accord avec M. de Nelidoff et à ce que *vous fassiez comprendre que cet accord est volontaire.* Vous saurez... tirer parti vis-à-vis du Sultan des déclarations que M. de Giers m'a faites relativement à la politique de la Russie en Orient, politique toute de calme et de désintéressement quant à présent et pour une période que la sagesse du Sultan peut contribuer à rendre assez longue pour écarter toute menace prochaine et même toute préoccupation actuelle (n° 22).

§

Le 10 décembre 1891, M. de Montebello, notre nouvel ambassadeur, eut sa première audience du Tsar.

On m'avait parlé de la timidité de l'Empereur, écrivait-il le 11, mais je n'aurais jamais cru qu'elle pût atteindre à un tel degré. Son embarras était si grand quand je me suis trouvé devant lui, qu'il lui a fallu quelques instants pour se remettre et engager la conversation. Ce premier moment d'émotion passé, l'Empereur s'est montré plein de bonne grâce pour moi... mais... il n'a fait aucune allusion aux événements qui se sont passés depuis quelques mois (n° 23).

L'ambassadeur, fort étonné, en fit confidence le lendemain à M. de Giers. Celui-ci lui répondit :

Notre Empereur, malgré sa grande timidité, sait, quand il le faut, parler avec une netteté et une fermeté dont nous sommes parfois nous-mêmes effrayés.

Il était impossible de trouver une paraphrase plus diplomatique pour dire que non seulement Alexandre III était timide, mais qu'il s'emballait parfois.

M. de Montebello était chargé de négocier la convention militaire. Le 4 février, M. Ribot lui envoya une note rédigée par M. de Miribel, notre chef d'Etat-Major général, et qu'il devait remettre ou faire remettre au Tsar pour amener la négociation. Elle était « rédigée au point de vue exclusif d'une guerre défensive » et admettait en premier lieu que si l'une des deux puissances « venait à être attaquée, l'autre se porterait à son secours avec tous les moyens d'action dont elle disposerait... La mobilisation serait simultanée en France et en Russie et suivrait de quelques heures la mobilisation des forces de la Triple Alliance ».

Miribel calculait ensuite les forces de première ligne des cinq belligérants éventuels :

1° *Allemagne*, 73 divisions d'infanterie, 9 divisions de cavalerie indépendante et 3.564 bouches à feu, soit 1.550.000 hommes concentrés vers le 14e jour ;

2° *Italie*, 22 div. d'inf., 2 div. de cav. ind. et 1.092 bouches à feu, soit 360.000 hommes concentrés vers le 15e jour ;

3° *Autriche*, 42 div. d'inf., 8 div. de cav. indép. et 1776 bouches à feu, soit 900.000 hommes concentrés dès le 16e jour pour les dix premiers corps et du 20 au 25e pour les quatre derniers.

4° « La *France* mettra sur pied, en première ligne, à peu près les mêmes forces que l'Allemagne, et après avoir pourvu à la défense de l'Algérie et de la Tunisie, ainsi qu'à la garde de ses places et de ses côtes, elle disposera de 75 div. d'inf., 7 div. de cav. ind., et de 3.870 bouches à feu, soit 1.550.000 hommes qui seront concentrés sur la frontière dès le 14e jour (1). »

(1) Cette estimation est extrêmement intéressante en ce qu'elle prouve que M. de Miribel tirait en temps de guerre 4 divisions de première ligne de chaque corps d'armée du temps de paix. En 1914, l'état-major n'en a plus tiré que 3. Il serait intéressant de savoir *à quelle date et par qui* notre armée a été ainsi *diminuée d'un quart*. On sait que dans sa note de décembre 1914, l'état-major expliqua l'invasion de la France par la surprise qu'il avait éprouvée et de ce que les Allemands avaient tiré 4 divisions de leurs corps d'armée du temps de paix. Il ne s'y était pas attendu ! Or, le 16 juillet 1892, le colonel Moulin, notre attaché militaire à Saint-Pétersbourg, parlait des « corps doubles » allemands comme d'une chose connue (on le disait déjà d'ailleurs dans les publications militaires de 1888 et probablement antérieurement). — Même recul pour l'artillerie. L'armée de 1914 est partie en campagne avec 3.300 pièces environ, y compris l'artillerie des divisions de réserve, soit avec 570 de moins qu'on n'en prévoyait en 1892 !

5° La *Russie*, 66 div. d'inf., 20 div. de cav., 80.000 cosaques des 2e et 3e bans et 3.290 bouches à feu, soit 1.600.000 hommes.

Au total 2.810.000 hommes et 6.432 bouches à feu pour la Triple Alliance contre 3.150.000 hommes et 7.160 bouches à feu pour la Double Alliance.

On peut donc dire, concluait Miribel, que les forces sont à peu près équivalentes des deux côtés, car si le nombre est en faveur de la France et de la Russie, la rapidité est en faveur de la Triple Alliance.

La note se terminait par des considérations stratégiques que nous citons plus loin.

M. de Montebello l'ayant reçue, la remania et lui fit subir une correction pour la mettre d'accord avec les idées des Russes : il abaissa à 800.000 hommes l'effectif de l'armée autrichienne et inscrivit 100.000 Roumains à leur place. (N° 29.) La note ainsi modifiée fut remise au Tsar le 8 mars. Le 16, « le principe d'assistance réciproque et de mobilisation simultanée » était adopté; mais la suite de la négociation fut renvoyée au mois d'août, le général de Boisdeffre, qui devait discuter les clauses de la convention avec l'Etat-major russe, devant venir aux manœuvres qui auraient lieu alors. M. Ribot essaya en vain d'obtenir plus de rapidité, ce qui lui fit déplorer que « la maladie de M. Giers et des détails d'étiquette » empêchassent d'y parvenir. Avec raison, M. de Montebello ne partageait pas son impatience; « l'Empereur, écrivait-il, se considère comme engagé formellement.... La façon si nette dont l'état-major russe comprend la mobilisation immédiate et simultanée ne nous laisse aucune inquiétude sur ses intentions. » (N° 42.) Et en effet, le 16 juillet, lors de la première audience qu'il eut du Tsar après le retour de celui-ci de Copenhague, le général Wannowsky, ministre de la Guerre, lui remit une note rédigée par le général Obroutchev, chef d'état-major, et relative à une entente militaire entre la France et la Russie. Quoique n'ayant pas eu le temps de l'examiner tout de suite, le Tsar donna immédiatement l'ordre d'inviter le général de Boisdeffre aux manœuvres.

Le colonel Moulin, notre attaché militaire, sans avoir eu communication de la note, avait pu en faire connaître le contenu approximatif à notre gouvernement. M. Ribot, ainsi informé, fit rédiger par le général de Miribel un projet dont

voici le texte, les parties en italiques indiquant celles qui furent modifiées ou supprimées au cours des négociations, et celles entre crochets celles qui furent substituées ou ajoutées :

La France et la Russie étant animées d'un égal désir de conserver la paix et n'ayant d'autre but que de parer aux nécessités d'une guerre défensive provoquée par une attaque des forces de la Triple Alliance contre l'une ou l'autre d'entre elles, *leurs Gouvernements ont jugé utile de préciser et de compléter à ce point de vue les arrangements intervenus sous forme de note à la date du 15-27 août 1891.*

En conséquence, les Ministres des Affaires Etrangères et de la Guerre des deux pays, autorisés par leurs Gouvernements respectifs, sont convenus des dispositions suivantes :

1° [2°] Dans le cas où les forces de la Triple Alliance ou *seulement l'Allemagne* [d'une des puissances qui en font partie] viendraient à se mobiliser, la France et la Russie, à la première annonce de l'événement et sans qu'il soit besoin d'un concert préalable, mobiliseront immédiatement et simultanément la totalité de leurs forces et les porteront le plus près possible de leurs frontières.

[1° Si la France est attaquée par l'Allemagne, ou par l'Italie soutenue par l'Allemagne, la Russie emploiera toutes ses forces disponibles pour combattre l'Allemagne.] Si la Russie est attaquée par l'Allemagne ou par l'Autriche, soutenue par l'Allemagne, la France emploiera toutes ses forces disponibles pour combattre l'Allemagne.

2° *Si la France ou la Russie est attaquée effectivement par les forces de la Triple Alliance ou seulement de l'Allemagne, les deux puissances dirigeront contre l'Allemagne la totalité des forces qui ne sont pas rigoureusement indispensables sur d'autres points.* Ces forces s'engageront à fond et en toute diligence, de manière à ce que l'Allemagne ait à lutter à la fois à l'Est et à l'Ouest.

3° *Dans l'hypothèse la plus défavorable, c'est-à-dire dans l'hypothèse où toutes les forces de la Triple Alliance entreraient en action, la France estime que le chiffre des forces de campagne qu'elle pourra opposer à l'Allemagne sera de 1.300.000 hommes et que ces forces seront concentrées à la frontière le 14e jour à partir de l'ordre de mobilisation. Dans la même hypothèse, la Russie estime que le chiffre des forces de campagne qu'elle pourra opposer à l'Allemagne sera de 800.000 hommes et que ces forces seront concentrées à la frontière le jour à partir de l'ordre de mobilisation, des forces sensiblement égales devant être opposées à l'Autriche.* [Les forces disponibles qui doivent être employées contre l'Allemagne seront, du côté de la France, de 1.300.000 hommes, du côté de la Russie, de 700.000 à 800.000 hommes.]

4° [5°] La France et la Russie ne concluront pas la paix séparé-

nent *avec la Triple Alliance. Quel que soit le résultat des événements de la guerre, chacune des deux puissances défendra les intérêts de l'autre comme les siens propres lors du règlement définitif.*

5° [4°] Les Etats-Majors des armées des deux pays se concerteront en tout temps pour préparer et faciliter l'exécution des mesures prévues ci-dessus. [Ils se communiqueront, dès le temps de paix, tous les renseignements relatifs aux armées de la Triple Alliance, qui sont ou parviendront à leur connaissance. Les voies et moyens de correspondre en temps de guerre seront étudiés et prévus d'avance.]

6° La présente convention aura la même durée que la Triple Alliance *et se renouvellera de plein droit avec elle.*

[7° Toutes les clauses énumérées ci-dessus seront tenues rigoureusement secrètes.]

Arrivé à Saint-Pétersbourg le 1er août 1892, M. de Boisdeffre, après avoir conféré avec M. de Montebello, entra aussitôt en rapports avec le général Obroutcheff qui commença par lui « dire l'utilité de ne pas se montrer trop pressé », la maladie de M. de Giers devant être cause de très grands retards ; de plus l'article du *Figaro*, « Alliance ou Flirt », ayant amené des réponses dans la presse russe, avait été « du plus mauvais effet, et certains en avaient profité pour insinuer à l'Empereur qu'on voulait lui forcer la main ».

Les deux généraux passèrent ensuite à la discussion des forces à employer contre l'Allemagne et se trouvèrent aussitôt en désaccord. Le général de Miribel, sans se rendre compte aussi bien que les généraux allemands actuels des grands avantages (« décisifs », d'après le Kronprinz) que donne à l'Allemagne la faculté de transporter des troupes d'un front à l'autre, semble avoir eu beaucoup mieux que ses successeurs de 1914 la compréhension des possibilités qu'elle donnait. Dans quelle mesure avait-il compris mieux qu'eux les moyens d'y remédier est une chose sur laquelle nous n'avons pas de renseignements. En revanche sa note du 4 février 1892 renfermait une idée fausse qu'il partageait avec M. de Freycinet, ce qui n'était pas une excuse. Le premier ministre, en effet, « craignait qu'en cas de guerre la Russie nous laisse aux prises avec l'Allemagne et l'Italie et porte elle-même tout son effort contre l'Autriche ». (N° 16.) D'accord avec lui, Miribel disait dans sa note :

Dans une lutte pareille, l'essentiel est de poursuivre la destruction de l'ennemi principal. La perte des autres s'en suit inévitablement. En un mot l'Allemagne une fois vaincue, les armées franco-russes imposeront leurs volontés à l'Autriche et à l'Italie.

Dans cet ordre d'idées, la France a tout sacrifié à la lutte contre l'Allemagne. Elle a pris ses dispositions pour ne maintenir devant les 22 divisions italiennes, ainsi que pour la garde de ses possessions africaines et de ses places fortes, que le contingent strictement nécessaire et, dans son plan de concentration, elle a porté plus des 5/6 de ses troupes de première ligne en face des armées allemandes, soit 65 divisions.

Avec ces 65 divisions, elle attaquera l'Allemagne à fond, de façon que cette puissance ne puisse détourner aucune de ses forces de l'Ouest vers l'Est pour menacer la Russie.

Si la Russie se place au même point de vue, elle ne laissera devant l'Autriche que les forces indispensables et elle portera tout le reste en face de l'Allemagne. 11 corps russes à 3 divisions, grâce à leur solidité exceptionnelle et à la supériorité de leurs effectifs sur ceux des corps autrichiens (régiments à 4 bataillons au lieu de 3), paraissent être tout à fait en mesure d'arrêter et de vaincre les 14 corps d'armée que l'Autriche peut mettre en ligne. Une fois ce prélèvement effectué, la Russie disposera encore d'environ 11 corps d'armée (33 divisions) : ces forces jointes aux 65 divisions de l'armée française seront assez puissantes, surtout si elles arrivent à temps, pour venir à bout de l'armée allemande. Réunir 11 corps d'armés russes contre l'Allemagne ne suffirait pas : il faut encore que ces corps soient concentrés avec une très grande rapidité. C'est le seul moyen de déconcerter un adversaire qui a fait entrer dans ses prévisions, *grâce à la célérité de ses transports par voie ferrée, de se jeter d'abord sur la France, de la battre et de se retourner ensuite contre la Russie*... Par cela seul que l'armée russe dessinera une marche en avant, l'Allemagne sera obligée d'immobiliser une partie de ses forces sur sa frontière Est, et *elle devra renoncer dès lors à toute espérance de faire des navettes de l'Est à l'Ouest et réciproquement*.

La première erreur de Miribel dans ce passage était de ne tenir qu'un compte insuffisant du terrain.

Il disait il est vrai : « On ne saurait comparer complètement la situation de la Russie vis-à-vis de l'Autriche à la situation de la France vis-à-vis de l'Italie. Tandis qu'entre ces deux derniers pays il existe une frontière naturelle difficile à franchir, la Russie au contraire est peu séparée de l'Autriche. » Mais il ne semble pas avoir tenu compte ni des difficul-

ès de terrain comme le Rhin, la Vistule et l'Oder, ni de la mer ui borde la Prusse orientale, ni des lacs qui la divisent, ni es forteresses qui défendaient ces obstacles (et pour le siège esquelles les armées russe et française n'avaient qu'un maté- iel fort inférieur à celui des Allemands en 1914), ni des fortifi- ations passagères qui pouvaient y être élevées. Comme tous es théoriciens de notre Ecole supérieure de guerre, Miribel omprenait mal la valeur du terrain et de la fortification en tac- que et par suite en stratégie. Il ne saisissait pas que seule une onne utilisation de cette valeur eût permis aux armées française t russe de lutter contre les armées de la Triple Alliance, étant onné que les premières n'avaient sur les secondes qu'une nédiocre supériorité numérique. Des flottes disposées comme es armées franco-russes n'eussent pu lutter qu'avec une supé- iorité du double tant qu'elles n'auraient pas effectué leur onction, la défensive étant impossible en pleine mer. Mais *ucun* des théoriciens de notre Ecole supérieure de guerre n'a crit *une ligne* permettant de supposer qu'il ait soupçonné uelque chose de ce côté du problème que devait poser une uerre franco-russe contre la Triple-Alliance.

Cette première erreur en engendrait une seconde. Miribel royait qu'en attaquant l'Allemagne énergiquement des deux côtés, on enlèverait à son armée « l'espérance de faire des navettes de l'Est à l'Ouest ». Rien de plus faux, car dès qu'elle a avancé de 3 ou 4 étapes, une armée est forcée de s'arrêter pour reconstruire les chemins de fer, *si elle a devant elle un adversaire qui fait mine de livrer bataille.* On ne trouve qu'exceptionnellement, en effet, des adversaires comme Lebœuf et Mac-Mahon qui battirent en retraite sans rien détruire. L'armée française de 1914, quoique ignorant l'usage de la fortification de campagne, battra l'armée allemande sur la Marne, parce que celle-ci ne pouvait pas s'approvisionner aussi facilement qu'elle. Tant qu'on se battrait à la fois sur les fronts français et russe, l'armée allemande devait avoir la possibilité de faire des navettes, en y employant toutes les troupes du front où elle reculerait qui ne seraient pas néces- saires pour feindre d'y livrer bataille.

Obroutcheff était plus clairvoyant que Miribel. Il comprenait que tout ce qu'on pouvait faire était d'opérer aussi énergique- ment que possible sur chaque front, de façon à y retenir le

maximum d'ennemis et à *diminuer ainsi le plus possible l'effectif des troupes faisant navette*. Rejetant la théorie si fausse de Miribel sur « l'adversaire principal » commun aux deux fronts, il fit observer avec raison que si l'Allemagne ne détachait au commencement de la guerre qu'une faible fraction de son armée contre la Russie, l'adversaire principal pour celle-ci devenait l'Autriche :

Il n'y a pas d'Allemagne, ni d'ennemi principal, déclara-t-il au général de Boisdeffre dès leur première conférence, il y a les forces de la Triple Alliance. Si le gros des forces qui nous menacent est autrichien, il faut marcher contre lui et le battre ; c'est pour nous l'ennemi principal.

La réponse de Boisdeffre fut une suite de non sens :

C'est absolument inexact : l'ennemi principal est, *ipso facto*, l'Allemagne ; supposons qu'elle mette seulement 6 corps contre nous et que l'Italie, au contraire, nous attaque avec 12 corps, ce n'en est pas moins contre l'Allemagne que nous marcherions avec toutes nos forces, parce que, l'Allemagne battue, ces 12 corps italiens tomberont naturellement (!!). Pour le succès final, il est plus important de battre les 6 corps allemands que les 12 corps italiens (!!). Il en est de même pour vous, en ce qui concerne les Autrichiens.

Boisdeffre demanda ensuite à Obroutcheff ce qu'il pensait des six points de la note Miribel et le général russe s'éleva immédiatement contre les mots *ou l'Allemagne seule* de l'art. 1 : il voulait viser l'Autriche au même titre. Boisdeffre lui fit en vain observer avec raison « que faire une mobilisation contre l'Autriche et l'Italie seules, c'était se donner en Europe le rôle d'agresseur » et que par suite « dans le cas où l'Italie attaquerait la France, cette dernière, pour éviter le rôle d'agresseur, se bornerait à mobiliser les quelques régions strictement nécessaires pour la contenir », Obroutcheff « prétendit que malgré nous nous serions entraînés à faire beaucoup plus, et que d'ailleurs, quant à lui, en ce qui concerne la Russie, *il lui était impossible en temps de guerre avec l'Autriche de faire une mobilisation partielle. Il leur faut faire et ils feront une mobilisation générale.*

Cette déclaration est d'autant plus remarquable qu'on sait par le procès Soukhomlinoff que c'est *peut-être* parce que cet ancien ministre de la guerre crut devoir faire comme avait dit Obroutcheff que la guerre n'a pu être conjurée en 1914. La

mobilisation générale russe fournit au Kaiser le prétexte qu'il avait cherché jusque-là en vain et sans lequel il n'est pas sûr qu'il eut pu précipité l'Europe dans la guerre. Quelle raison faisait rejeter par Obroutcheff et Soukhomlinoff l'idée d'une mobilisation partielle ? Il semble que ce soit le désir d'incorporer les réservistes dans l'unité où ils avaient servi en temps de paix. On perdait ainsi un temps énorme, comme l'armée française l'avait expérimenté en 1859 et en 1870, et, pour rattraper ce temps perdu, on se croyait obligé à ne pas laisser l'adversaire gagner la *moindre* avance.

Obroutcheff admit en revanche sans observation les articles 4, 5 et 6. Plus tard, il fit compléter l'art. 5 par les alinéas sur les communications en temps de paix et de guerre et fit ajouter l'art. 7 « pour rassurer l'Empereur ».

La discussion continua les jours suivants. Obroutcheff fit connaître à Boisdeffre d'après « des documents absolument authentiques » le plan de la Triple Alliance. Les Allemands devaient, le 7e jour, marcher d'Insterburg sur Vilna avec 6 corps (220.000 h.), le 6e jour du sud de Posen sur Varsovie avec 4 corps (182.000 h.). Les Autrichiens devaient s'avancer du 5e au 17e jour sur Varsovie par la rive gauche de la Vistule avec 300.000 h., et avec 441.000 h. de Iaroslav-Lemberg sur Varsovie-Siedletz par la rive droite de la Vistule. Enfin du 16e au 20e jour, 95.000 Italiens devaient débarquer au sud de Lemberg.

Pour résister à ce mouvement concentrique, le général Gourko disposait à Varsovie dès le temps de paix d'environ 200.000 h. qui seraient portés à 300.000 dès le 10e jour. On comptait pour le dégager sur l'armée de Dragomiroff qui, partant de Rovno (à l'est de Lemberg), devait prendre une offensive énergique contre la ligne de communication des Autrichiens et, marchant « le long du versant nord des Carpathes », couvrirait le flanc gauche de Gourko quand il s'avancerait sur Breslau.

J'ai fait observer au chef d'Etat-Major général, écrivait Boisdeffre, qu'il me paraissait impossible que la concentration des corps allemands fût réalisée dans les limites de temps fixées par lui.

Les Allemands ne feront pas la mobilisation *théorique* que vous escomptez, m'a répondu le général Obroutcheff; ils procéderont par ordres d'appels individuels lancés à l'avance et sans bruit, *comme*

ils l'avaient fait en 1875, et tous leurs effectifs seront complétés avant même la publication de leur décret de mobilisation.

Leur régime politique, les facilités que leur donne leur organisation militaire, peuvent leur faire gagner certainement plusieurs jours sur votre mobilisation. Vous comptez qu'ils seront entièrement concentrés le 12e jour dans le cas d'une mobilisation normale. Admettez qu'ils gagnent deux ou trois jours avec la manière que je vous indique et qu'ils emploieront certainement. Vous voici déjà ramenés au 10e ou 9e jour. Déduisez le temps nécessaire au transport de tous les convois, et vous vous rapprochez de cette date du 7e jour pour la concentration de tous les corps combattants, date que nous indiquent nos renseignements de la sûreté desquels nous n'avons aucunement lieu de douter.

En résumé, le général Obroutcheff compte que les Allemands, grâce aux progrès qu'ils auraient faits et aux mesures exceptionnelles qu'ils peuvent prendre, mettront en moyenne 3 jours pour leur mobilisation et 3 jours pour la concentration des éléments combattants sur la frontière.

A tort ou à raison, le général Obroutcheff est absolument convaincu de ce qu'il avance et nous engage à y prêter la plus sérieuse attention. Il voudrait voir notre concentration s'opérer moins près de la frontière et surtout se commencer plus tôt pour se poursuivre avec plus de rapidité. Augmentez donc votre matériel roulant, dit-il, et tâchez de vous rapprocher sur ce point des Allemands. Comment pouvez-vous hésiter sur ce point capital, vous qui êtes si riches!

Le procédé des Allemands d'amener les combattants dans les convois lui paraît tout à fait à imiter, puisqu'on a sur la frontière des magasins de concentration et qu'on peut tout préparer pour assurer l'alimentation des troupes au moyen de vivres amenés directement par les voies ferrées.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, je crois que l'Etat-major russe, sous l'empire de ses appréhensions, s'est laissé entraîner à des calculs vraiment trop hâtifs.

Les observations d'Obroutcheff, fort justes, prouvent qu'il se rendait compte du pédantisme peu intelligent qui caractérisait les idées de notre état-major en matière de mobilisation : mais que devait-il alors penser de celles de son ministre et de son tsar ?

Le 10, Obroutcheff et Boisdeffre se mirent enfin d'accord pour rédiger le texte qui fut le texte définitif (sauf 4 mots de l'art. 5 : *avec la Triple Alliance*, qui furent supprimés le 13 sur la demande de M. Ribot).

Pour se mettre d'accord avec Boisdeffre, Obroutcheff consentit à abandonner le beau plan de porter toutes ses forces contre les Autrichiens; il accepta de *séparer* l'armée russe en deux (ce qu'il ne faut jamais faire quand on peut l'éviter, a dit Napoléon) et d'attaquer simultanément l'Allemagne et la Galicie. La fidélité des Russes à exécuter cette concession fâcheuse fut la *première* de cette série de fautes qui amena les désastres de Tannenberg et d'Angerap (250.000 Russes tués, blessés et prisonniers contre environ 30 à 40.000 Allemands). Même si les Russes avaient évité les *autres* fautes, cette séparation les eût empêchés de remporter contre les Autrichiens la victoire *écrasante* dont l'Entente avait besoin. Les Allemands « ne s'étaient pas attendus » à cette faute des Russes. Ils en sont redevables à l'initiative de M. de Freycinet.

Le 13 août, M. Ribot télégraphia l'acceptation du projet par le gouvernement français, et le 15, le ministre de la Guerre soumit le projet à l'Empereur qui voulut avoir l'avis de M. de Giers. Le 17 août, la maladie de celui-ci ne lui ayant pas permis de donner son avis définitif, Obroutchev et Boisdeffre signèrent le projet en attendant la signature des ministres.

Au sujet du retard apporté à celle-ci, Boisdeffre écrivait le même jour :

L'éternelle préoccupation est toujours, ici, le secret à garder, et à tout ce que j'ai dit à ce sujet s'ajoute pour les Russes la nécessité de conclure avec l'Allemagne un traité avantageux pour le transport de leurs grains. Cela leur est indispensable pour les écouler. Ils tiennent donc à ce que, pour le moment, on ne parle absolument de rien, et leur désir est, je crois... d'attendre pour transformer le projet en convention définitive que je sois rentré en France et que tout le bruit se soit calmé autour de la mission dont je suis chargé.

Le 18, Boisdeffre fut reçu en audience de congé par l'Empereur « qui lui déclara immédiatement qu'il donnait son approbation au projet de convention dans son ensemble ».

L'Empereur n'a pas manqué de me parler de sa grande préoccupation de nous voir garder le secret le plus absolu. « Je voudrais bien, m'a-t-il dit, que la convention fût examinée seulement par M. le Président de la République et M. Ribot en qui j'ai toute confiance, s'entendant avec M. de Freycinet. Je crains, si on la discute en Conseil des ministres, que fatalement elle ne devienne bien vite publique, et *alors pour moi le traité est annulé.*

Boisdeffre répondit « que quant à exiger *l'annulation* de la convention, si son existence venait à être connue, c'était inadmissible », qu'il était bien difficile de cacher au public l'existence d'un traité et qu'on pouvait seulement tenir ses clauses secrètes. Le Tsar le reconnut.

Le 27 août 1892, après le retour de Boisdeffre à Paris, le président Carnot demanda « quelques changements de rédaction » à la convention. Obroutcheff se trouvant alors à Dax (Landes), le capitaine Pauffin de Saint-Morel fut envoyé pour les lui soumettre. Obroutcheff ne vit pas d'inconvénient à leur adoption et en informa le ministre de la Guerre russe, mais la signature de la convention continua à se faire attendre. En août 1893, le gouvernement français profita de la présentation au Reichstag d'un projet augmentant l'armée allemande de 71.800 hommes pour la demander, mais sans succès. Notre ambassadeur n'y voyait d'ailleurs aucune cause d'inquiétude :

L'Empereur, écrivait-il le 7 sept. 1893, a toujours agi depuis un an en vue de l'exécution de cette convention. Le travail de concentration de ses forces militaires vers les frontières d'Allemagne et d'Autriche s'est poursuivi avec une régularité qui ne s'est pas un instant démentie... Dès aujourd'hui, la Russie a fait de la Pologne un vaste camp retranché dans lequel se trouvent, casernés ou cantonnés, plus de 650.000 hommes tout près de la frontière, et des troupes d'approche, presque aussi considérables, sont prêtes à former en peu de temps une armée redoutable en force et en qualités. C'est ce qui explique le calme de l'Empereur. (N° 88.)

Peu après, eut lieu la réception enthousiaste des marins russes à Toulon et Paris. Elle fit grand plaisir au Tsar, mais la signature continua à se faire attendre. Ce ne fut que le 27 décembre que M. de Giers informa M. de Montebello que le Tsar avait « définitivement accepté » le projet tel qu'il avait été signé par Boisdeffre et Obroutcheff (et par conséquent sans les modifications demandées par M. Carnot). Le 4 janvier 1894, notre ambassadeur répondit à M. de Giers que notre gouvernement « considérait également ladite convention militaire comme désormais exécutoire ».

Le 9 août 1899, au cours d'une visite de M. Delcassé à Saint-Pétersbourg, l'arrangement d'août 1891 et la convention de déc. 1893 furent confirmés dans des notes où les deux gouvernements, qui ne s'étaient dit en 1891 que « soucieux du main-

tien de la paix générale », ajoutèrent dans l'indication de leurs préoccupations « le maintien de l'équilibre entre les forces européennes ». (N° 95.)

Le 16 juillet 1912, une insignifiante *convention navale*, conclue sur le « désir » de l'empereur Nicolas, vint compléter les deux autres.

§

Quel sera le verdict de l'histoire sur l'alliance franco-russe ? Qu'elle a été réellement une alliance de paix. Pas un mot dans les 107 documents de ce *Livre jaune* qui ne montre le désir sincère des deux gouvernements de maintenir la paix et leur crainte presque anxieuse de la guerre. Les pièces ainsi divulguées contrastent avec ce qu'on connaît du traité de la Triple Alliance, que l'on intitulait faussement une alliance de paix : le rusé chancelier qui l'avait conçue avait su donner à certaines clauses une rédaction permettant de les faire servir à une guerre d'agression. Rien de pareil dans celles de l'alliance franco-russe.

ÉMILE LALOY.

LES DÉVOTES D'AVIGNON

(*Suite* [1])

IX

LA DÉTRESSE D'ÉMEZINDE

Ramman avait quitté l'assemblée parce que ses regards ne lui obéissaient plus. Ils allaient, malgré lui, à Emezinde et avec quelle expression, devant l'inquisition de ces prêtres malins ou réfléchis, observateurs et malveillants. Son personnage de dissertateur le gênait dans la vivacité de ces passionnantes pensées. Le jet de la rose blanche, ce geste à la Carmen si hardi, si imprévu, l'avait stupéfié et ouvrait une nouvelle phase. C'était la paix, mais quelle paix ? Il avait bien mené ses affaires, et ruiné les scrupules de la jeune fille.

A l'instant où il s'asseyait dans l'ombre du cher pilier de Saint-Agricol, les bons Pères achevaient sa victoire par une contenance dépourvue de charité.

Très las, il écoutait le cadran de la tribune tinter les quarts sans savoir ce qu'il attendait, dans la tiède et silencieuse église. Avec la santé, l'amour revenait.

Emezinde, vue de si près, réalisait cette expression superlative qui a été trouvée comme exacte par un amoureux : « Belle comme le jour ». Autrefois, il la comparait à des chefs-d'œuvre, aux déesses, maintenant elle paraissait unique ; hors d'elle, point de sexe, ni d'attirance, ni de volupté, ni de bonheur.

Soudain, il se crut halluciné. Devant lui, à la chaise habituelle, Mademoiselle de Romanil priait.

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 483, 484 et 485.

Un son bizarre et qu'il ne put étouffer, soupir, exclamation sourde, lui échappa. La jeune fille fit le mouvement de fuir. Son regard de reproche et de dédain rencontra des yeux suppliants. Elle vit des mains nerveusement jointes, et elle hésita ; et puis, avec une détente des membres comme si une invisible force la ployait, elle s'assit et resta. L'opposition entre l'esprit précoce, subtil et lucide qu'elle venait d'entendre et l'être plaintif et défaillant devant sa beauté l'avait-elle touchée?

Elle, aussi, avait senti le besoin de s'analyser et de se reconnaître dans ce dédale d'impressions. Ramman malade lui avait lourdement pesé. Quelle source d'obsession que de le nourrir de cette façon si amoureuse, avec des choses baisées par ses lèvres, mordues par ses dents, touchées par ses mains! Aujourd'hui comment lutter contre cette conception de l'amour où l'on prie, où, d'instant en instant, on se tourne vers Dieu? La théologie morale la scandalisait. Sa beauté, un emplâtre, une drogue, ou bien elle inspirait une maladie! Cela la détournait de la direction sacerdotale. Dans l'ombre, un être, qui valait mieux que les cinq prêtres, donnerait son âme pour un seul baiser.

Elle se leva enfin et descendit. Il vint craintif, derrière elle. Les yeux d'or flambèrent, mais, comme un fer rouge s'éteint dans l'eau, le violent regard se refroidit dans les yeux humides du chien, et elle passa.

Moins sa cavalière allure, la jambe molle, le mouvement languide, elle descendit les marches.

Au bas, elle feignit de ramasser une pierre pour chasser une bête importune; son beau bras retomba: le courage lui manquait pour achever le geste.

Au lieu de rentrer, elle alla vers le rempart, lente, absorbée, l'ombrelle traînante.

Le jeune homme connaissait trop ce corps splendide pour ne pas y lire l'état de l'âme. La détente de cette volonté le désola. Elle souffrait, accablée. A cet instant, s'il se fût avancé, on l'aurait écouté par pur épuisement. Que lui aurait-il dit? Oh! la triste poursuite que celle de ce jour-là, un cauchemar où on cherche une issue qui n'existe pas! Jusqu'à ce jour, tout s'enchaînait. Elle avait supporté sa muette adoration, puis s'était insurgée. Pourquoi venir à ce déjeuner? Pourquoi cette rose

lancée au premier prétexte, cette approbation hautement proclamée ? Pourquoi, enfin, cette station à Saint-Agricol ? Avec le mouvement de retraite en l'apercevant, le regard écrasant du porche, le geste de la pierre? Pourquoi le traînait-elle, à sa suite, le long du rempart ?

A la porte de l'Imbert, elle prit la rue des Teinturiers, la rue poétique où passe la Sorgue que battent incessamment les palettes des grandes roues, et qui est fraîche sous ses mûriers et harmonieuse par ses eaux.

Au seuil des Pénitents Gris, elle s'arrêta et traça une ligne avec son ombrelle. Elle lui défendait ainsi d'entrer. Il s'accouda sur le petit pont et regarda l'eau qui courait très vive; il écouta le clapotis des larges gouttes qui retombaient dans le courant. Que demandait-elle à la Vierge ? L'oubli pour elle ou pour tous deux? Ce fut long. Il éprouvait la peine de quelqu'un qui ne doit entrer là où le plus cher des êtres souffre et geint. Enfin la silhouette blanche reparut au fond du long corridor. Il se rangea, tremblant d'entendre un mot qui le rejetterait dans le désespoir : mais son aspect le frappa plus qu'une parole. Elle avait pleuré, les yeux d'or étaient humides et d'une tristesse indicible. Le pauvre garçon sentit au cœur une douleur physique ; il s'appuya au parapet des deux mains et la laissa aller, croyant que c'était sa volonté. Le pied butant aux pavés, les reins brisés, il revint rue Dorée, et s'arrêta au premier étage.

Adélazie l'accueillit avec de la joie sur ses nobles traits.

— Ah ! Fée ! Le pire ! Le pire toujours nous guette... Comment expliquer ce que je ne comprends pas ? Je suis allé à Saint-Agricol... elle y est venue... elle a voulu fuir... elle n'a pas pu...elle a voulu me chasser et le geste est resté inachevé... elle a marché de la porte Saint-Dominique à la porte de l'Imbert. Enfin, elle est sortie des Pénitents Gris désolée. Elle avait pleuré... Je désespère... Elle souffre par moi... C'est insupportable !... Ma bonne Fée, allez, sans perdre un instant, lui dire que je suis prêt à tout... Qu'elle ordonne, j'obéirai. Sa colère, je peux la subir ; ses larmes me donnent envie de mourir. Décidez de moi, avec elle, je donne les mains à tout.

Esclave de ces deux êtres chéris, Adélazie mit son chapeau et dévala vers l'hôtel de Romanil.

Elle trouva Emezinde si sombre qu'elle l'embrassa sans lui rien dire, gardant sa belle tête blonde sur son épaule.

— Il ne veut pas que tu souffres : ordonne, il obéira.

— Hélas! gémit-elle, c'est un noble cœur, pour notre malheur commun.

— Je n'ose rien te dire, chère Émezinde.

— Oh! la peur des paroles, je la connais. Je suis dans un in-pace. Comment sortir? Je crains la lumière. Que me montrerait-elle? Tu crois que je l'aime ? Non, Adélazie. Si je l'aimais, j'irais le lui dire. Ce serait net, comme un profil d'épée. Non, je ne l'aime pas, mais ses yeux, de chien qui supplie, me transpercent. Je suis allée à Saint-Agricol... J'ai eu tort. Suis-je maîtresse de moi et de mes démarches? J'ai eu tort d'abord de venir chez toi... et de m'y conduire comme une cigarrière... Moi, lancer cette rose à un inconnu! C'est à ne pas le croire. Mais la lancer à lui, c'est de la folie... J'ai voulu fuir en l'apercevant à l'église... Oh! ces mains jointes, ces yeux suppliants! Je suis restée. Conçois-tu cela?... Que peut-il penser ?... Je l'ai traîné derrière moi, puisque je n'avais pas le courage de le chasser... J'ai prié, j'ai pleuré. Je pars demain pour Romanil, et je vais te demander... Oh! pauvre Adélazie, dans quel engrenage tu es prise!... A quelles transes tu seras mêlée! Tu seras forcée au sublime et je ne pourrai jamais m'acquitter.

— Ma belle cousine, quand les choses sont démesurées, il est aristocratique de les traiter simplement.

— Eh bien! réunis des jeunes filles, jeunes, jolies, bien nées. Qu'il en remarque aucune et je suis sauvée! Oui, qu'un instant il cesse de penser à moi et le charme sera rompu : c'est l'absolu de son amour qui m'écrase.

— Tu seras satisfaite. Me permettras-tu de te prophétiser qu'il n'en remarquera aucune; ensuite que si cela arrivait, tu serais follement jalouse?

— Si j'étais jalouse, j'aimerais, je céderais à mon cœur sans subterfuge. Tu ne l'avertiras pas de mon dessein; il croira que tu veux le distraire.

— Le grand vicaire te garde une dent mauvaise. Au reste, l'effet moral a été désastreux, même sur moi. J'ai perdu l'aveugle confiance; cette théologie morale, quelle abomination!

— Et dire qu'au fond, il ne s'agissait, pour lui, que de me

dire comment il aime, et il a crevé, comme en jeu de cirque, le frêle cerveau du scrupule. Quand je songe à leur façon de juger l'amour! Il s'agit bien de concupiscence!... il s'agit de vie et de mort.

— Je vais l'emmener à la campagne : cela le dépaysera, dit Adélazie.

— Nous serons peu éloignés... Romanil est à deux heures de voiture de Pierrefeu, observa la jeune fille.

— Tu m'inspires une pitié indicible, Emezinde. As-tu vu une panthère malade? C'est d'une impression tragique, une si belle et si forte bête, dolente, faible! Tu es belle comme la panthère, et moins raisonnable. Félicité a un juste mot, à propos de sa guérison : « Ce qui est écrit, est écrit. » Tu veux que cela ne le soit pas, toi!

— Cousine, si j'aime, ce sera jusqu'à la mort... et j'ai dix-neuf ans. Si j'aime, j'irai droit à lui, comme une flèche!... Si je fais ce pas, je n'aurai plus un regard en arrière, ni un remords, ni une hésitation. Je joue ma vie, toute ma vie... S'il peut être distrait de moi, ou si je ne souffre pas qu'il le soit, je suis sauvée. Si la jalousie me mord, c'est qu'en effet, ce sera écrit. Loyalement, fais ton effort pour le tenter, l'issue sera heureuse, fatalement, soit que je me reprenne, soit que je m'abandonne.

X

A PIERREFEU

Pierrefeu était une ruine du XII^e^ siècle, inhabitable à moins de ruineuses réfections ; mais à côté, un mas, c'est-à-dire une maison à un étage, blanchie à la chaux, s'élevait en carré long, à l'abri d'un rideau de vieux cyprès. Une pinède, montant et dévalant par petits sentiers raides un monticule, représentait l'agrément ; le reste, affermé à un bayle, était cultivé en vignes.

Adélazie allait souvent à Pierrefeu passer la journée, mais ses habitudes la retenaient en Avignon.

Ramman emporta de quoi écrire : le changement d'air favoriserait la reprise de l'œuvre, brusquement interrompue depuis deux mois. Installé dans une grande chambre, il essaya de renouer les fils de sa trame. Il avait perdu le style comme on perd la voix; il ne savait plus écrire. L'expression banale,

la phrase baveuse et sans nerfs coulaient de sa plume lasse. Sa faculté de parler abondamment, il la retrouvait, mais son art d'écrivain avait sombré dans sa maladie d'amour.

Physiquement, il ne souffrait plus : il mangeait, il dormait et, pour la chère fée, il allait bien. L'application cérébrale lui restait impossible. Il ne désespérait pas, mais l'idée fixe le possédait, l'idée de la trop belle Emezinde.

Le travail, qui avait rempli les heures de tous ses jours, trop courtes à son gré, le travail sanctifiant, qui seul ne lasse pas, était devenu impossible; il ne lisait même pas. Devant la page blanche, comme devant la page imprimée, une image variée en ses arrangements, immuable pour le personnage, s'interposait. Dans la pénombre de Saint-Agricol, au grand soleil de la rue, à la table, au salon d'Adélazie, ou assise à sa propre place de travail, Mlle de Romanil apparaissait, fatale, irrésistible. Même, ce goût du mystère suscité par Désidérius, cette curiosité des secrets de la nature humaine, si vive autrefois, s'endormait. Il n'y avait plus qu'une énigme et celle-là le défiait.

Il s'intéressa vivement aux ruines. On montait encore à une des tours aux créneaux croulants, aux mâchicoulis brisés. La vue s'étendait au loin. On l'appelait la tour du Drac, ce génie du Rhône, qui a la forme d'une serpente ou d'une tarasque. D'après la légende, un sire de Gontelmi avait donné son âme au drac pour obtenir la merci d'une demoiselle de Pierrefeu. Il passait le jour au fond du fleuve et venait la nuit, sous forme humaine, rôder aux lieux où il aima. Encore un ensorcelé, un enmascqué comme lui !

L'intimité d'Adélazie atteignait la volupté par la douceur et apaisait l'âme; elle ne l'emplissait pas. Rassurée sur la santé du cher enfant, elle était persuadée que sa cousine se débattait en vain et d'un moment à l'autre qu'elle avouerait sa défaite. Mlle de Pierrefeu jouissait inexprimablement de cette affection complexe, qui tenait de l'amour en conservant les formes de l'amitié. La vive sensibilité du jeune homme, ses manières câlines, son langage passionné enivraient la dévote. Sa façon de la saluer au matin et de la quitter le soir, chaque fois épanouissait le cœur de la noble fille. Sa reconnaissance lui inspirait-elle quelque soin d'artifice et s'appliquait-il, parfois, dans ses regards? Un cœur épris et ingénu

comme celui d'Adélazie, ne cherche pas si ses plaisirs sont purs d'alliage, il les prend. Elle avait accepté la bizarre mission donnée par sa cousine, mais elle eût refusé de consentir au départ de Ramman. Qu'il fût heureux par n'importe qui, elle y travaillerait, mais elle entendait le garder chez elle, comme un fils ou un filleul. Son rôle lui paraissait beau et durable : plus tard, vieille, blanche et ridée, elle resterait la bonne fée, celle qui a toujours donné, toujours protégé, et surtout les amours. Sa vie resterait colorée d'un intérêt intense. Elle aimait chastement et avec passion. Cette âme jusque-là scrupuleuse avait perdu la notion du juste et de l'injuste : l'intérêt de Ramman l'emportait sur tout. Elle se fût damnée pour cet être adoré. A cette profondeur de tendresse, une femme vierge, comme Adélazie, tourne à l'héroïne. Sa prouesse, c'est de servir l'Aimé, aveuglément, par delà le bien et le mal, par delà elle-même.

En une chaude soirée, ils étaient assis sur un banc, devant le mas : le ciel lumineux et étoilé offrait ce bleu clair qui n'est ni la nuit ni le jour, propre à l'été du midi, et qui, ainsi indéterminé, dégage un caractère élyséen.

Elle lui dit :

— Vous avez la pudeur de l'âme et une délicatesse qui rend silencieux sur les points vifs. Quand vos symptômes étaient extérieurs, je suivais, avec quelle anxiété, les variations de votre état : maintenant je ne sais plus comment vous allez et je vous le demande.

— La bête va... elle va bien : excellente convalescence ! Sur la bête, personne n'est remonté et ne peut remonter ; je suis semblable à une église désaffectée : ma pensée joue par instants avec vous, vivifiée par le charme vainqueur de votre tendresse... Elle a joué au déjeuner théologique, elle jouerait encore au besoin par circonstances, pour quelques heures. Habituellement, elle flotte autour d'une idée fixe. Tant qu'il a existé une opposition de volonté entre Emezinde et moi, tant que mon désir écumait contre son refus, tant que sa volonté m'écartait, j'ai abominablement souffert. Alors, je sentais ma blessure, je la voyais saigner : ma plaie avait le caractère précis de toute les plaies. Aujourd'hui son opposition a cessé, mon désir ne se brise plus à son refus ; et elle se cherche elle-même, sans me combattre, absorbée par sa propre peine ; et j'éprouve un

sentiment qui défie la description. Si j'étais seul, je gémirais : votre chère présence me donne la sérénité. Au fond de moi, il y a un abîme vertigineux, un trou d'ombre fascinant, une caverne pleine de chauves-souvris, un de ces avents qui vont aux dernières profondeurs de l'être. Ces images bizarres et d'une analogie insuffisante me déroutent moi-même. Elle vit dans un état identique.

— Pensez-vous quelquefois qu'elle est à deux heures de voiture ?

— Non, je pense à elle, sans circonstances, sans désir formel que de la voir. Si je pouvais la contempler, sans qu'elle le sût, je ferais le chemin de Romanil. Et encore non, non si elle devait m'apparaître accablée.... J'ai des remords, ma bonne Fée, de graves remords. Si Emezinde souffre, c'est que j'ai manqué de générosité... L'instinct de la conservation, à mon âge, l'emporte sur les beaux sentiments. Mon amour n'est pas ma seule passion... Je ne peux plus me passer de vous... Oh ! je ne m'attribue pas de mérite... ce que je prendrais pour tel n'est au fond, peut-être, qu'une hypocrisie... La conscience est une comédienne, elle met des masques à certains moments... Cependant, sur le pont des Pénitents Gris, quand j'ai vu qu'elle avait pleuré, j'ai pensé à me sacrifier. Votre image a surgi... Nous sommes liés, noble Adélazie, liés très fortement. Emezinde, c'est tout, oui ; et cependant tout reste en suspens, dès que vous êtes en jeu... Si je pouvais reprendre la besogne, j'attendrais l'avenir avec sagesse.

— Et vous n'avez aucune prévision ?

— Aucune ! Je ne guérirai pas moralement, nerveusement. Emezinde guérira-t-elle ? Elle est plus près de moi qu'il ne semble : je la sens.

— Demain, vous accomplissez le grand office de parfait.

— Ah ! oui, la Cour d'Amour ! fit-il avec indifférence. Comment machiner cette fantaisie où je retrouve votre sollicitude ? Vous voulez me distraire. Rien ne vaut notre intimité.

— Je n'ai pu réunir que cinq personnes. Il les fallait seulettes, sans mères, tantes, pères ou frères.

— Pourquoi ?

— Les parents n'auraient pas compris et m'auraient mal jugée moi-même.

— J'aurais développé le mysticisme religieux des troubadours.

— L'hérésie! Grand merci. Je tiens à ma réputation de dévote! C'est assez d'avoir scandalisé les cinq docteurs du déjeuner.

— Le Diable m'emporte, si j'ai dit un mot pour eux! Vous l'avez senti.

— Certes, et c'était passionnant de suivre votre souci de frapper Emezinde; et vous l'avez frappée.

— Des écailles sont tombées, qui offusquaient son esprit; elle croyait trop que j'étais une figure de la Concupiscence.

— Que leur direz-vous,à mes jeunes filles? Il n'y en a pas de mieux nées en Provence : Sade, Forcalquier, Blacas, Simiane, Sénanques.

— Beaux noms, fit-il.

— Et jolis visages! C'eût été plus prodigieux à cette heure du soir, mais toutes doivent être rentrées pour le dîner.... Cela m'amusera de vous voir entouré de ces vierges.

— Tant mieux! dit-il, et après un silence: Cela amuserait moins Emezinde...

— N'allez pas penser à elle tout le temps. Ce serait vraiment dérisoire : Emezinde n'ignore pas cette petite fête.

— Et elle l'approuve? J'en suis bien étonné. Votre cousine incarne la jalousie, et il n'est pas nécessaire d'aimer pour être jaloux : on l'est d'amitié,de pure vanité... Oh! que c'est étrange et pénible d'avoir l'esprit flottant et incertain...

— Allons dormir, au lieu de gémir.

Et ils rentrèrent dans le mas, lui, sincèrement indifférent au lendemain, elle, curieuse et pressentant quelque événement.

XI

LA COUR D'AMOUR

La première arrivée, Stelle de Sénanques, a dix-huit ans, l'allure un peu brusque, bel air, l'œil profond sous un grand front,brune et paraît très intelligente.

— Et les troubadours? demande-t-elle d'abord.

— Il n'y en a qu'un, ma belle, déclare Adélazie.

— Alors, on le tirera au sort.

— Eh, ma chère, il y eut toujours plus de belles filles que

de poètes, plus de femmes aimables que de nobles galants.

Alaëtte de Blacas, haute et saine, fille au franc regard, à l'aspect souriant et tranquille, suivit.

Douce de Forcalquier et Mabille de Sade venaient ensemble d'Avignon : la première ressemblait fort à une chatte blonde avec sa chevelure châtain clair, ses yeux bleus et sa grâce féline ; la seconde s'efforçait de rappeler son aïeule et, coiffée à la Botticelli, accusait de multiples prétentions, avec le beau type provençal, coloré et bien en chair.

La dernière, la plus jolie, Hugonne de Simiane, avait le charme d'une figure de romance, un regard naturellement tendre, la peau très rose, un air rêveur et quasi amoureux.

Vêtues d'étoffes légères et de ton clair, riantes et presque criantes, loin de tout œil reprobatif, ces cinq jeunes filles formaient un groupe de Décameron.

— Je ne vous ai jamais vues aussi jolies séparément que vous l'êtes réunies, observa Adélazie.

Virginie survint, en tablier de cuisine.

— Mademoiselle, un bohémien, qui a entendu les rires, offre de dire la bonne aventure.

— Un bohémien ? fit Adélazie étonnée. Ces gens-là ne m'inspirent pas de confiance. Quelle mine a-t-il ?

Virginie fit un signe évasif.

— On le voit d'ici : il est dans les ruines.

— Comment est-il entré et par où ?

— Le voilà ! fit la domestique, et elle s'en alla.

Bizarrement vêtu de morceaux d'étoffes, attachés au moyen de ficelles, avec un manteau roux en loques et un chapeau de paille déchiqueté, Ramman avait bien ébouriffé ses cheveux, mais il avait négligé de se grimer.

— Il a le teint bien blanc, fit Hugonne.

— Et les mains soignées, remarqua Douce.

— Et l'œil assuré, dit Alaëtte.

Le vagabond souleva à peine son chapeau, regarda à son aise le groupe charmant des vierges, et se tourna enfin vers Adélazie.

— Qui me donne sa main saura son avenir.

Adélazie, à la voix, ne douta plus : c'était Ramman. Il eût passé pour gypsy, en se maquillant et se salissant mieux.

— Je parle tout haut d'abord et puis, quand on veut, tout

bas, pour les choses que les parents ne doivent pas entendre.

— Il n'y a pas de parents ici, déclara Adélazie.

— C'est comme on veut. Qui commence ?

Mademoiselle de Sénanques tendit sa main.

— Déjà ? fit le bohémien.

— Vous n'y voyez pas clair, bohémien.

— Oh ! la cruche n'est pas cassée... Quand il y a certains ornements sur la cruche, on ne la casse pas, à votre âge. Vous avez déjà aimé, vous avez... Ah ! je ne peux préciser, vous avez regardé le péché en face depuis pas mal de jours.

— Je regarde tout en face, le péché comme le reste.

Le bohémien scrutait la main de Stelle.

— Voyez-vous ces lignes, l'anneau de Vénus, la voix lactée... Je ne peux pas continuer à haute voix...

Résolument Stelle fit quelques pas, hors du groupe.

— Amants et maîtresses : tous les deux. Vous étouffez dans votre robe de jeune fille et vous la déchirerez... Un amour noble, mais tard ; auparavant... d'abord des maîtresses.

— Des détails, je vous prie, insista-t-elle.

— J'ai encore quatre autres mains et ma science est un peu rouillée ; et je suis paresseux, à vrai dire...

Stelle revenant au groupe, déclara :

— Sérieusement, Mesdemoiselles, ce caraque m'a étonnée.

Aux lignes de Mademoiselle de Blacas, il lut des fiançailles avec un marin, ce qui se trouva juste, et annonça nombre d'enfants et la vie calme.

Mademoiselle de Sade avait eu une intrigue poussée un peu loin avec un parent et devait se marier, sous l'invocation de Mars.

Pour Mademoiselle de Forcalquier, elle avait couru un péril par le feu et était menacée dans sa première grossesse.

Quant à Hugonne de Simiane, elle avait été frustrée d'un héritage et elle aurait un enfant naturel ; cependant elle se mariait. Ces pronostics furent enveloppés de phrases plus ou moins fatidiques. Ce fut un grand amusement.

— Ne pourriez-vous pas revenir après le déjeuner ? demanda Stelle.

Il fit un geste évasif. Hugonne, plus crédule que les autres, voulut faire une petite collecte pour le sorcier.

— Tu es naïve, dit Stelle.

— Ma chère, il m'a dit vrai pour un fait passé.

— A moi aussi, mais s'il est sorcier, il n'est pas caraque.

— Allez à la cuisine, bohémien, dit Adélazie, on vous donnera à manger. Mesdemoiselles, c'est moi qui lui payerai son juste salaire.

Ramman salua, et se hâta d'aller jeter sa défroque, dont les chiffons serrés lui tenaient chaud, pour se repeigner et se vêtir de toile blanche.

Virginie vint impérieuse :

— Mademoiselle, il faut se mettre à table ou ce sera immangeable.

Le déguisement de Ramman, imprévu, avait dérangé d'une grande heure les calculs culinaires.

A table, le melon déjà expédié, on attendait le troubadour. Il fit une révérence collective, baisa la main d'Adélazie.

— Je voudrais bien que le bohémien dît la bonne aventure au troubadour, dit Hugonne.

— Elle a le goût de l'impossible, répondit Sénanques.

Et elles rirent. Elles trouvaient Ramman joli, distingué, par le contact chiromanchique déjà familiarisées avec ce gentil esprit, qui les avaient étonnées.

— Mes belles chattes, nous déjeunons au champagne, parce que c'est gai; je n'ai pas de glace : n'ayez pas de fausse honte et mettez de l'eau. Je serais bien jugée, si vous rentriez trop gaies.

Hugonne. — Ce sera ennuyeux de rentrer...

Ramman. — Quelle escarboucle que la femme et, surtout, ce mystère de la femme, la jeune fille! Ces yeux si divers, si colorés d'âme changeante, ces bouches qui font honte au fruit, ces gestes gracieux, imprévus, ces corps si parfaits! Quand on pense que ces vivantes merveilles peuvent aimer et qu'alors on colorera ces yeux, on enfiévrera ces bouches et ces gestes deviendront des caresses, vraiment, il y a un Dieu et il est bon!

Douce. — Oh! que c'est joli, ce que vous venez de dire!

Ramman. — Oui, ce qu'on appelle le bonheur, c'est cela, c'est d'animer un bel être, de le passionner...

Mabille. — Ah! Monsieur que vous êtes éloquent!

Ramman. — Je suis convaincu seulement.

DOUCE. — Ni papa, ni maman, la campagne, le champagne et un troubadour!...

STELLE. — Adélazie, vous êtes un amour d'amie. Ce que ça repose de ne plus baisser les yeux et, si on ne dit pas ce qu'on pense, de penser qu'on pourrait le dire!

ADÉLAZIE. — Mes mignonnes, vous tirez la langue à Minerve : seulement, vous garderez ensuite vos impressions sans les communiquer.

RAMMAN. — La contrainte seule engendre la licence : ces belles ne diront que des mots de crème et de lait.

MABILLE. — Nous ne parlerons pas alors comme le bohémien.

ALAETTE. — Il a été inconvenant.

STELLE. — Un peu plus que cela, insolent, impudique.

HUGONNE. — Pourtant pour un bohémien, c'était un honnête!

DOUCE. — Hugonne a envie d'aller voir à la cuisine s'il y est encore.

Et elles rirent.

RAMMAN. — C'est bien ennuyeux d'être laid !

ALAETTE. — Si vous n'avez pas d'autre ennui...

RAMMAN. — Un homme doit faire preuve d'intelligence et s'il est paresseux... Tandis qu'une jeune fille, si elle est jolie, cela suffit.

MABILLE. — Non, imagine-t-on, ce troubadour qui veut des compliments!

RAMMAN. — Noble demoiselle, je n'ai que mes paroles.

STELLE. — La bouche n'est pas mal.

HUGONNE. — Oh! Stelle qui pense...

STELLE. — A quoi? A quoi une bouche fait-elle penser? Hein! pas à saint Jean Chrysostome.

Et elles rirent.

HUGONNE. — Oh! que je m'amuse ! L'absence des parents, c'est bien la joie des enfants.

MABILLE. — A quoi pense le troubadour?

RAMMAN. — Je pense, chaque fois qu'il fait chaud, qu'on est au milieu du jour et qu'il y a de la beauté sous mon œil, au plus beau spectacle qui soit sur la terre : mais pour vous, Belles, quel serait ce spectacle?

DOUCE. — L'homme que je dois aimer.

ALAETTE. — L'enfant que j'aurais de l'Aimé.

HUGONNE. — Le bonheur que je donnerais.

MABILLE. — Mon complémentaire, comme dit le bohémien.

STELLE. — Un troubadour, à mon usage exclusif..

Ramman récita :

E quella fera bella et crude
In una fonte ignuda
Si stava, quando i sol piu forte arda
Io, perche d'altra vista non m'appago
Setti a mirarla : ond ella ebbe vergogne
E per forma vendetta o per celarse
L'acqua nel viso con le man mi sparse.

— Il l'aimait, il ne devait jamais être aimé et *in una fonte ignuda...*

DOUCE. — On dirait qu'il la voit.

MABILLE. — J'aime le geste : *L'acqua nel viso.*

ALAETTE. — Le troubadour comme les autres est tout sens.

RAMMAN. — Comment, Demoiselle, vous tenez des discours ecclésiastiques? Est-ce qu'il y a des sens, en amour, des sens indépendants de l'imagination? Il faut un triple docteur pour prétendre analyser la mixture amoureuse : l'amour, c'est tout l'être et les sens font de leur mieux ; l'idée cependant domine. Un regard, un mot d'une de vous est inestimable. Vous êtes des fleurs de race, les prestiges vous entourent et vous plaire vaut une palme. Vous êtes vivantes, riantes, fraîches et vous êtes des revenantes, les fantômes que tout cœur haut évoque dès qu'il commence à battre; vous n'êtes pas des personnes, des allégories, vous êtes la Dame et non la madame, la Dame dantesque, Béatrice ou Laure, cette femme qui ressemble à la Madone et qui s'humanise : des déesses bénignes, des saintes capables de péchés.

STELLE. — Mes petites, le champagne et lui, c'est trop ! Choisissez.

RAMMAN. — Elles garderont le champagne.

DOUCE. — Oh! le vilain!

MABILLE. — Du champagne, la femme de chambre nous en apportera, tandis que du troubadour...

HUGONNE. — On n'en boit qu'une fois.

DOUCE. — Oh! ce mot! Monsieur, vous avez entendu...

RAMMAN. — Avec mélancolie ! car un si délicieux tableau ne s'oublie pas et gâte tous les autres.

STELLE. — Si on s'attendrit au poisson, on pleurera au dessert.

ALAETTE. — Ce n'est pas très voisin, pour toi, l'envie de rire ou de pleurer ?

HUGONNE. — Il y a bien d'autres choses qui sont voisines.

DOUCE. — L'occasion est unique de dire des bêtises et...

STELLE. — Tu en penses. C'est bien mieux.

MABILLE. — Ma pensée, si tu la saisissais...

HUGONNE. — Oh ! si ce n'est pas autour, c'est à l'entour. Ma bonne Adélazie, on peut dire...

DOUCE. — Tout, je l'ai déjà proclamé.

HUGONNE. — Monsieur, je voudrais être heureuse.

RAMMAN. — Pour cela, il faut être deux.

DOUCE. — Evidemment, mais comment reconnaître l'autre ?

RAMMAN. — Vous voulez le signalement de votre complémentaire ?

ALAETTE. — Tu es bonne, encore !

STELLE. — Il fallait demander cela au bohémien.

ALAETTE. — Nous fermerons les yeux et vous parlerez à sa place.

RAMMAN. — Fermer vos yeux, j'y perdrais trop !

ADÉLAZIE. — Mes enfants, je suis aussi contente que vous : sans que mon âge me gêne, je dirai comme Hugonne : Oh ! que je m'amuse !

DOUCE. — Nous nous amuserions bien plus avec le signalement du complémentaire.

RAMMAN. — Eh bien ! au café. Il faut que je vous regarde chacune, sans que les autres me distraient.

STELLE. — Alors, quatre s'embêteront pendant qu'une s'amusera.

ALAETTE. — Mais puisque tu auras ton tour : et puis, on écoutera.

HUGONNE. — Est-ce que le monde ne tournerait pas, si chacun était lui-même ?

RAMMAN. — Il y aurait des secousses.

DOUCE. — Voyons, petites, il faut cependant savoir quand on pèche.

STELLE. — On pèche quand on peut.

DOUCE. — Et on peut quand on veut.

RAMMAN. — Péché d'intention, d'aperception, de frôlement,

péché de papillon, d'abeille, de vierge, de chat, péché de vierge qui frôle le défendu.....

Douce. — En rentrant : « Eh bien, qu'as-tu fait? » (Elle imite un ton maternel.) Réponse : J'ai frôlé le défendu.

Stelle. — Faute de pouvoir plus!

Douce. — Tu parles pour toi, ou pour toutes, ou pour moi?

Ramman. — Ne vous alarmez, jolies consciences. L'évaporation des humeurs peccamineuses vous purifie, vous assainit, vous revirginise.

Douce. — Ah! qu'en termes précis.....

Alaette. — Ce que le troubadour a d'aimable, c'est qu'il parle comme à un bouquet; chacune en a autant.

Stelle. — Je parie que si Emezinde était là.....

Adélazie. — Vous savez, Stelle, que j'adore ma cousine.

Stelle. — Je serais bien empêchée d'en mal parler; au contraire, je la loue en nous félicitant de son absence. Elle a un diable d'éclat, qui jette tout le monde dans l'ombre.

Hugonne. — Ah! Emezinde *in una fonte ignuda* charmerait le troubadour.

Alaette. — Vous ne l'avez pas invitée, Adélazie ?

Adelazie. — Elle n'a pas répondu.

Hugonne. — Vous enverrez du champagne au bohémien.

Adelazie. — Sans doute, mais gare à vos jolies têtes. Nous avons une séance de plein air sur la tour du Drac.

Mabille. — Eh bien! voilà un programme corsé.

Alaette. — Moi je croyais, que nous étions en pleine cour d'amour.

Mabille. — C'est beaucoup plus grave.

Douce. — Pas plus que le signalement.

Hugonne. — Elle ne pense qu'à cela.

Douce. — Et vous autres?

Alaette. — Je pense à tout et à rien. Je suis très bien.

Douce. — Oh! papa et maman, tantes, oncles, qu'on est bien, un peu loin de vous!

Stelle. — L'idée d'être libre, c'est déjà du plaisir.

Mabille. — Eh! le troubadour qui s'absente!

Ramman un instant oubliait la table bruissante : le fantôme d'Emezinde avait passé.

STELLE. — Il nous amuse et ne s'amuse pas : il est peut-être amoureux.

DOUCE. — Qu'est-ce que le fruit défendu, troubadour?

RAMMAN. — Celui qui n'est pas mûr, celui qui n'a pas mûri pour vous.

Ce léger volant fut renvoyé et jeté, avec une joie de plus en plus bruyante jusqu'au café.

Avec bonne grâce et dissimulant un peu de fatigue, Ramman, assis à une extrémité de la terrasse, regarda, l'une après l'autre, les cinq jeunes filles et leur décrivit le type physique qui, planétairement, représentait leur moitié de poire.

Cela prit une grande heure.

STELLE. — Il est exquis, le troubadour, mais on le fatigue.

DOUCE. — Qu'est-ce qu'on peut pour le dédommager?

MABILLE. — *In una fonte ignuda*.....

HUGONNE. — On voudrait, qu'on ne le pourrait pas.

STELLE. — Voudrait-on?... D'où Adélazie sort-elle ce délicieux garçon?

On alla vers les ruines, avec cette joliesse d'allure que prennent les femmes dans le paysage, fredonnantes, le geste large, le pas sautillant, les cheveux un peu soulevés.

DOUCE. — Ma chère, il y a un parfum de péché dans l'air.

STELLE. — Oui, à cette heure, le chemin vers une bêtise serait court.

On escalada avec des éclairs de jambes, de grands rires et de petits cris. Déjà assis dans un créneau, Ramman regardait le paysage; le soleil dardait, mais une forte brise passait à cette hauteur. Elles se groupèrent, ouvrirent leurs ombrelles; les yeux brillaient, les lèvres ouvertes souriaient, les chevilles rosissaient sous les bas minces.

— Que vous êtes jolies! dit Ramman, et comme je me sens attendri à la pensée de vos corps précieux, de vos âmes plus précieuses encore et du passé sublime qui se réveille derrière vous et que je vois. A un pareil moment, il y a dix siècles, un poète surmonta le confus désir et, dépassant l'impression de l'heure, découvrit dans la volupté, qui sort de vous comme un arome des fleurs, l'accomplissement des volontés divines. Bienheureux ceux qui regardent profondément, car ils découvriront la perfection de toute chose. Or, le Provençal de

l'an mil, qui vit des femmes exquises, groupées, comme vous, autour de lui, les regarda plus loin que les yeux, plus loin que les lèvres, plus loin que leur beauté même; il découvrit leur mission d'ange et il la leur révéla. Alors, la Provence devint une seconde Attique, les mœurs s'adoucirent, le foyer fut charmant, la civilisation d'un coup atteignit son apogée; car la femme provençale, à la fois délicieuse amante et honnête épouse, fut la gentilfemme : femelle du gentilhomme, qui préfère l'honneur à tout, fidèle à sa parole et qui meurt plutôt que de forfaire. Les noms que vous portez toutes sont immortels par les sourires providentiels et les saintes voluptés, plutôt que par les prouesses et les offices sociaux. Vos aïeules ont créé cet amour qui est une vertu, cet amour qui ne sait pas s'il existe un instinct. Là où la femme se livrait toute sans rien obtenir, ces dames subtiles reçurent tout sans se donner. Elles inventèrent la volupté de l'âme et la volupté de l'esprit, et par leur génie la joie humaine fut triplée. Los à elles. Jeunes filles, à qui demanderez-vous le conseil qui guide sûrement? Vos parents songent à leur blason, à la fortune ; le prêtre n'entend que l'intérêt social. Le troubadour, votre ami, vient vous dire : « L'amour est le salut par le bonheur qu'il apporte, par l'harmonie qu'il projette. Une civilisation n'est que la perfection d'amour. » Aux cours d'amour on prêchait aux femmes leur rôle providentiel. Quand le roi Robert épouse Constance de Provence, elle emmène à la cour de France des troubadours et soudain les mœurs changent. Oui, Demoiselles, au temps de la Reine Jeanne, et même trois siècles avant, quand ce château de Pierrefeu flambait neuf au soleil, pour être aimé des hautes dames, pour devenir le *Druz*, il fallait passer par trois grades, le *feignaire* ou galant, le *prégaire* ou soupirant, *l'entendaire* ou initié. Alors, il recevait de la Bien-Aimée les gants, le cardon, la ceinture et le consolement, c'est-à-dire le triple baiser sur le front, les yeux et la bouche. Vos aïeules furent-elles vertueuses? L'histoire assure le contraire. Elles restèrent gentilfemmes, elles n'aimèrent qu'un homme et, fidèles à cet élu, elles lui donnèrent leur beauté et leur tendresse et leur pensée, et elles furent parfaites (ainsi se nomment-elles), parfaites en amour. Ayez, vierges, l'orgueil de votre corps, ne le donnez pas à moins d'un grand prix, c'est-à-dire un profond amour que vous aurez éprouvé.

Si vous n'êtes pas pures, soyez fières ; ne faites rien de médiocre : soyez des gentilfemmes, ce que furent vos aïeules. Les troubadours chantaient ces airs de vaillance morale. Le sang de vos veines m'entend. Que l'amour soit votre religion, et vous deviendrez des êtres sacrés, des déesses connaissant le bien et le mal et dédiant la beauté qui vous habille et la volupté que vous contenez au bien suprême, qui est de charmer une âme et de lui insuffler l'appétit du ciel par vos lèvres et le goût de l'éternité dans vos caresses ! Ainsi soit-il !

Un silence, chaud d'émotion, fut l'applaudissement. Elles rêvèrent dans une griserie suave où leurs sens flattés avaient pris des ailes subtiles. Leur groupe s'arrangeait délicieusement.

— Il me semble que je fais le prône à des fleurs, dit le jeune homme à Adélazie, et il souriait avec une expression heureuse.

Aucun désir ne le tournait vers l'une de ces vierges, mais du bouquet d'âmes qu'elles formaient un parfum vivifiant montait vers lui, et à cet instant il se crut guéri. Adélazie suivait sur le visage et dans la contenance de Ramman le retour visible à l'équilibre. Emezinde ne verrait pas sans un serrement de cœur ce beau changement. Le bruit d'une escalade rapide tendit les oreilles et les yeux. Mademoiselle de Romanil sauta brusquement sur la plate-forme, un peu pâle, malgré le mouvement vif, un peu nerveuse dans sa façon d'embrasser Adélazie. Les cinq demoiselles l'accueillirent avec des exclamations bruyantes, pour dissimuler leur déplaisir. Une lionne dérangeait le jeu des chattes. Il sembla à Ramman que le regard qui répondait à son grand salut s'imprégnait d'une bénignité toute nouvelle. Pour secouer le malaise subit qui pesa sur l'assemblée, il prit l'expédient puéril du petit papier : il sortit de sa poche un carnet et un crayon.

— Demoiselles, je vous requiers toutes et chacune de donner une brève définition de l'Amour, afin que la meilleure soit couronnée et reste en notre mémoire, comme un beau souvenir.

Pendant que les jeunes filles parlaient toutes ensemble selon la prérogative du sexe, en se passant le crayon, il dit à Adélazie :

— O Fée bienfaisante, je ne vous croyais pas maligne et vous l'êtes devenue pour mon bien, il me semble.

— Comment un écrivain méconnaît-il la valeur des mots ?

Emezinde restait pâle; une sorte d'inquiétude émanait de son allure.

Hugonne de Simiane remit enfin à Adélazie six feuillets, qu'elle déplia et lut successivement :

— *Un autre plus soi que soi-même.*

— *La prière et la grâce simultanément.*

— *Un échange d'ailes.*

— *L'Univers, tel que nous pouvons l'étreindre.*

— *La force de deux faiblesses.*

— *L'Amour ! c'est lui !*

— Voilà la réponse d'Yseult, la réponse la plus passionnée et, dans sa brièveté, la plus forte. Certes, les autres ont défini davantage : nous avons vu que l'amour est un transfert de la personnalité, une incarnation, et c'est vrai; la simultanéité du désir et la merci nous ont satisfait, et l'échange des ailes et le caractère d'enfermer dans une minute et dans une caresse tous les rapports cosmiques. Cela est beau : mais ne plus voir l'amour tellement l'amant vous possède enlève mon suffrage.

— Nous le donnons toutes, dit Hugonne.

— Que la victorieuse se nomme !

— Que reçoit-elle ? demanda Emezinde.

— Une rose ! Il n'en pousse pas sur ces créneaux, mais aussi un privilège, celui de prolonger la séance.

Elles s'agitèrent avec des exclamations insistantes.

— Eh bien, mes belles, la séance continue, dit Emezinde avec bonne humeur, quoique je ne sache pas comment elle a commencé.

— Oh ! si nous n'avons qu'un troubadour, il en vaut dix : voilà cinq heures qu'il parle, qu'il invente, qu'il trouve, il trouvera encore.

Ramman, un peu las, vit le moyen d'atteindre Emezinde et n'hésita pas.

— Mes belles Amies d'un soir d'été (car j'éprouve pour vous une tendresse infinie, vos doux cœurs tournent vers moi leur subtile caresse), nous sommes réunis pour la joie du *bel vezer* (beau voir) que vous m'offrez. En retour, je vous donne du *gay saber* (gai savoir). Toute science est amère, sauf une seule. Son animal symbolique est le gall. C'est un chant du coq que vous avez le droit de demander, ô gallines (poules

de paradis). Vous avez oublié le secret de votre race. Je vous citerai donc un vieux texte de trente-quatre articles, un code d'amour. Vous ne devez pas, sous peine de félonie envers Mademoiselle de Pierrefeu, car pour moi je n'en ai cure, répéter ce que vous allez entendre à vos parents. C'est précisément contre eux que je vais parler, non que je vous dissuade du premier commandement, mais je vous arme pour la défense de votre droit. Voici le premier article de ce code amoureux : « *Le Mariage n'est pas une excuse légitime contre l'amour.* » Est-ce la permission de l'adultère ? Non, c'est une retouche au commandement IX^e^ de l'Eglise :

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en amour seulement.

Le mariage, c'est la volonté de la famille, de l'Eglise, de la Société : l'amour c'est votre droit. Si vous vous donnez, hors du mariage, vous êtes coupable ; si vous donnez vous hors de l'amour, vous êtes infâme. Votre gloire, ô Vierges, commande que votre chair délicieuse ne s'offre qu'à l'amour et ne paye point la rançon de la vanité ou de l'intérêt. Au temps où ce fut édicté, on mariait de force et souvent une enfant à quelque brute féodale. Cette victime que l'Eglise avait immolée à son autel trouvait dans la gaie science le droit d'aimer ; car cette science qui respecte le sacrement ne le reconnaît valable que s'il sanctionne l'amour. Le second titre est simple : « *Qui ne sait celer ne sait aimer.* » Votre droit à l'amour n'est pas un droit au scandale, ni au désordre. Cette famille, cette Eglise, cette société contre lesquelles je vous arme, vous ne devez jamais toucher à leur prestige. Si votre sort vous contraint à aimer contre leur aveu, il faut celer. Voici enfin le dernier titre que je commanderai : « *La seule droiture rend toute personne digne d'amour.* » La noblesse la plus visible, c'est la beauté chez la femme et l'intelligence chez l'homme. Seule l'intelligence comprend et honore dignement la beauté et il n'y a pas d'amour plus parfait que celui qui réunit la perfection de forme à la perfection d'esprit. Mais la droiture, qualité suréminente, c'est la bonne volonté, la volonté du bien. Si je vous demandais de me définir le droiturier amant, que répondriez-vous ? Que nous avons fait assez de jurisprudence. Vous préférez un bon procès. Je vous propose celui du poète de Vau-

cluse. J'adopte la version que la fameuse Laure n'a jamais été mariée. Nous avons des témoignages que le pape Jean XXII voulut unir le poète à sa muse. Il offrit de le relever de ses vœux sacerdotaux et de lui attribuer de riches bénéfices. Ce n'aurait pas été possible si Laure eût été l'épouse de Hugues de Sade. Pour rapprocher la célèbre aventure de vos gracieuses personnes, nous voici au 6 avril 1327. Francesco a vu Laure à la messe, il l'a suivie, il l'aime. Comment agira-t-il, en amant droiturier ?

Mabille de Sade dit :

— Je parle la première, car c'est pour moi une affaire de famille. A dix-neuf ans, une jeune femme peut aimer son mari. D'après la tradition, Laure était mariée. A cette date, Pétrarque n'était pas encore le poète couronné au Capitole et il n'avait guère écrit qu'en latin et rien de passionnant. Si vraiment il refusa d'épouser Laure, il a bien mérité qu'elle ne le reçût pas à merci : car la droiture, quand on aime, c'est de confondre son destin avec l'être aimé.

— Il me semble, dit Adélazie, que l'intérêt que nous poursuivons n'est pas de reconstituer le passé, mais de préciser, écartant ces illustres figures qui distraient de la thèse, comment un damoisel aimera une vierge en droiture.

— Voilà la question posée, dit Stelle de Sénanques, mais elle est insoluble. Le droiturier respectera la vierge, et respecter une vierge, cela n'a pas deux sens.

Douce de Forcalquier protesta.

— Respirer une rose ou la cueillir, la baiser ou l'effeuiller, voilà des partis bien différents que notre amie Stelle ne voit pas.

Mabille opina comme Mademoiselle de Sénanques.

— Respirer, c'est délicieux comme prologue, mais si le parfum est enivrant, la droiture peut se fausser.

— La droiture d'amour, dit Alaëtte, en face d'une vierge, c'est de l'épouser.

— L'épouser chez le Frère Laurent, comme Roméo épouse Juliette, ou à la paroisse ? demanda Hugonne.

— Il faut aimer une vierge platoniquement, appuya Alaëtte,

Les propos ne furent ni vifs, ni curieux. La pudeur gênait-elle ces jeunes filles pour dévoiler leurs pensées ? Sincères, elles eussent confessé beaucoup d'elles-mêmes.

— La présidente est muette. Emezinde, à toi de conclure.

Elle songeait et fut un instant à réfléchir. Ce qu'elle allait dire, Ramman l'inscrirait à jamais dans sa mémoire.

— Mes belles amies, je répondrai par une question, elle tranchera celle qui vous embarrasse. En quoi consiste la droiture pour l'amant d'une femme mariée? A ne porter atteinte ni à sa réputation, ni à la paix de son foyer. A n'oublier jamais que sa maîtresse est une épouse. Eh bien! l'amant d'une vierge, s'il n'oublie jamais qu'il aime une vierge, sera droiturier.

— Je ne comprends pas! dit Alaëtte.

Les autres applaudirent.

— Vraiment, Emezinde est digne de nous présider, fit Stelle.

— Qu'en dit le troubadour? demanda Hugonne.

— Il applaudit aussi. L'amour, c'est votre droit, mais vous êtes coupable, si vous vous donnez hors du mariage. Ce droit est un droit secret, un droit du for intérieur que vous ne pouvez opposer au triple intérêt familial, ecclésial et social; enfin, la droiture étant la vertu qui les vaut toutes et que toutes ensemble ne remplaceraient pas, je prévoyais la lumineuse réponse que vous venez d'entendre. Celui qui ne respecte pas les conditions de votre destinée, qui ne vous laisse pas telle qu'il vous trouve, celui-là est un félon. Sur cette tour de Pierrefeu, au nom de sept petites-filles des grandes Provençales du XIIe, Dame de Romanil, rendez un arrêt digne de votre sang.

Il écrivit vivement une ligne et tendit le papier à Emezinde, qui lut à haute voix.

— *L'amant d'une vierge doit faire vœu de virginité.*

A ce moment la servante appela : depuis longtemps les voitures attendaient.

Au bas de la tour, Ramman arracha une longue branche de lierre et s'approchant d'Emezinde :

— A défaut de la Rose méritée, voulez-vous ces simples feuilles vivaces, durables, fidèles, qui s'adaptent, si exactement, à l'objet qui les supporte?

La jeune fille prit la tige, la mit en cordon, en passant les bouts dans dans sa ceinture.

— Je rentre demain à Avignon, dit-elle simplement à Adélazie.

Cela était-il dit pour lui?

Il tira la manche de Mlle de Pierrefeu.

— Fée, je suis au supplice : si je ne baise pas les mains, après ces discours, je crains que ces chattes ne s'en prennent mentalement à Emezinde... et il faut ménager l'avenir. Demandez-lui sa permission.

Ce souci sincère se trouva une extrême habileté ; que Mlle de Romanil accordât ou refusât, elle s'engageait, elle agréait le vasselage offert.

Il la vit écouter sa cousine, froncer un peu le sourcil et puis venir à lui la main nue.

— Vous avez six mains à baiser au lieu de cinq.

Il osa appuyer son baiser.

— Mes petites, déclara Adélazie, n'oubliez pas que si on ne sait pas celer, on ne sait pas aimer. Vous n'avez vu à Pierrefeu qu'un bohémien diseur de bonne aventure.

Quand ce chœur délicieux eut disparu, Ramman regarda Adélazie avec une expression sereine.

— Fée, vous avez donné aujourd'hui le suprême coup de baguette.

Elle sourit heureuse :

— Je crois, mon ami, qu'il y a lieu de rentrer à Avignon, dès demain.

XII

L'AVEU

Mlle de Romanil entra en coup de vent dans le studio et, maintenant du geste Ramman sur sa chaise, le regard hardi, l'articulation nerveuse, bien en face, elle lui dit :

— Chien ! Tu es un chien ! une véritable bête avec tes yeux vides, ta bouche ouverte, tes narines palpitantes et la tension de ton être vers moi. Tu sembles fou, malade ou ensorcelé ! Je rougis de t'avoir métamorphosé, malgré moi, en animal. Si je ne t'avais pas entendu au dîner théologique et à la cour d'Amour, je te prendrais pour un simple. Si la beauté avilit, il faut la maudire. Eh ! tu m'écoutes à peine ; comme un de tes pareils, insensible aux coups, ne voit que l'os qu'il convoite, tu rives tes yeux à l'endroit où, ma chemise ayant glissé, la transparence du corsage s'augmente ! Tu n'entends que les sons, tu regardes obstinément une coloration d'épiderme ; et cette coloration t'enivre au point que tu ne sais plus si

j'ai une âme, clé unique de ce corps qui te fascine. Je te parle de si près, avec tant de flamme, je te tutoie. J'accepte ta détestable contemplation. Pourquoi ? Tu es un chien : mais tu es mon chien, la bête qui fut un homme et qui a perdu son âme en me voyant. Va, dans l'effacement de ton regard je lis la douleur de ta volupté. Tes yeux seuls sont libres. Un geste, le plus petit, et tu me perdrais. Tu croises tes bras nerveusement. Il vaudrait mieux mourir que cesser de me voir ! Possédé ! tu m'expliques les horribles crimes des chroniques. Cherche ce que tu me refuserais, si je voulais ? Tu n'as plus d'autre vertu que la mienne. Un baiser étoufferait ta conscience. Tu rêves sans cesse de la Triade, de cette fontaine où Pétarque vit toute la beauté de ma grande aïeule, *in una fonte ignuda* ! Ah ! je n'aurais pas besoin de jeter de l'eau avec mes mains, tu ne me verrais pas, ou tu fuirais, ou tu tomberais en pâmoison. Avant toi, j'étais pure, mon orgueil de lys m'enivrait. Je me confessais par habitude, je ne péchais pas. Cette chair, objet de ta démence, ignorait la sensation. Etre belle et chaste, n'est-ce pas le plus bel état ? Tu m'as regardée, malheureux, comme une âme au seuil du purgatoire regarde la porte s'ouvrir sur le ciel ; tu m'as regardée comme les saints quand la vierge apparaît ; tu m'as regardée comme on regarderait Dieu. Ton regard fut un sacrilège. Et tu n'as vu que des cheveux dorés, une peau très blanche, des formes qui s'apparentaient à des souvenirs de musée, quelques couleurs choisies, quelques lignes rares, et ta raison a sombré et ma pureté est morte ! Quand je vins te sommer de partir ou du moins de ne plus m'offusquer de ta poursuite, tu as cru que mon orgueil écartait un inconnu sans naissance, sans prestige, et que je te dédaignais. Je le croyais aussi ; j'ai vu plus clair ensuite. Ces regards qui ne cherchaient pas mes yeux ou qui n'en percevaient que l'éclat, ces regards qui criblaient mon être comme des flèches de désir, ces regards ingénus et obscènes, contents de ma silhouette entrevue et si avides de deviner mon corps, ces regards n'étaient ni d'un amoureux, ni d'un séducteur. Tu n'as pas cessé d'être humble, mon chien ; sauf de ton entêtement à me contempler, je n'avais pas à me défendre. Tu m'avais irritée : quand tu parlas, ce fut de l'exaspération. Tu avouais ton dessein de te délecter d'une vierge, pour t'occuper le cœur et tromper tes sens. Je servais à la fois

d'excitation sentimentale et de dérivatif sensuel; je jouais, malgré moi, dans la plus égoïste conception, le remède à la concupiscence ! Quand je sortais d'ici, tu m'étais odieux. Ce ne sont pas les habiletés d'Adélazie qui me ramènent. Elle t'aime comme on aime à son âge, avec une générosité sans bornes. Elle est vertueuse et, si elle te voyait trop souffrir, elle me pousserait dans tes bras. Tu m'as opposé ce que tu lui dois. Cet argument décisif, je t'ai estimé de l'oser, en face d'une furieuse. Ce qui me ramène, tu l'ignorerais toujours, si je me taisais. Persuadé que ma colère ne tomberait pas et décidé à tenir ta parole, tu as trouvé la façon la plus imprévue de te satisfaire, alors que j'étais convaincue de ton renoncement.

— Félicité a parlé ! fit naïvement Ramman.

— Félicité vint me voir d'elle-même et s'apitoya. Elle me révéla ta demande. Cette fille, qui passerait par le feu pour moi, plaida ta cause. « Si tu trouves dans la boîte aux ordures la nourriture d'un chrétien, libre à toi, mais je l'ignore », ai-je dit. D'après cette permission ambiguë, elle a agi. Quand j'ai su, à n'en pouvoir douter, que tu buvais l'eau de mon bain avec ivresse, que tu cherchais la trace de mon corps sur tout, que ton fanatisme l'emportait sur le dégoût naturel, le ridicule, le respect de toi-même, alors, il s'est fait en moi un revirement subit. Cette fabuleuse tension d'idolâtrie m'a touchée. Tu as littéralement, dès lors, mangé sur mon assiette; je me servais pour nous deux. Je supportais mal la pensée de t'être néfaste. Tu ne m'aimais pas, tu n'aspirais qu'à mon extériorité : mais ma beauté te terrassait. L'homme qui sera mon époux aura vu mon âme et ne pourra donc pas s'abandonner à une vision aussi violente de ma forme. Quel tort fais-je à cet être qui tardera peut-être toujours ? Si je mourais aujourd'hui, je n'emporterais que tes regards. J'ai un frère, officier de marine, pour qui j'ai été la confidente. C'est un noble cœur, mais pour lui la première venue existe. Il m'a raconté ses péchés. Ne crois pas à une curiosité malsaine qui s'ignore. Je me flattais de le ramener à la vertu : j'ai prié et pleuré pour lui. Ta chasteté, ta solitude m'ont plu. Si tu avais été de ceux qui soupirent pour Dona Elvira et embrassent Zerline, tout était dit; mais tu es un chien très fidèle.

Ramman, extasié, répondit avec une voix d'oraison :

— Quel effort pour vous parler, au lieu de m'enivrer de

votre vue ! Vous avez laissé votre âme transparaître. Je l'ai vue ; c'est un nouvel éblouissement. L'effet que vous produisez sur moi, depuis l'instant où un raide soleil alluma l'or de vos cheveux, m'arracha les yeux de mon livre, à Saint-Agricol, est surnaturel. Votre vue me soûle, en effet. Votre beauté agit comme une drogue magique. Ce n'est pas une animalisation. Quel opium fluidique, quel haschich nerveux, de vos pores passe dans les miens ? Que je voie votre dos ou votre face, votre pied ou votre sourire, le mouvement cérébral s'arrête ; je suis au but, et toute distraction me devient douloureuse. Aucune pensée ne me sollicite plus, me voilà dans le nirvana ! Il sort de votre chair une béatitude qui me pénètre, m'enveloppe. Je devrais vous désirer. Non, je vous possède. Votre voix m'est plus chère que les paroles que vous prononcez, et vos lèvres que votre voix, et votre souffle que vos lèvres... Chien ! Qu'importe, pourvu que je sente votre rayonnement. Extatique, serait plus exact. Nous sommes des croyants ; je frissonne en songeant qu'en moi le mysticisme devient profane. Idolâtrie n'est pas un mot pour un autre. Demandez à votre confesseur. L'idolâtrie, c'est un culte rendu à tout objet sensible, dans lequel on suppose un Dieu. Je ne vous rends aucun culte, je subis votre action. Mon étonnement ne cesse pas que tout le monde ne devienne pas éperdu, en vous voyant. Quelques-uns se retournent bien sur votre passage, mais ils continuent leur chemin : je ne pourrais pas, moi. Il y a de vous à moi un secret. Votre présence, à cette heure, l'affirme. La bête, quand elle cesse de vous voir, redevient homme. Au lieu d'une obsession matérielle, vous me laissez un bien-être ineffable. En vingt et un jour, j'ai fait presque un livre. Ensuite, la nuit a couvert mon esprit ; votre beauté ne fécondait plus. J'éprouverais un soulagement délicieux à toucher un de vos doigts, mais je tremblerais de rompre l'enchantement, car c'est un enchantement. Un baiser de vous, je n'en supporterais pas la joie subite... « J'étais pure », dites-vous. La pureté de la jeune fille n'est pas celle de la femme. Je n'ai ni touché votre main, ni frôlé votre robe. Quel homme quelconque de votre entourage qui n'ait eu plus de contact avec vous ? Je vous ai regardée, de loin, à l'église, dans la rue. Vous auriez dédaigné de m'apercevoir, et j'aurais quitté Avignon, mon livre fait, sans qu'il en ait été autre chose. Je ne

pouvais rien demander, n'ayant rien à offrir. Je suis pauvre : non pas au point de mendier, ni de risquer la faim, ni de devenir employé à quinze cents francs ; j'ai une mère et un toit. Aurais-je dû vous écrire étourdiment : « Vous êtes le plus bel être de ce monde, je vous offre l'embarquement sur quatre planches avec un bout de toile, que seule la Renommée peut gonfler » ? Une fille de votre trempe ne recule pas devant l'épreuve. Mais cette épreuve, je ne la supporterais pas. Je mourrais de male rage ou j'étoufferais ma conscience. Or, la conscience d'un écrivain, c'est plus que l'honneur d'une femme. Elle ne perd que sa personne, et celui qui rend témoignage à la ténèbre entraîne une foule d'âmes vers la géhenne. Vous séduire ou du moins le tenter, en donnant le reste à la disgrâce de Dieu : je n'y ai pas même pensé. Vous êtes un être empyréen. Votre blason m'amuse comme une image, mais votre chair fait plier mes genoux. Vous avez une chair d'Esprit. A la porte de l'église, quand j'étais tout à fait derrière vous pour aspirer fortement l'air où vous passiez, je me suis demandé si vous n'étiez pas un ange. Je cherchais vos ailes. La concession que vous me faites, la seule, celle d'aujourd'hui : ces manches de gaze rendent difficile l'énonciation de mes pensées. Il faut que je pense à m'expliquer et mes idées s'enroulent si heureuses à ces thyrses vermeils, vos bras, qui seront le collier d'un autre, un jour ! d'un autre que je hais et que ma haine atteindra, car il sera sacrilège. Vous êtes une très noble dame : vous n'avez pas voulu que votre cœur me restât caché. Votre idéalité plus forte que la voix de la Sagesse vous a poussée. Il y aura maintenant du sentiment entre nous, c'est-à-dire de la couleur. Nous allons souffrir l'un par l'autre, au lieu du poème que j'avais conçu si prudemment, où je jouissais de vous, sans votre aveu. Vous n'êtes plus l'idole, vous êtes la femme magnanime, qui d'un coup disperse les chimères pour faire place à sa glorieuse réalité. Ces fleurs, ces fruits, ces cheveux, ces rognures d'ongle, cette pierrre ponce, on les dérobait pour moi, mais vous le permettiez. Ah ! Dame ! que mon effroi ne ressemble pas à l'ingratitude. Je suis comme un roseau, sous votre souffle... Je songe à lui, à l'homme qui sera votre homme et dont les droits forment vos devoirs. Ah ! idole, idole, pourquoi as-tu cessé ton immobilité ?

Soudain, il se leva et joignit les mains.

— Je me sens coupable. J'ai péché contre vous. Entendez-moi en confession : je joue le seul bonheur de ma vie ; si je le perds, ce sera le désespoir. Qu'est-ce qui me pousse? Dame! Je cesse de vous regarder. Ecoutez-moi.

Il se mit à genoux et, appuyé au bord de la table, cacha ses yeux sous ses mains jointes.

Emezinde écoutait passionnément l'incohérent discours : elle se sentait vivre, avec une puissance inconnue jusque-là.

— Le péché dont je m'accuse est d'un tel ordre que je dois, pour vous en faire juge, vous ouvrir un monde inconnu. Que ma sincérité me préserve de votre colère! Je me confesse à vous d'avoir péché contre vous-même. Il existe un métal rare, précieux et nouvellement étudié, foyer de chaleur qui agit même à distance, par rayonnement. Cette propriété se trouve chez les êtres. Entre certains, ces pénétrations de force sont plus vives. Mon cœur a sauté dans ma poitrine à votre apparition : il n'y avait aucune logique entre la rareté de votre chevelure et le trouble que j'éprouvais. Quel contact entre nous? des regards à travers une nef et à travers la rue. Et puis j'ai été non pas malade, mais agonisant; j'ai cru que je ne pourrais plus vivre, quand ces regards m'ont été défendus. Figurez-vous quelqu'un qui se penche sur un balcon; la barre cède, lui la voit se desceller, il ne peut reculer, le vide l'attire, et il se penche encore... Ce cauchemar, je l'ai vécu, cette angoisse m'a étreint. A tort ou à raison, le péril m'est apparu mortel. La privation de votre venue devint intolérable. J'ai eu peur de mourir : je voulais vivre. Dans l'ennui de province, que n'étudie-t-on pas? Je connais la magie ; vous l'avez entrevue au moins dans les contes. Une opération noire s'appelle *vénéfice* ; l'amant scélérat ou désespéré l'emploie. Pour cette œuvre, on se procure des objets imprégnés de la personne, et encore mieux des produits de son corps, cheveux, coupures d'ongles, peau morte et tout ce qui se détache de sa chair. Par ces objets une mystérieuse action se transmet à la personne aimée, selon des lois magnétiques. Eh bien ! ma première demande si bizarre et que Félicité vous a transmise, que vous avez exaucée, était fille de ce dessein : ou changer votre volonté ou me reconquérir. Les objets aimantés de vos effluves m'ont soulagé, substanté, si bien que j'ai supporté mon mal, et j'ai renoncé au vénéfice.

Je pourrais en rester là : en ce domaine, vous ne verrez que ce que je vous montre. Mais je suis sincère. Votre présence, que vous attribuez à une opération de libre volonté, est un effet du lien créé par ces objets aimantés, par ces pratiques occultes.

Mademoiselle de Romanil se dressa. La colère gonfla ce cœur violent. Ramman n'osait lever la tête, les yeux d'or lançant la rage l'effrayaient; il ne les oublierait plus, s'il les voyait.

La jeune fille éprouva une horreur d'âme religieuse. Cet insensé avait appelé le démon à son secours.

— Lâche! cria-t-elle en le repoussant.

Cet éclat la détendit. Une autre idée surgit aussi vive, l'immense orgueil d'inspirer un tel crime, et, d'une voix dure, saccadée, syllabant nerveusement :

— Chien... approche... Ne lève pas les yeux... pose ta tête de fou, là, sur mes genoux.

Au contact du corps céleste sous la robe légère, le jeune homme vibra d'une commotion douloureuse.

Il voulut repousser la sensation trop vive.

Elle appuya sa tête de ses deux mains. Un sanglot crispa la gorge de Ramman et il pleura.

Sororale et grave, elle caressa le front du pécheur.

— Tu es infâme, tu as appelé l'enfer à ton secours... Tu souffrais donc bien, lamentable bête!..... Je suis honteuse d'avoir inspiré ces pensées perverses; mon âme frisonne de dépit. Je perds, par ta faute sans nom, toute complaisance en moi-même. Je ne m'aime plus dans l'affreux reflet que tu m'offres... et je m'aimais tant avant toi! Oh! quelles peines tu as méritées! Quelle expiation dure je devrais t'infliger! Et tes larmes mouillent ma robe et mes mains s'appliquent à apaiser le feu de ta tête! La bête cruelle est loyale ; elle ne renie pas celui qui a joué son salut pour elle. Tu étais malade et je t'ai guéri; et comme j'ai substanté ton corps, je substanterai ton âme... Non, tu ne te perdras pas, malheureux esprit..... qui m'as aimé jusqu'au sacrilège..... Profanateur du Saint-Lieu..... profanateur de l'amour..... ta flamme impure a brillé, impudente, en face de l'autel; ta volonté perverse t'a tourné vers l'enfer. Tu es un grand coupable. Pleure, mais songe que tu pleures sur mes genoux, que mes mains

essuient tes yeux. Je suis assez pure pour te sauver... Pauvre âme ! Tu t'es donnée, comme on se damne... Eh bien ! je t'accepte... Tu porteras mon collier. De cet instant, tu es mon chien. Tu me verras, tu me suivras, folle et noble bête !

PÉLADAN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Maurice Magre : *L'art de séduire les femmes*, L'Edition, 4.5o. — A.-J.-T. Lobry : *Une famille au dix-neuvième siècle*, Berger-Levrault, 3.5o. — Francis Carco : *Les malheurs de Fernande*, L'Edition, 4.5o. — Yves Pascal : *Noune et la Guerre*, Edition française illustrée, 4.5o. — Jean Bertheroy : *Vers la gloire*, Pierre Lafitte, 3.5o. — J. de Givry : *L'irrésistible emprise*, Jouve, 3.5o. — Anny le Moyne : *La force d'amour*, Société française, 3.5o. — Marquis de Montmorillon : *Au delà du Sillon*, Grasset, 3.5o. — Jean Galmot : *Quelle étrange histoire!..* Edition et librairie, 3.5o. — André Maurois : *Les silences du colonel Bramble*, Grasset, 3.5o. — Rodolphe Bringer : *Le vicomte et son pote*, Albin Michel, 4.5o. — Gyp : *Les profitards*, A. Fayard, 3.5o.

L'art de séduire les femmes, par Maurice Magre. « Ce livre est écrit, déclare l'auteur dans sa préface, pour des gens d'un physique médiocre, d'une fortune moyenne... » Si j'ose comprendre, c'est Don Juan mis à la portée des petites bourses? « L'amour est la chose la plus précieuse, celle dont il faut s'occuper le plus, car c'est d'elle que nous vient tout notre bonheur. » Alors, pourquoi ce traité du... luxe des pauvres, est-il entaché d'un tout petit esprit de malveillance? On ne peut guère attraper les mouches avec du vinaigre et pourquoi commencer par dire aux femmes qu'elles sont « *toutes faciles* », incapables de résister, mentent, qu'il n'est point de robes insoulevables, que la femme la mieux élevée, la plus délicate est à la merci de n'importe quelle grossièreté, etc... etc..., si vraiment on cherche à les séduire? Cette théorie, à coups de poings, ne convient, il me semble, qu'à l'homme pourvu d'un physique non médiocre et d'une fortune très au-dessus de la moyenne! « Il faut avoir toujours l'autorité, l'aisance, le laisser-aller des gens qui ont beaucoup d'argent... » insinue plus loin l'auteur... mais, cher monsieur, c'est justement cette comédie-là que l'amoureux n'ayant pas l'habitude de l'argent est incapable de jouer et je n'en veux pour preuve que la subite impression de... *manque à gagner* qui paralyse, un soir de bonne fortune, l'un de vos héros, de médiocre envergure, se souvenant, un peu tard, qu'il avait collé à sa peau, en tunique de Nessus, un tricot reprisé. Continuons : « Celui qui réalise ce soi-disant idéal d'épouser, au début de sa vie, une jeune fille vertueuse, jolie et qu'il aime, est un misérable fou, un pauvre aveugle, *même s'il est heureux avec elle toute sa vie!* » Un peu plus haut, on nous disait que l'amour est la chose précieuse, « celle d'où nous vient tout notre bon-

heur ». Si le personnage est heureux avec elle toute sa vie, pourquoi, diable, lui contester son droit au bonheur en question? Sans compter que cette terrible négation du mariage précoce et heureux nous tombe dans l'instant même où il est le plus nécessaire de se marier jeune. Hum! je plains le jeune homme pauvre ou le pauvre jeune homme qui prendra ça au pied de la lettre : il sera mal vu de son gouvernement. « Les femmes sont un obstacle à la réussite, même (et surtout) quand elles vous aiment. » Jean de Tinan disait déjà : « Penses-tu réussir? » mais il n'avait pas l'idée de supprimer les femmes et il les a aimées assez pour en mourir, ce qui est plus élégant que d'essayer d'en vivre : « Pour bien tromper sa maîtresse, il faut lui dire en riant la vérité. » Ce sont généralement les femmes tarées qui se réservent cet exercice demandant un doigté plus expérimenté que celui d'un Monsieur médiocre. « Pour obtenir l'amour des femmes il faut connaître un petit secret, un talisman et c'est presque toujours sous un paillasson sale que repose la clé, le précieux talisman. » Prenez le livre au commencement ou à la fin, vous n'y trouverez que des phrases de ce genre... et l'auteur est un bon poète... Je me demande qu'est-ce que ça pourrait bien être s'il s'agissait d'un humble prosateur. Il a fait ça pour s'amuser, me dira-t-on. En effet, chacun est libre de s'amuser aux dépens de ses voisins; mais quand c'est aux dépens des voisines, ça devient plus dangereux. On rencontre les Ménades, aujourd'hui, dans les derniers salons où l'on cause et je redoute, pour l'auteur de *l'Art de séduire les femmes*, le sort de ce pauvre Orphée.

Je ne dis pas qu'il n'y a pas des vérités au cours de ce furieux torrent d'invectives, mais elles sont là comme les pierres du torrent, assez dures pour faire rebondir l'écume et en éclabousser jusqu'aux innocents. En voilà un qui nous change un peu du fameux grandiloquent « tombant aux pieds du sexe auquel il devait sa mère ». En réalité l'erreur des jeunes gens... de lettres est de s'imaginer que les femmes ressemblent toutes aux échantillons de péronnelles que leur métier de gens de lettres leur permit d'approcher. Ce que je vois de plus clair dans ce petit traité déplaisant de l'art amoureux, c'est que son auteur confond ce qu'on appelle généralement *la petite femme* avec les femmes, c'est-à-dire la grue, non couronnée, avec les autres. Or, il y a les femmes d'amour et les femmes d'argent. S'il n'est pas de femmes intombables, il y a des femmes qui savent pourquoi elles tombent. La petite femme n'en sait trop rien, car elle mène sa barque dans les petits courants.

On y trouve du poisson, mais pas de grands pêcheurs, et ce n'est vraiment pas la peine d'embarquer pour ne pas atteindre à Cythère. En cette époque effrayante où les hommes dignes de ce nom sous tous les rapports sont seulement du bétail pour le glorieux abattoir, les

femmes, petites ou grandes, vont avoir autre chose à faire que des... réussites avec des cartes salies sur toutes les tables de café.

Un nouveau monde se lève à l'horizon et il nous arrive de la mer, du royaume de Vénus. Moi qui suis une bonne dame incapable de rosseries compliquées, je vais donner un conseil dépourvu d'artifice littéraire à nos jeunes sœurs de France. Je me permets donc de leur déclarer ceci aux risques de me faire mal juger : laissez-moi de côté les petits procédés, les petits intérêts, les petits détours, les petits calculs et les petits Messieurs, de médiocre physique ou de moyenne fortune. S'il est vrai que l'homme descend du singe (et on le croirait à voir toutes ses grimaces), abandonnez-moi les ouistitis de salon particulier pour ouvrir les bras aux grands singes... d'Amérique. Ça oui, mes jeunes amies, ça vaut le voyage à Cythère... et puis enfin ils ne portent pas de tricots usés. Comme les hommes heureux, ils ne mettent même pas de chemise, car ils sont très propres et n'ont pas froid. Maintenant, les petites femmes qui aimez avant tout les... hors-d'œuvres ou les stupéfiants, ça ne vous empêchera pas de conserver vos petits amis de lettres... mais pour l'apéritif ou le café sans plus. A chacun son affaire et les oies, blanches ou noires, seront mieux gardées !

Une famille au dix-neuvième siècle, par A.-J.-T. Lobry. Sans parti pris et surtout sans attacher un sens politique à tous les actes de ses héros, l'auteur nous donne l'histoire complète d'une époque dans l'histoire d'une famille, et cela fait du bien de rencontrer des gens qui ne sont ni des imbéciles ni des bandits. Nous voyons des bourgeois ayant conservé certaines traditions romantiques et s'en servant pour parfumer d'idéologie leur existence de travailleurs. Les femmes sont sérieuses, mais pourtant (lire le récit d'un tour de valse) elles sont accessibles à l'oubli momentané des choses graves et, dans une assemblée générale où on décide l'avenir d'un couple, on finit par confondre la joie de préparer une belle union avec le résultat, toujours inférieur au désir. La mort d'une petite fille illuminée, beaucoup plus raisonnable qu'elle n'en a l'air, met un sceau de deuil à cette aventure où les volontés sont bonnes, mais ne comptent pas assez sur les réalités de la vie quotidienne. Ce ne sont pas là les bourgeois de *Pot-Bouille* ni les détraqués des grands pessimistes d'une époque, au contraire, féconde en braves gens malgré sa littérature outrancière. Cette étude consciencieuse ferait mieux comprendre justement les fils et petits-fils vainqueurs de la Marne que tous les contempteurs féroces de notre vieille bourgeoisie française.

Les Malheurs de Fernande, par Francis Carco. Il est de toute évidence qu'il ne s'agit pas ici des... *malheurs de Sophie*. Et ce n'est pas écrit pour les lectrices de la bibliothèque rose ! Cette Fernande qu'on croyait morte est l'héroïne de *Jésus-la-Caille*, une

fille qui n'a pas froid aux yeux et ne comprend pas que l'on permette à la police qui la tolère de se mêler de ses amours.

Je ne discuterai pas le choix du sujet, parce que lorsqu'on écrit une histoire on ne fait pas un traité de morale à l'usage de tel ou tel public. L'auteur des *Malheurs de Fernande* étudie les bas-fonds sociaux et il n'est pas plus coupable de choisir la.... pudeur de Fernande comme tremplin à ses arguments que Paul Bourget de nous montrer celle de la duchesse Un Tel au milieu de ses nombreux adultères. Tout est relatif. D'ailleurs, c'est froid et c'est calme. Le chapitre où on analyse l'angoisse de Pépé-la-Vache se rendant compte qu'une fille qui *fait le truc* demeure cependant, jusqu'à un certain point, libre de choisir sa honte, est un chef-d'œuvre d'étude sentimentale. Ça se passe de grands mots, de grandes phrases et de considérations sur les différents genres de préjugés dont on doit se servir, mais c'est tout de même de la meilleure étude de mœurs, un animal d'homme ne présentant pas beaucoup plus de particularités qu'un autre animal d'homme. Pépé-la-Vache aime à n'en point douter Fernande, absolument comme le plus correct des mondains pourrait aimer une très noble dame si, par hasard, il l'aimait jusqu'à l'aveuglement. Et le Corse revient, il tue son rival, dédaigne Fernande qui prend à sa charge tout le sang qu'elle a fait répandre et il n'y a jamais eu de morale plus pure dans aucun roman de ces Messieurs les romanciers pour la *haute* !

Noune et la guerre, par Yves Pascal. Un premier roman de jeune femme, paraît-il. Il s'agit d'une petite créature de théâtre qui ne voit bien son ami Jacques, hélas, qu'à la lueur de l'incendie de la guerre. L'aimait-elle et l'aime-t-elle ? ça, c'est le mystère, car les violences d'un temps n'infirment pas du tout les douceurs un peu veules d'un autre temps.

En guerre, tout le monde sort de son caractère pour devenir meilleur ou pire, et cela ne prouve pas grand chose, sinon que l'homme (ou la femme) est le jouet éternel des événements. L'auteur paraît bien connaître les dessous des théâtres et des endroits où l'on tourne le film sensationnel. Ses études ne sont jamais poussées au noir, ce dont il faut lui savoir gré. Sa philosophie souriante ramène les actes au point vivant sans se désoler plus qu'il ne convient des points morts. Quand l'heure aura sonné de reprendre le couplet dans la revue, Noune finira bien par le chanter (juste ou faux, parce que nous sommes tous autant de mécaniques durement condamnées à l'engrenage universel). Il n'y a que l'excentrique, au fond, qui tourne mal, crève... ou atteint, et comment, la grande gloire ; mais l'exception est une faute selon la nature. Mieux veut dix Noune repentantes, qu'une seule sainte Thérèse, peut-être !

Vers la gloire, par Jean Bertheroy. Etude très ciselée de la vie

universitaire de Montpellier où le temps se partage en une vie patriarcale et un labeur agréable parce que tout parfumé des souvenirs des belles méridionales. Deux femmes, une épouse malheureuse, mais fidèle à son mari, et une jeune fille qui, tout en étudiant sous la direction de son père, n'a pas du tout les allures trop libres de l'étudiante. Le jeune homme qui tombe entre ces deux charmantes créatures en devient naturellement amoureux, mais la femme mariée, au lieu de succomber, prend son fervent par la main et, le relevant de son agenouillement devant elle... la fille de Youg, la belle *Narcissa*, le mène aux pieds de la jeune fille pour le meilleur motif... ce qui est aussi le mener vers la gloire, la plus grande gloire.

L'Irrésistible emprise, par J. de Givry. Une jeune fille se plaît à choisir un héros de l'air parmi ses adorateurs et laisse le fiancé, choisi par ses parents, devenir un héros d'un autre genre, puisqu'il s'efforce de tuer son rival. N'y ayant pas réussi, le meurtrier s'enfuit et la jeune fille épouse l'aviateur malgré le dégoût de ses parents pour toute espèce de héros. Elle est trompée, mais la guerre, en coupant bras et jambes à son aviateur, le lui rend très assagi et elle l'acceptera, désormais plus certaine de sa fidélité. On abuse, dans ce livre, des descriptions d'un pays certainement admirable, Biarritz et ses environs ; cependant quand on se partage entre un guide psychologique et un guide... Joanne, il y a des incertitudes au sujet de l'histoire à suivre. J'oublie qu'il y a une dame de compagnie allemande, Bertha Marbourg, laquelle n'est pas toute neuve d'invention, sinon d'intervention. En somme, un bon roman couronné par l'Académie, ce qui ne doit pas empêcher de le lire.

La Force d'Amour, par Anny le Moyne. Un très honnête homme aime une petite fille sans expérience, qui lui préfère naturellement des hommes quelconques. Trompée, délaissée par un époux, elle s'enthousiasme ensuite pour un Italien qui est aussi marquis (en Italie tous les Italiens sont nobles), elle file l'amour, sinon parfait au moins platonique ; et cela dure jusqu'à la mort du héros sentimental non moins que volage. Mais tout s'arrange, puisque l'homme de tout repos a su attendre. Il est seulement dommage que cet homme se mette à vieillir juste au bon moment. Quarante-trois ans, cela lui donne sept ans de... l'amour éternel.

Quelle étrange histoire..., par Jean Galmot. Ne jamais constater sur la couverture d'un livre que l'histoire qu'on nous raconte est étrange... parce que nous exigeons immédiatement qu'elle puisse l'être davantage. Les personnages du vaisseau, vieux et vicieux, du vent, de la mer et des bandes de poissons courant le long du bord sont beaucoup plus étranges que ceux de la femme, du médecin et du forçat. Le secret de la personne en question est surtout d'en parler à tous ceux qui sont ses amants et ils sont pas mal. Plus

tard elle meurt à la place du forçat qu'elle est allée chercher et qu'elle n'a pas sauvé, probablement. « On l'a enterrée, à la manière indienne, la tête à ras de terre. » Pourquoi tant de précision ? Au fond, il n'y a pas d'autre femme que l'âme voyageuse des gens qui aiment la Mer... et le livre de la jungle.

Au delà du Sillon, par le marquis de Montmorillon. Un portrait de vieux prêtre qui s'est acoquiné sous la république des... inventaires et à une vieille guenon.

Il ne voit pas plus loin que son besoin quotidien de taper sur ses ouailles à grands coups de canne. Il est remplacé par un jeune prêtre plus zélé, et Jean-Marie, le fils du fermier, se rapproche de l'église en n'épousant pas la femme qu'il aime, qu'il sacrifie même à de vains scrupules, puisqu'il est innocent.

Puis les épreuves arrivent qui le secouent comme le terrible aquilon fait tomber les fruits de l'arbre. Il verra bien plus loin que son sillon de brave terrien et finira par... dédier sa vie à René Basin, auteur des chefs-d'œuvre du genre.

Les silences du colonel Bramble, par André Maurois. Très spirituel recueil de contes sur les Anglais; mais il n'y a pas que de l'esprit. L'abnégation et le courage de ces gentlemen sont un bel exemple de ce qui fut le berceau de la « misérable petite armée anglaise ». Naïfs et doux, ces amateurs de sports et de la liberté des gens devaient se hausser jusqu'à la souveraine violence de la colère. Ils iront plus loin que nous sur ce chemin de la victoire, parce que, justement, ils mettront de côté tout esprit de scepticisme.

Le Vicomte et son pote, par Rodolphe Bringer. Une amusante anecdote de la guerre... dans le grand monde. La Tomate, marchand de légumes, ayant été sauvé par le vicomte qui le portait sur sa tête à bras tendus pour se protéger des balles, un sport assez athlétique, n'en déplaise à l'auteur, est invité à passer sa convalescence au château, où il fait, naturellement, pas mal de gaffes. Son érudition en matière d'argot des halles effarouche un peu les parents, mais apprivoise une marquise sur le retour et, sans la môme Craquette, on aurait pu saluer un nouveau comte du pape. Au fond, les comtes du pape, c'est un peu comme sa monnaie, jadis. Ça n'a pas cours longtemps. La Tomate aura cent mille francs pour s'acheter la boutique de primeurs de ses rêves et épouser Craquette, car c'est moralement que doivent finir tous ces contes-là, y compris ceux du Saint-Père.

Les Profitards, par Gyp. Si on nous avait dit un jour que certains politiciens, ministres ou députés, journalistes ou banquiers, causeraient entre eux en employant les termes que l'on ne croit généralement, employés que par les souteneurs et les voleurs de profession, nous nous serions tous écriés : « N'exagérex donc pas, il n'y a encore que cette satanée Gyp pour oser faire causer des gens de la

haute comme de simples voyous ! » Or, quand Gyp nous initie aux tripotages et pots de vin du ministre Lagratte, on commence à trouver que ça... demeure peut-être un peu au-dessous du genre !...

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

Cours de Psychologie, par E. Baudin, 1 vol. 7 fr. 50, J. de Gigord, 1917.) — Il n'est pas inopportun de consacrer cette chronique, dont la parution doit coïncider avec les approches de la rentrée scolaire, à un traité destiné à l'enseignement, encore qu'il dépasse de beaucoup la portée d'un manuel. C'est le *Cours de Psychologie* de M. E. Baudin. Disons tout de suite qu'il est d'un haut mérite non seulement pédagogique, mais philosophique. — Mérite pédagogique : souci de réduire au minimum la part des théories et des discussions. (Comme le remarque l'auteur, on n'en trouve guère dans les manuels scientifiques de physique ou de physiologie ; « c'est d'ailleurs un assez mauvais signe pour une science que la surabondance des théories ; c'est un signe qu'elle est encore loin d'être constituée ») ; souci d'éviter tout ce qui encombre la mémoire, tout ce qui embarrasse et désoriente l'esprit : les pièges de la dialectique, les questions oiseuses, les antithèses factices, les antinomies paradoxales et insolubles auxquelles nous a trop habitués la philosophie allemande. Aux « contrariétés », aux oppositions qui ont l'inconvénient d'agacer l'esprit et de le diviser d'avec lui-même, M. Baudin préfère les solutions conciliatrices, apaisantes pour la pensée. C'est ainsi qu'il critique le kantisme et son morcellement artificiel de la Raison (p. 397) ; qu'il réduit les brisures et solutions de continuité que mainte philosophie établit entre le penser et l'agir, entre la théorie et la pratique, entre l'intelligence et la vie. En tout il met l'accent sur les analogies et les parentés des choses. Cela est d'une excellente hygiène pédagogique. Cela lubrifie et assouplit le mécanisme intellectuel et habitue l'élève à conduire sa pensée avec aisance et sans à-coup. « L'ordre, dit-il, est le premier besoin de l'esprit et le premier effet de son activité. Jamais il ne connaît exclusivement pour connaître ; il ne connaît que pour disposer, et les dispositifs de nos idées sont analogues aux dispositifs de nos actions » (p. 332.) Il réduit l'antithèse Intelligence-Instinct en montrant dans l'Intelligence une activité spontanée se définissant par les mêmes critériums que l'instinct : le besoin d'agir et le savoir-faire naturel ; l'antithèse Attention-Habitude en insistant sur ce fait que le plein exercice de la conscience, « qui comporte déjà la collaboration de l'esprit et du corps, comporte également la collaboration des activités inconscientes et des activités conscientes, c'est-à-dire de l'habitude et de l'atten-

tion » (p. 98.) Ailleurs il déclare qu'il faut considérer comme complémentaires et non comme contradictoires la vie supérieure et la vie inférieure, les données immédiates de la continuité psychologique et les données immédiates des phénomènes psychologiques discontinus (p. 15).

Voici d'autre part, à propos de l'Inconscient, une excellente remarque pédagogique sur « l'importance de la méditation abandonnée, de la rumination, voire de la rêverie, et même de la paresse ; s'entend de la paresse active qui donne congé à la conscience et franc jeu à la pensée silencieuse et libre » ; sur le danger « des systèmes d'études qui épuisent les forces de l'élève dans un enseignement tout en classes et ne réservent rien aux activités inconscientes et spontanées ». — Combien vrai ! Quelle aberration que cette pédagogie qui inflige à un élève de philosophie ou de mathématiques jusqu'à six heures de classe par jour, c'est-à-dire de notes prises, de bourrage intensif, d'abêtissement verbal ! On sent dans les conseils de M. Baudin une entente juste et délicate des convenances intellectuelles d'un jeune cerveau ; un besoin d'équilibre, d'ordre, de facilité, de naturel ; une horreur de la tension, de la surcharge, de la besogne mécanique ; une réhabilitation de la culture formelle trop sacrifiée à la culture matérielle, de la culture générale sacrifiée aux connaissances spéciales. Tout cela se réfère à un humanisme libéral, à une pédagogie classique et très française : celle qui se propose de former « l'honnête homme ».

Le mérite psychologique et philosophique de l'ouvrage n'est pas moindre. La doctrine adoptée est le rationalisme classique combiné avec un dynamisme psychologique directement dérivé de la théorie aristotélicienne de « l'Acte », enrichi de la distinction moderne des états substantifs et des états transitifs (James) ; conception fonctionnelle ou activiste de la vie mentale supposant une hiérarchie d'actes et de fonctions s'enveloppant les unes les autres, les plus générales se subordonnant les plus spéciales et constituant en quelque sorte des « fonctions de fonctions » représentées dans l'économie psychique par ces quatre puissances de synthèse : Personnalité, Conscience, Attention, Habitude. En effet « toutes nos fonctions spéciales, tant intellectuelles qu'affectives et actives, s'enveloppent du coefficient du *moi*, comme toutes sont susceptibles de présenter un jeu plus ou moins conscient, plus ou moins attentif, plus ou moins habituel » ; ce qui détermine et justifie le plan nouveau inauguré par M. Baudin, lequel, contrairement au plan ordinaire des manuels, ouvre la psychologie par l'étude de l'Attention, de l'Habitude et de la Personnalité. — A ce rationalisme et dynamisme s'intègre un finalisme d'inspiration également aristotélique dont M. Baudin suit la présence et l'action dans tout le domaine de la pensée et de la vie ; en psychologie

d'abord, sous la forme de l'universelle Loi d'Intérêt qui commande toutes les téléologies psychologiques spéciales : téléologie ou biologie de la conscience (p. 25) ; téléologie de l'attention, de l'idée, de l'émotion, du plaisir et de la douleur, de la passion, de l'instinct, etc. ; — ensuite en biologie, identifiée par M. Baudin à la téléologie au point que l'auteur regarde les deux termes comme mutuellement substituables et les emploie comme tels, ce que lui contesteraient véhémentement les adeptes de la biologie mécaniste. Il y a là un ensemble de thèses solidement enchaînées et qui donnent au traité de M. Baudin une allure très doctrinale.

Fera-t-on à ce traité le reproche de dogmatisme ? Ce serait injuste. — Dogmatique, il faut bien qu'un traité scolaire le soit, au moins dans une certaine mesure. Proposer à l'élève des faits sans synthèse et des théories sans conclusion est une attitude antipédagogique et antinaturelle, même si elle se prévaut du respect de l'intelligence de l'enfant, d'un souci de ne pas l'influencer prématurément et de ne pas l'aiguiller dès l'école sur une direction philosophique déterminée. — Scrupule exagéré : une doctrine est indispensable pour servir de cadre à l'initiation philosophique des jeunes intelligences. Plus tard, celles-ci pourront toujours, si la réflexion, l'observation des hommes et l'expérience de la vie les y invitent, changer de credo philosophique ; et c'est ce qui arrive souvent en effet et ce qui, somme toute, est heureux. Il importe seulement que la doctrine adoptée soit riche de substance, suffisamment large et souple pour englober tous les problèmes, qu'elle propose aux jeunes esprits le spectacle et le modèle d'une belle architecture intellectuelle et agisse sur eux par la vertu de qualités de force réglée, d'ordonnance noble et harmonieuse. — Le livre de M. Baudin satisfait à ces conditions d'esthétique idéologique et pédagogique. Il joint à l'amour de la tradition un goût vif de la modernité. Il nous donne discrètement un écho des débats du jour ; il met au point et à la date les doctrines et les tendances contemporaines, celles qui ont attiré et retiendront demain l'attention du grand public, qui ont agi et agissent encore sur les opinions et sur les mœurs, telles que le romantisme, l'intuitionnisme, etc.

Du haut de sa doctrine, l'auteur critique les thèses adverses. Critique de l'empirisme auquel il reproche de ne tenir compte que des matériaux et des produits, non des opérations qui composent le travail mental. « Vouloir expliquer la pensée par les *sensata* reviendra toujours à vouloir expliquer le travail du forgeron par le fer qu'il forge. C'est oublier qu'il forge ce fer, qu'il en fait ce qu'il veut, et d'abord des outils pour forger plus aisément dans la suite. Ainsi de l'esprit : il travaille sur des *sensata ;* mais il les élabore par les véritables opérations intellectuelles. — Aussi ce qui prime dans la forge, c'est le forgeron et son activité. Et ce qui prime dans la forge intel-

lectuelle, c'est également l'esprit et son activité » (p. 327). L'empirisme escamote la *cogitatio* derrière les *cogitata*. D'une manière générale, il oublie la fonction pour son objet : le *sensatum* lui cache la *sensatio*, le *perceptum* la *perceptio*, l'*imaginatum* l'*imaginatio*, etc. Nous retrouvons ici la philosophie aristotélique de l'acte, la distinction moderne des états substantifs et des états transitifs et l'affirmation de la transitivité essentielle à la pensée. A ce propos, M. Baudin rappelle et regrette la précision des dictionnaires comme ceux des Grecs qui distinguaient si nettement l'*aisthéton* de l'*aisthèsis*, l'*oraton* de l'*orasis*, le *noèton* de la *noèsis*, etc., ou comme celui des scolastiques opposant le *sensatum* à la *sensatio*, le *visum* à la *visio*, le *cogitatum* à la *cogitatio*, etc. (p. 17). — Critique de l'évolutionnisme psychologique, prolongement de l'empirisme, qui attribue à l'habitude et à l'association un pouvoir créateur qu'elles n'ont pas (p. 501). — Critique de l'atomisme psychologique auquel est reproché son caractère artificiel, abstrait et déductif ; du mécanisme psychologique universel visé dans son protagoniste Leibniz, pourtant doctrinaire du dynamisme. « Personne n'a affirmé plus que Leibniz l'unité et l'activité de la substance ou du moi ; mais personne n'en a moins fait usage en psychologie » (p. 604). — Critique de la philosophie instinctiviste et affectiviste (Rousseau), qui donne le primat à la sensibilité dans la hiérarchie psychologique et dans l'échelle des valeurs humaines.

Mais les critiques les plus incisives et les plus intéressantes vont aux doctrines modernes qui ont eu un retentissement sur la vie sentimentale et morale contemporaine et qui se rattachent d'ailleurs à cette philosophie instinctiviste et affectiviste dont nous parlons ; ce sont le romantisme et son héritier direct dans le domaine philosophique, l'intuitionnisme contemporain. — Ici M. Baudin se joint à la cohorte des écrivains antiromantiques, notamment de ceux qui, comme MM. P. Lasserre, E. Seillière, H. Clouard (1), etc., voient dans le romantisme non seulement une forme littéraire ou poétique plus ou moins contestable et éphémère, mais un contenu philosophique, psychologique, moral et social, une conception de la vie susceptible d'agir fortement et durablement sur la pensée et sur l'action. Tout en mettant la sentimentalité romantique et « l'hypertrophie du moi » des romantiques sur le compte d'une morbidité neurasthénique, d'une exaltation de la cénesthésie et de la sensibilité affective (p. 136), il s'attaque au principe doctrinal du romantisme, au principe rousseauiste de la bonté naturelle de l'homme (p. 99), principe exclusif de toute éducation positive, générateur d'utopies et d'illusions trop flatteuses pour la nature humaine. Contre cet opti-

(1) Cfr. H. Clouard : *Les Disciplines* (Marcel Rivière, 1913).

misme qui a fait le fond de la pensée du dix-neuvième siècle, M. Baudin nous met en garde en nous rappelant (pp. 477 et seq.) que l'égoïsme est aussi réel et puissant en nous que l'altruisme ; les instincts antisociaux aussi forts et indélébiles que les instincts sociaux. Le scientifique Spencer est dupe d'une illusion romantique lorsqu'il s'imagine que dans une humanité future cette dualité disparaîtra et fera place à l'altruisme parfait et béat. M. Baudin fait justice de cet optimisme en quelques lignes suggestives et sincères (la sincérité philosophique est chose plus rare qu'on ne pense); il nous parle de « mélanges humiliants de sentiments contradictoires, souvent notés par les moralistes : le malheur d'autrui nous flatte, alors même que nous y remédions ; il nous fait savourer pêle-mêle notre sécurité, notre puissance, notre supériorité, et enfin la seule joie saine de la bienveillance, si même cette joie n'enveloppe pas quelque admiration de soi-même et une complaisance déplacée. D'où ce mot de J. de Maistre : « Je ne sais pas ce que c'est que la conscience d'un coquin ; je sais ce que c'est que la conscience d'un honnête homme, et je vous assure que c'est abominable. » On reconnaît là sinon un pessimisme psychologique à la manière de l'abbé Jérôme Coignard, fondé sur le dogme chrétien qui veut que l'homme soit incomparablement plus porté au mal qu'au bien (1), du moins un précepte de défiance, un « Souviens-toi de te défier » qui est bien dans la tradition des grands connaisseurs d'âmes, des grands psychologues classiques de l'antiquité et du dix-septième siècle français, un La Rochefoucault, un La Bruyère, autant que des moralistes catholiques ; un avertissement de ne pas aller donner, comme dit Sainte-Beuve, « dans l'admiration béate et sans limite pour une Humanité qui s'idolâtre et qui oublie de quelle étoffe elle est faite ».

L'Intuitionnisme contemporain et plus spécialement bergsonien peut être considéré comme une queue philosophique du romantisme. M. Baudin critique cet intuitionnisme soit dans son principe, soit dans ses thèses de détail. Le principe est l'Intuition, notion vague et ambiguë s'il en fut, comme l'a montré un autre intellectualiste, M. Benda. Quant à M. Baudin, il ne voit rien de plus dans l'intuition bergsonienne qu'une pensée implicite opposée à la pensée explicite (pp. 338-340). Pensée implicite, c'est-à-dire pensée inexprimée, inexplicitée, inélucidée à laquelle l'intuitionnisme confère trop facilement une faculté « révélatrice du réel ». « Elle n'est nullement une intuition du réel, déclare M. Baudin; seules les intuitions sensorielles méritent cette dénomination. Elle est *une intuition des résultat d'un travail intellectuel qui reste inaperçu* parce qu'il est inconscient et confus. *Elle n'est que notre première pensée indébrouil-*

(1) Cfr. A. France : *Les Opinions de M. Jérome Coignard*, Préface, p. 27.

lée. C'est pourquoi elle est le privilège des esprits exposés à s'y tenir, des enfants, des femmes, des poètes, des simples, etc., de tous ceux qui préfèrent sentir à penser critiquement. » Ce n'est pas que le rôle de cette pensée implicite soit à dédaigner. La pensée explicite ne cesse de s'y alimenter, comme à un fond indéterminé qu'elle canalise sans arriver jamais à l'épuiser. Car elle ne peut l'exprimer qu'en l'appauvrissant... La pensée inexprimée sera donc toujours plus riche que la pensée exprimée. Mais elle sera toujours moins sûre, faute précisément d'être exprimée, articulée et contrôlée (p. 340).

M. Baudin reprend la même critique à propos de l'Instinct auquel le bergsonisme attribue une grande portée cognitive. M. Baudin s'élève contre la théorie romantique et intuitionniste de l'Instinct (p. 551), contre les éloges que donnent à l'Instinct J.-J. Rousseau et tous les instinctivistes, si portés à humilier devant lui la raison; contre cette philosophie simpliste des personnes qui vantent l'infaillibilité de leur instinct, qui aiment à répéter ; Mon instinct m'assure, mon instinct me prédit, j'ai un pressentiment, etc... comme s'ils avaient en effet à leur disposition des intuitions prophétiques. « A y regarder de près, déclare M. Baudin, on voit s'évanouir ces facultés mystérieuses... cet instinct n'est pas autre chose qu'une manifestation instinctive de l'intelligence commune, c'est-à-dire une intuition indébrouillée d'une pensée implicite, incontrôlée et d'autant moins infaillible » (p. 552). A cette critique générale et de principe s'ajoutent des critiques de détail : critique de la conception bergsonienne de la conscience qui a le tort de réserver la dénomination de « données immédiates de la conscience » aux intuitions confuses de sa continuité. Cette dénomination revient tout aussi justement aux intuitions distinctes de ses phénomènes discontinus » (p. 13); critique des objections bergsoniennes contre la mesure des intensités psychiques et la psycho-physique (p. 53-55); critique de la théorie intuitionniste de la Croyance (W. James) qui ramène les connaissances religieuses à des « expériences religieuses » et les connaissances morales à des « expériences morales ». L'intuitionnisme abuse ici du mot « expérience » auquel il faut laisser son sens précis de contact avec des réalités sensorielles (p. 434).

Il y aurait lieu de signaler encore maintes nouveautés intéressantes dans ce livre. C'est la distinction des trois psychologies ; empirique, scientifique, métaphysique. La dernière distinction est courante; la première (psychologie empirique et psychologie scientifique) l'est moins et est pourtant juste et nécessaire. Il importe de distinguer la psychologie empirique, c'est-à-dire la psychologie pratique ou la psychologie littéraire, de la psychologie traitée comme une science (p. 3). Et cette distinction elle-même peut être rapprochée de la distinction juste et intéressante marquée (p. 345) entre les idées empi-

riques et les idées logiques. Citons encore des remarques intéressantes sur « Les Hypothèses en psychologie » (p. 48), sur la parole intérieure (pp. 221 et 327), sur les préperceptions (p. 283); la théorie du libre arbitre selon laquelle la liberté n'est pas synonyme d'indéterminisme, mais bien détermination supérieure des actes par le moi, autodétermination.

En somme, excellent livre qui marque un renouveau des disciplines classiques dans l'enseignement de la philosophie.

GEORGES PALANTE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Bertrand Bareilles : *Constantinople*, Bossard, 43 rue Madame, 9 fr. — Guy Babault : *Chasses et recherches zoologiques en Afrique orientale anglaise*, Plon, 20 fr.

Le volume publié par M. Bertrand Bareilles sur **Constantinople**, *ses cités franques et levantines* (*Péra, Galata*) est surtout un ouvrage à côté, sur des questions annexes comme sur la vie européenne dans la capitale turque, et je dois dire surtout qu'on le lit avec intérêt. Circonscrite par sa vieille enceinte byzantine, Stamboul, depuis la conquête, — l'auteur dit même depuis l'antiquité, — ne s'est déplacée ni agrandie. C'est toujours la muraille construite par Théodose qu'on y peut voir depuis la base de sa presqu'île triangulaire, l'isolant entre la mer de Marmara et la Corne d'Or. « Deux mers l'enlacent comme un ruban d'azur, écrivait un poète turc. Elle ne touche à la terre que d'un seul côté, à l'endroit où se voit un triple rang de tours et de murailles impénétrables comme l'airain (1). » Il faut d'ailleurs rendre cette justice aux Turcs que s'ils ont maintenu par intérêt le rempart de Constantinople, ils ont continué également — et sans qu'on puisse leur attribuer de bien hautes visées — l'architecture byzantine dans la capitale. Mais l'auteur fait cette remarque que : « il y a des arbres dans la ville dont il donne les paysages, contrairement à nos cités occidentales, les environs s'en trouvent dépourvus ; le désert commence aux portes de Stamboul.

M. Bertrand Bareilles donne cependant quelques indications sur le climat de la région, qui n'est pas toujours enchanteur comme on pourrait le croire, et collectionne neiges et bourrasques en hiver comme au printemps. Ce n'est qu'en mai que le ciel de Turquie commence à faire sa toilette, et la belle saison est surtout l'automne

(1) A propos de la triple muraille de la ville, on peut indiquer l'essai de restitution de M. E. Pears (*The destruction of the Greak Empire, etc.*) reproduit par M. G. Schlumberger dans le bel ouvrage que nous avons eu déjà l'occasion de citer, sur *le Siege, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453* (Plon, 1914), p. 112.

Ces choses expédiées en quelques chapitres liminaires, il parle surtout de Péra et de Galata, les deux quartiers de Constantinople situés au delà de la Corne d'Or, et qui, contigus, ne se distinguent pas nettement l'un de l'autre, sinon lorsqu'il est indiqué que Péra est le centre d'un commerce de luxe et Galata un foyer d'affaires où l'on peut voir une active circulation. — Galata est une fondation génoise et remonte au XIVe siècle. La haute tour qui reste encore debout, autrefois au nord de la vieille enceinte, s'appelait alors la *tour du Christ*. Mais il subsiste en outre, paraît-il, quelques vestiges de la muraille fortifiée du lieu. Des monuments qui s'y trouvent, on ne peut guère citer que les églises Saint-Benoît et *San* Giorgio in Monte, la seconde au reste d'origine byzantine. L'église conventuelle de Saint-François, où se trouvaient les tombes des Doria, des Spinola et autres familles qui s'enrichirent dans ce faubourg, a disparu ; il n'en a été conservé qu'une tour carrée, au portail ogival et qui garde des traces de sculptures. On peut citer encore les voûtes de *Courchoumlou,* un ancien entrepôt dont les Turcs ont fait une mosquée. Des maisons de l'époque génoise, très peu, on le pense, ont subsisté ; on en montre une « en face d'Arab-Djami », et il y a encore, rue Mekkeniè, une salle décorée de colonnes de marbre blanc qu'on croit avoir fait partie du couvent des Franciscains. A propos des établissements d'Orient, M. Bertrand Bareilles revient d'ailleurs sur cette extraordinaire épopée que fut la croisade de Constantinople et la conquête de la vieille Grèce, où il en reste encore des traces. Héritiers des Génois, les Français s'installèrent dans le faubourg de Galata dès la première moitié du XVIe siècle, et le récit donne nombre de détails sur leur organisation, le commerce avec le Languedoc, les relations qu'ils entretenaient avec Marseille. Au rapport d'un voyageur du XVIIIe siècle, la colonie européenne de Constantinople comptait alors plus de trois cents membres, tous marchands, et qui ne pouvaient être autre chose. Détail curieux : ils ne pouvaient ni faire venir leurs femmes ni épouser des Levantines, et, dit-on, cette interdiction, théoriquement du moins, existe encore.

La ville franque de Péra, dont il décrit l'existence curieuse et les aspects surannés, n'est guère qu'une rue et remonte au XVIe siècle. On l'a modernisée, sans compter que des incendies fréquents obligent à en modifier les aspects. Jusqu'en 1871, aucun service de voitures n'y exista, du fait que la plupart des ruelles ou voies secondaires sont inaccessibles aux véhicules; les dames s'y faisaient surtout porter en chaise. Aux vieilles époques on a construit à Péra deux églises, Sainte-Marie et Saint-Antoine. L'auteur nomme encore un clocher de Saint-Louis et une église Saint-Georges, à Galata, pavée de souvenirs français et devenue la propriété des Lazaristes

autrichiens ». C'est peut-être celle dont il a été question plus haut, et les deux endroits étant contigus, une confusion a pu se produire. — Une curiosité encore, de ce côté, paraît-il, est le quartier grec ; à côté, le quartier juif, le fameux Kemer-Alti, avec une population bizarrement affublée de lévites et chapeaux crasseux, et qui vit d'expédients aussi bien que de prostitution. « Dans la ville franque, ajoute l'auteur, les maisons de plaisir n'ont rien de clandestin et chacun sait qu'elles constituent une source de revenus pour la police. » En Turquie d'ailleurs, ce corps de défense sociale ne semble avoir été institué que pour ennuyer les gens et, à Constantinople spécialement, les gens de Péra. C'est elle qui est chargée d'organiser les massacres et d'armer les assassins politiques. En 1895, on sait qu'elle eut à distribuer des gourdins pour assommer la population arménienne. Quel charmant pays ! Voici maintenant la façon curieuse dont on y paie les fonctionnaires. Le « havalé » est une délégation sur les caisses provinciales délivrée aux employés de l'Etat en acquit des appointements *de l'année* qui peuvent rester en souffrance. Les titulaires se hâtant de vendre le papier à un trafiquant, le « saraf » (1), qui leur verse de 20 à 40 pour cent de la somme due, les havalés étant sujets à la hausse et à la baisse. L'opération encore serait fructueuse si le receveur qui paye et le ministre qui donne l'ordre de payer ne prélevaient la part du lion. L'employé toutefois ne se plaint guère, sachant que l'administration lui reconnaît le droit de faire des affaires à ses dépens.

Mais il y a bien d'autres choses dans le volume de M. Bertrand Bareilles ; — sur la corporation des *hamals* ou portefaix ; sur le carnaval à Péra et la saleté des rues, où vaguent des « masques » plutôt crottés (2), les bals et soirées à « la franca » ; sur Yldiz-Kiosk et la vie au village voisin d'Orta-Keug ; une curieuse description de la forteresse de Roumili-Hissar... Ailleurs, il parle des superstitions en pays turc ; des derniers caïques de Constantinople ; des paysages et promenades du détroit. Suivent des indications sur la vie populaire des pêcheurs, des marchands d'eau, de confitures, de fruits ; les cafés, — qui sont d'ailleurs, on l'ignore un peu trop, une invention de la Turquie ; sur le type du Levantin, sur les Juifs, les Arméniens, les Grecs, etc... Entre temps ce sont de curieux détails sur la station fameuse de San-Stefano, — et son Casino qui devait se faire gloire de ressembler à celui de Nice (!) Mais on peut mettre à part ce qu'il rapporte du *bekdji* ou veilleur de nuit et de la question des incendies qui ont plusieurs fois détruit des quartiers entiers de la ville. Les

(1) *Saraf*, changeur de monnaie.

(2) Il remarque d'ailleurs que les « déguisés » ne se permettaient pas de passer sur la rive opposée et de s'aventurer dans Constantinople : « une telle apparition aurait causé du scandale et l'aventure avait chance de mal tourner ».

touloumbadjis sont les pompiers du lieu et leur organisation selon des documents remonterait à l'Empire romain, au v^e^ siècle. Le fonctionnement, les habitudes de ce corps d'élite sont d'ailleurs une curiosité ; quand on signale un incendie, des flammes rouges dans le jour, des gros ballons lumineux la nuit sont hissés sur les tours de Galata et de Stamboul et une batterie placée sur les hauteurs de Candilie tire sept coups de canon pour Péra et le Bosphore, cinq pour la capitale (1). Quatre hommes des touloumbadjis enlèvent alors sur l'épaule une petite pompe et toute la bande du quartier se met à courir ; quand elle est dépassée par une autre équipe, il y a échange de coups de poings. Pourtant on ne peut jeter que quelques litres d'eau, les fontaines étant le plus souvent à sec ; mais les sauveteurs ne négligent jamais d'emporter ce que le feu a bien voulu épargner, ensuite de quoi ils vont quêter dans les cafés, l'un muni d'un plateau, un autre d'une burette d'eau de rose qu'il secoue sur les gens pour les engager à la générosité.

La mentalité est du reste plutôt curieuse dans le pays, et M. Bertrand Bareilles raconte que pendant un séjour qu'il fit à Bebek, sur le Bosphore, — aux environs de la ville, — on le prit pour un fou parce qu'il avait l'habitude de lire dans les rues, en allant prendre le bateau. Son volume, peut-être, aurait gagné à être mieux construit, — et autre chose qu'un pêle mêle de souvenirs. Mais il a beaucoup vécu dans le pays, et observé abondamment ; il raconte ce qu'il a vu et reste précieux du fait qu'il apporte nombre de détails, d'indications sur des sujets dont les autres se préoccupent rarement. Il les complète en somme et, à ce point de vue, le livre qu'il a écrit sur *Constantinople* est une bonne contribution à l'étude du monde oriental. Il faut ajouter qu'on y trouve hors texte une bonne planche de M. Edgar Chahnine : *la Pointe du Sérail*, et de nombreuses vignettes la plupart heureuses, en tête et en fin de chapitres, — des aspects de la ville, des détails d'architecture, des édifices, voire des restitutions historiques — d'après des dessins de M. Adolphe Thiers.

§

Je n'ai qu'une tendresse assez relative, je crois l'avoir indiqué plusieurs fois déjà, pour les chasseurs en général, malgré tous les prétextes dont ils peuvent colorer leurs actes et prouesses. On m'excusera donc si je ne raconte pas d'enthousiasme les exploits de ce genre qui sont mis en volume avec illustrations à l'appui ; mais les ouvrages qui les relatent peuvent offrir autre chose parfois et méri-

(1) Les chiens autrefois donnaient l'alarme « bien avant que le canon eût tiré ». La nuit notamment on les entendait aboyer avec ensemble et le maître chien, assis sur son derrière, poussait des hurlements caractéristiques. Il a fallu l'avènement des jeunes Turcs pour qu'on supprimât dans les circonstances atroces qui ont été rapportées cette population curieuse et dont l'utilité pourtant était reconnue, car c'était elle qui avait le service de la voirie.

tent de retenir l'attention. — C'est le cas de celui qui a pour titre : **Chasses et recherches géologiques dans l'Afrique Anglaise**, de M. Guy Babault, chargé par le Muséum de « visiter certaines régions du protectorat anglais dont la faune n'est encore qu'imparfaitement connue ». Je ne suivrai pas l'auteur dans ses pérègrinations qui furent longues et d'ailleurs intéressantes. Son itinéraire nomme Mombasa, Nairobi, la vallée du Kédong, le Sotiki, la Rivière noire, le Lamek, la grande Rivière, la Narossera, Kisumu, le lac Victoria, les sources du Nil, et d'autres lieux encore. De nombreux clichés ont été pris et agrémentent le texte, et l'auteur nous montre ainsi les portraits de ses collaborateurs, la physionomie, les aspects de divers endroits, ou des scènes curieuses : le passage de l'Onjoro O'nyoro ; le bazar indigène à Narpoli; un mariage à Kampala. Ce sont aussi des spécimens de nègros : guerriers Massaïs, ou leur femmes affublées de jambières ou brassards faite d'anneaux métalliques superposés, portant le gorgerin et aux oreilles de terrifiantes pendeloques, alors que dans une autre peuplade, les Kikuyus, on porte aux oreilles « des objets cylindriques dilatant le lobe au point d'y faire tenir un pot à confiture ou une boîte de conserves ». A côté, on nous présente un chef Kikuyu en grand costume, qui est surtout une petite étoffe sur la poitrine, et la coiffure ; des Kavirondos des bords du lac Nyanza ; des types de Bagandas. D'autres photographies se rapportent à l'organisation et au trajet de la caravane ; les porteurs avant leur équipement ; un campement ou Guasso Nyino ; la vallée du Lemek ; la grande rivière Amala ; les plaines de Loïta. Il y a enfin un roi de l'Uganda qui se promène dans la brousse en automobile, et comme fétiche nous trouvons reproduite une corne de Kudu recouverte de peau de lion, laquelle sert à conjurer les esprits quand le bétail est malade. Naturellement, on en arrive toujours à massacrer au cours de cette histoire, aussi bien que les animaux dits nuisibles, de braves et bonnes bêtes qui n'ont que la ressource d'essayer de fuir, et le moins qui puisse leur arriver c'est d'être mises en cage pour la curiosité de quelques badauds. Des autres, on emballe les dépouilles, qui viendront enrichir les collections du Muséum. En appendice au récit de M. Guy Babault sont placées des notes concernant la mise sur pied d'un safari (caravane), à l'usage de ceux qui voudraient suivre ses traces et se risquer à leur tour en terre d'Afrique. Une bonne carte est jointe à l'ouvrage qui a été édité luxueusement par la librairie Plon.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS FISCALES

La Chambre de Commerce de Paris et la taxe de 0 f. 20 par 100 francs sur les paiements. — Une fausse interprétation de l'Administration. — L'Administration contre l'Administration.

La Chronique de la *Bibliographie de la France* du 30 août est tout entière consacrée à la taxe de 20 centimes par cent francs sur les paiements, et il y a là des choses fort curieuses.

D'abord, la Chambre de Commerce de Paris, estimant avec raison que la loi de finances du 31 décembre 1917, du moins en ce qui concerne la taxe sur les paiements, a pour conséquence « d'imposer aux commerçants, outre de nombreuses chances d'erreurs de bonne foi, des dépenses nouvelles et considérables de personnel et de frais de bureaux, absolument disproportionnées par rapport au rendement possible de l'impôt », est d'avis qu'il y a lieu de « substituer à cette taxe une autre taxe d'un rendement au moins égal et qui n'entraîne point pour les commerçants une augmentation de frais généraux ou la tenue de livres spéciaux, tout en permettant au fisc un contrôle facile ».

Si la Chambre de Commerce s'en tenait là, il n'y aurait qu'à la louer de sa croisade contre une loi mal conçue, plus mal rédigée que mal conçue, qui ignore l'infinie diversité du commerce, et qui est d'une application si périlleuse que les agents du fisc eux-mêmes, quand on les interroge sur la manière de procéder dans certains cas, se déclarent incapables de répondre. Mais, comme tous les groupements, comme tous les syndicats, comme tous les congrès, dont les « vœux » peuplent les limbes des paradis parlementaires (Ah ! les vœux !...), la Chambre de Commerce émet un vœu, dans lequel elle précise ce que doit être la taxe de substitution : soit « 0 f. 05 par 100 francs sur toutes les ventes ».

Alors, si l'on ne savait que depuis longtemps, bien longtemps avant la guerre, la majorité des esprits ont une tendance à confondre toutes les notions, manifestent une débilité croissante à juger, dissocier et classer, on s'étonnerait de voir un aréopage de personnes sérieuses, délibérant en matière grave, émettre un vœu présentant en soi une confusion de pouvoirs et dans son objet un phébus fiscal.

S'il est du ressort d'une chambre de commerce de constater que l'appareil d'une loi est défectueux, « ne tourne pas rond », dirait un mécanicien, ou même d'indiquer la nécessité d'une loi quelconque, il ne semble pas qu'elle puisse se substituer au législateur dans l'élaboration du moyen d'atteindre le but, c'est-à-dire établir la loi elle-même. C'est pourtant ce que fait la Chambre de Commerce de Paris en précisant : taxe de 5 centimes par 100 francs.

Mais si elle fixe un point qui échappe à ses attributions et appar-

tient au législatif, elle laise par contre dans l'obscurité une partie essentielle de son intention. Entend-elle, en effet, que le commerçant, plutôt que d'être soumis aux charges, impédiments et ennuis que lui occasionne la loi actuelle, préfère payer de ses deniers un impôt dont sera exonéré le client (en apparence, car le commerçant *a le devoir* d'étudier ses prix de façon à n'y pas perdre), — ou faire porter sur la totalité des affaires une taxe, payée par l'acheteur, qui n'en intéresse pour le moment que quelques-unes, mais réduite de 20 à 5 centimes ?

Dans le premier cas, ce serait vicier la loi dans son principe. Il a été dit, répété et il appert de la loi même que les nouvelles taxes ne frappent *que le consommateur*. Et le législateur aurait beau jeu pour opposer ce *Ne sutor* : « Non, vous confondez tout. J'ai voulu un impôt sur la consommation ; si je transfère cet impôt sur le chiffre d'affaires du commerçant, j'ai l'air de m'être trompé, ce qui est faux. » Il pourrait ajouter avec une pointe de nargue : « ... Et je me ferme une porte, car rien ne prouve que dans la situation économique immédiatement future je ne vais pas être obligé de créer *aussi* l'impôt sur le chiffre d'affaires. »

Dans le second cas, le vœu de la Chambre de Commerce ne saurait pratiquement jouer. Le consommateur doit supporter la taxe, mais dans la stricte mesure déterminée par la loi. Or, ne paierait-il bien que 5 centimes par 100 francs ? Il est aisé pour le fisc de percevoir *exactement* la taxe sur les recettes globales du vendeur, mais il est impossible pour le commerçant de la percevoir *équitablement* sur le client. La taxe devant porter sur *toutes* les opérations, la multitude des ventes inférieures à 100 francs sont touchées. Dilemme : le vendeur, qui ne peut percevoir moins de 5 centimes, abandonne la taxe quand il s'agit de menus achats, et il se vole et fausse la loi ; ou, percevant 5 centimes sur les moindres emplettes, il vole l'acheteur, et alors dans quelles proportions : pour un sou prélevé par le fisc sur 100 francs de recette, l'épicier, le boulanger, etc., auront encaissé 2, 3 ou 4 francs.

C'est ensuite un rapport présenté par M. Max Leclerc, au nom de la Commission politique financière et fiscale, à l'Association Nationale d'Expansion économique. Au cours de ce document lucide, qui dénonce les si nombreuses difficultés de fonctionnement et d'application de la taxe sur les paiements, on découvre que l'administration prétend que les paiements à raison de la vente au détail ou à la consommation, supérieurs à 10 francs et allant jusqu'à 150 francs, s'ils ont fait l'objet d'une facture, doivent être inscrits au livre spécial que la loi impose au commerçant pour les paiements, avec ou sans facture, qui excèdent 150 francs.

Il n'est pas douteux que l'interprétation de l'administration est

vicieuse. L'article 6, titre II, du décret du 29 mars 1918, dispose :

Tout commerçant qui reçoit des paiements supérieurs à 150 francs à raison de la vente au détail ou à la consommation, etc., tient un livre spécial...

Il *faut* donc que le paiement soit *supérieur* à 150 francs pour que le commerçant soit obligé de tenir le livre spécial. Le commerçant dont les ventes sont *toujours* inférieures à 150 francs, qu'il donne ou non des reçus de paiements dépassant 10 francs, n'a pas l'obligation de tenir le livre spécial. Il n'y a pas d'autre interprétation possible du début précité de l'article 6, qui poursuit :

... tient un livre spécial destiné à recevoir l'inscription de tous les paiements passibles de la taxe de 20 centimes par 100 francs instituée par l'article 23.

Ce sont évidemment les mots « tous les paiements passibles de la taxe », pris à la lettre, qui ont troublé le jugement de l'administration. S'il ne s'agissait pas *seulement* des paiements supérieurs à 150 francs, il y aurait contradiction absolue entre le commencement et la fin de l'article 6. Or, si mal libellé que soit cet article, comme du reste tout le règlement d'administration publique, son rédacteur n'a pu commettre une telle faute. Au lieu d'écrire : « Tout commerçant qui reçoit des paiements supérieurs à 150 francs », il aurait écrit : « Tout commerçant qui délivre des reçus à raison de paiements supérieurs à 10 francs. »

Il y a en outre « l'esprit » de la loi. On comprend qu'elle ait voulu, par la tenue du livre spéoial, réserver au fisc un contrôle sur tous les paiements supérieurs à 150 francs, parce que la taxe est applicable à *tous* ces paiements, qu'il soit ou non établi un reçu. Mais il n'y a aucun intérêt à l'inscription au livre spécial des paiements inférieurs à 150 francs.

L'administration se trompe donc *une fois encore*. Je ne rapporte ce qui va suivre que pour montrer qu'elle n'est point infaillible et qu'il peut être bon, sans lui vouloir de mal et avec tout le respect timoré qu'elle nous impose, d'examiner ses décisions.

L'autre fois, donc, et qui n'était sans doute pas la première, il résultait de « renseignements émanant de l'administration des finances », recueillis par le Syndicat des Editeurs, qu'un détaillant, pour être exonéré de la taxe, devait fournir au vendeur commerçant en gros, et lors de chacun de ses paiements, l'attestation prescrite par l'article 24, titre IV, du décret du 29 mars 1918. Or, une lettre en date du 2 août dernier de la Direction Générale de l'Enregistrement à l'Association Nationale d'Expansion économique dit formellement :

L'attestation prévue par l'article 24 du décret du 29 mars 1918 ne doit

jamais être fournie pour un achat, par un détaillant à *un marchand en gros*, d'objets destinés à être revendus ; elle n'est exigée que pour les acquisitions faites à un non-commerçant ou à un commerçant, vendant habituellement *au détail*, d'objets qui doivent être revendus.

Ici, c'est donc l'administration contre l'administration.

Ce ne serait que plaisant, si de tels faits ne nous ouvraient des perspectives redoutables sur demain — un demain de longue durée : lois fiscales conçues à la légère par des esprits « en l'air », irréfléchis et dépourvus de sens pratique, rédigées par des bureaux indifférents à la valeur des mots, interprétées sans lunettes et appliquées par une administration méticuleusement attachée à la lettre de méchants textes.

ALFRED VALLETTE.

LETTRES ANGLAISES

Walter de la Mare : *Motley and other Poems*, Constable, 3s. 6d. — Francis Ledwidge : *Last Songs*, Herbert Jenkins, 3s. 6d. — Herbert Trench : *Poems with Fables in prose*, 2 vol., Constable, 10s. 6d. — Gerald Gould : *Monogamy*, Geo Allen and Unwin, 1s. 6d.

La poésie de Walter de la Mare est ténue comme le fil d'un songe; la pensée y luit incertaine tel un rayon de lune dans le feuillage. Il y règne une atmosphère d'irréalité, de mystère et de revenants où les fleurs mêmes sans volupté ont des parfums discrets et l'air humble et doux de vieilles demoiselles. Des ombres humaines enveloppées de linceuls diaphanes parlent bas de peur de troubler le calme de ce pays féerique où chagrins et joies sont voilés. Si un être en chair et en os y pénétrait jamais, il en détruirait l'harmonie et le fin tissu de rêve. Est-il besoin d'ajouter que la guerre y est ignorée? Lorsque Walter de la Mare fait un effort pour sortir des contrées lunaires et enchantées où il réside, il s'arrête bientôt, terrifié de ce qu'il voit et de sa propre hardiesse. Voyez son *Motley* :

They 're all at war!
Yes, yes, their bodies go
'Neath burning sun and icy star
To chaunted songs of woe,
Dragging cold cannon through a mire
Of vain and blood and spouting fire,
The new moon glinting hard on eyes
Wide with insanities!

Hush!... I use words
I hardly know the meaning of.

Et comme une sensitive, le poète se replie sur lui-même et retourne à sa vision d'un monde plein d'une beauté froide qui ignore les souffrances aiguës.

Motley and other Poems ont un charme délicat, de la richesse, dans un seul diapason, et prouvent que leur auteur est incontestablement expert en son art.

§

Francis Ledwidge est un autre de ces poètes tués avant d'avoir donné l'œuvre de leur maturité. Ses chants ont l'aisance et la simplicité des poésies populaires et sont le fruit de cette rêverie qui rend parfois les Irlandais les plus inconscients des hommes. Ledwidge se console des malheurs présents en pensant qu'il vivait « dix mille ans avant que Dieu ait maudit Ninive »! Après une séance de conseil de guerre il s'écrie :

The Present is a dream I see
Of horror and loud sufferings,
At dawn a bird will waken me
Unto my place among the Kings.

And though men called me a vile name,
And all my dream companions gone,
'Tis I the soldier bears the shame,
Not I the King of Babylon.

C'est avec la même facilité qu'il échappe aux horreurs qu'il a sous les yeux, pour se réfugier dans le souvenir de temps plus calmes. Walter de la Mare ne peut approcher de la réalité brutale; Ledwidge, lui, ne veut pas la voir.

§

Les deux volumes dans lesquels Herbert Trench a rassemblé ses **Poems, with Fables in Prose** confirme l'opinion, exprimée déjà ici, que le poète eut raison de s'éloigner de la tradition romantique pour revenir à celle de la Renaissance anglaise. Au lieu de céder à la tentation commune et de se livrer à des orgies d'images ou à des élans de sentimentalité voluptueuse, il pense ses poèmes autant qu'il les sent. Certains ont une grandeur et une noblesse d'expression qui rappellent les sonnets de Shakespeare; par exemple :

Come, let us make love deathless, thou and I,
Seeing that our footing on the Earth is brief,
Seeing that her multitudes sweep out to die
Mocking at all that passes their belief.
For standard of our love not theirs we take;
If we go hence to-day
Fill the high cup that is so soon to break
With richer wine than they!

Son poème sur la bataille de la Marne révèle une intuition psychologique profonde de la France et des Français. Ce poème de longue haleine demande à être lu et relu, car il est plein de beautés, et

plus on s'en pénètre, plus on l'admire. Le poète d'abord chante le « mystère sans nom et souverain » d'une nation qui puise dans la justice de sa cause une confiance.

Stronger by far than it is bodily
A thing not with the body to be tamed.

Il décrit ensuite la Marne et ses forêts, les souvenirs historiques qu'elles évoquent, mais jamais l'automne n'a jonché l'herbe, ou chargé la « spirit-life » des atmosphères, de ruines si riches que pendant cette année terrible où l'âme de la France arrêta la grande ruée de toute la barbarie allemande.

La bataille eut cinq phases. C'est celle du milieu que raconte Herbert Trench. L'attaque se prépare et l'armée française, couchée dans les clairières humides, attend l'ennemi :

And here your armies, leopard-like, well shielded,
Leaf-strewn and shadow-mottled in the dews
As the moths that shower about their torch-lit blades,
Are couch'd in the wet glades,
The young men in their flower
Lying in their shoddy coats of shabby blue;
And heavy on their hearts
Lies all that ground of France that they have yielded.
From her they ask no thanks
They who to-day will choose
That they must die.

Ils sentent tout l'enchantement de ce monde qu'ils doivent perdre et cependant une vague de joie fait onduler leurs rangs infinis quand l'ordre d'avancer passe de bouche en bouche. Durant les incertitudes du combat, il fallut se replier encore sur les marais de Saint-Gond et les hommes de reculer

Waist-deep to these waters cold
Thirsting for desolation here
That they might only hear
The frog's lone flute
Amidst their shivering maze,
Or cry of wild duck sheer
Down the still waterways.

De nouveau les salves se répondent du Mont-Aout à Toulon-la-Montagne. « Qui devinerait, s'écrie le poète, l'étreinte de ce conflit pour l'âme de l'homme?... » Plus loin, Trench se demande : « Et pourtant, si la France périssait? ...Après tout qu'est la France? » Il répond à sa propre question par des pages débordantes d'émotion :

'Tis she who since Rome's wane
Hath been Man's leader these two thousand years.

She, always first to bear the throe
Europe must after undergo,
Who beneath the centralising touch of pain
Winces into control by brain —
Her very hurts become for her an eye —
Who first among the nations seems to attain
Most near to conscious personality.

La France pourtant n'est pas satisfaite d'elle-même, elle ne l'est jamais parce que

She knows her state is but the destined portal
Into another that shall make more free
Leader she is to as
Because with such a self unsatisfied.

« Si cette France doit nous être arrachée, s'écrie aussi Trench, nous n'avons pas besoin de parler. En la défendant, silencieux comme vous, ô Forêts de la Marne, notre mort devra nous servir d'éloquence ! »

Avant le combat, lorsque le mot d'ordre vole de l'un à l'autre : « L'étranger à l'étranger qui passe ouvre son cœur, longtemps oublié, chacun avec des larmes d'étonnement, entend la vérité ineffable et nue, les hommes marchent égaux, libres, et fraternels. L'on se souvient de l'unité des âmes. »

And with whose overruling Form do we entwine,
Sparks from the forges, blown through space ?
Or that thou, rising evermore
Whirl'd leaf, art become a sign,
That the child husk becomes a core
And the strange mask, a face,
And the one man, a race,
And that race, a thing divine ?

It is the soul of France.

Il faudrait tout citer de cet hommage qu'un poète rend à notre France, à ses sacrifices, à ses deuils, à son héroïsme, à sa gloire. Il faut lire encore ces vers magnifiques où la France victorieuse fait entendre dans l'avenir un chant composé de volonté éternelle et de méditation.

Thus is upheaved the nation,
Like you, the many-fountain'd forest
Closing above our heads —
Content that, while we sink, it spreads
Abroad on the sunn'd wave of Time
Wider its flowering incandescences ;

A many-voiced, a many-thirsted thing —
As full of eyes as heaven hath stars — a thing
Ascending to the future like a song
Moulded of fineless will and meditation.

De même qu'Herbert Trench exprime dans *The Battle of the Marne* la grandeur de la France, dans *Deirdre Wedded*, son plus long poème, il représente l'idéalisme et les rêves des Celtes. Nous avons dû, jadis, consacrer sans doute à cette œuvre l'analyse approfondie qu'elle mérite. On ne saurait clore ces deux volumes sans dire la fraîcheur et l'originalité des Contes en prose. Ce recueil est de la main d'un maître qui n'a peut-être créé ni genre, ni vocabulaire nouveaux, mais qui par la vigueur et l'envolée de la pensée se place au premier rang. Il a préféré les larges horizons de l'humanité au cercle restreint des émotions personnelles ; comme les prophètes de jadis, il est monté au sommet de la montagne et son âme a embrassé l'avenir glorieux que l'homme construit de ses réflexions, de ses souffrances, de sa volonté d'idéalisme, et de sa passion de justice et de liberté.

§

Avec le mince recueil que Mr Gerald Gould intitule **Monogamy**, on retombe brusquement sur terre. C'est un essai de satire assez amer des mariages où il n'existe entre le mari et la femme aucun lien intellectuel, où l'épouse n'est guère qu'une étrangère avec qui l'on a des intérêts matériels en commun et pour qui l'on éprouve le dégoût qu'inspirent des relations sans amour. Il ne manque plus qu'une femme reprenne le sujet du point de vue féminin, ou que quelque suffragette exprime à son tour sa répulsion pour le sexe fort.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Alberto Amado : *Vida Americana* ; Renascença Portuguêsa, Porto.— Capitaine Augusto Casimiro: *Nas trincheiras da Flandres* (1917) ; Renascença Portuguêsa, Porto. — Affonso Lopes Vieira : *Cancioneiro de Coimbra* ; França Amado, Coimbre. — Memento.

Quand on jettera plus tard impartialement les yeux sur les phénomènes d'ordre moral survenus durant cette guerre, on ne pourra manquer de se montrer surpris devant les lointaines répercussions des méthodes allemandes sur l'évolution des sympathies entre nations, qui jusqu'alors s'ignoraient mutuellement, ou se considéraient avec hostilité manifeste. Ainsi, les Républiques de l'Amérique du Sud, ayant à leur tête l'immense Brésil, ont tout à coup fait taire leur défiance vis-à vis des Etats-Unis du Nord et, par voie de conséquence, nos amis Yankees se sont avisés de l'importance insoupçon-

née que pourrait prendre le Portugal dans l'organisation du monde de demain. Le témoignage nous en est précieusement fourni par M. Alberto Amado, qui vient d'écrire, à l'usage de ses compatriotes, de substantielles pages finement observées sur la **Vie Américaine**. Non que les Etats-Unis songent à déférer au vœu de certains insulaires séparatistes, en s'incorporant les Açores, que l'Allemagne au surplus convoite; mais, portés au premier plan de l'action mondiale par la mise en pratique de leur idéal de liberté, ils se sont proclamés champions du droit des petites nations, à l'encontre du principe prussien de domination universelle, et ne veulent à leur effort d'autre rémunération que la garantie d'une autonomie inviolable pour tous.

On a cherché à prouver que l'intervention américaine ne pouvait avoir que des mobiles intéressés. L'erreur est grande, et M. Alberto Amado nous la dénonce, en insistant sur l'esprit profondément altruiste des Américains. Et puis, comment ne pas s'apercevoir que les entités spirituelles, invoquées contradictoirement par les deux groupes de belligérants, ont fini par domestiquer les intérêts purement matériels, et par combattre au-dessus des armées à la façon des dieux d'Homère?

Certes, l'Amérique aura beaucoup d'argent à placer après la guerre, et elle peut à bon droit chercher un terrain d'action dans les pays qui auront intérêt à se rapprocher d'elle, au Brésil, par exemple, et aussi au Portugal, encore que ce dernier pays soit l'allié de l'Angleterre. Le Portugal, en effet, possède d'immenses territoires coloniaux à mettre en valeur, et dont la victoire des Alliés doit lui garantir la possession.

Mais ce n'est pas sous ce point de vue que le Portugal peut intéresser maintenant les Etats-Unis. Les Açores sont pour eux à mi-chemin de l'Europe et de l'Afrique, et la situation géographique de cet archipel est tellement importante que, si l'Allemagne pouvait y établir une base inexpugnable de sous-marins, la victoire des Alliés pourrait devenir douteuse. C'est pourquoi il est nécessaire que les Açores restent entre les mains d'amis de l'Amérique, afin que les navires des Etats-Unis puissent y trouver un abri sûr et des dépôts de charbon. En outre, la possibilité de convois aériens a cessé d'être une utopie. Déjà l'on a esquissé un itinéraire où les Açores ont une importance spéciale. A ce propos, il convient qu'une entente étroite soit conclue entre les Etats-Unis et le Portugal. Dorénavant, l'Amérique entrera en sérieuse concurrence sur les marchés européens; elle aura besoin d'avoir un pied en Europe, et il n'y a pas de pays qui soit mieux placé pour jouer ce rôle d'intermédiaire que le Portugal. De même que pour le Brésil, il ne saurait surgir de rivalités industrielles ou commerciales entre les deux nations. Le rapprochement

luso-américain satisfera tous les intérêts, et il n'en saurait résulter non plus aucun froissement pour l'Angleterre alliée.

A bon droit, M. Alberto Amado insiste sur les particularités de la psychologie et de l'éducation américaines, sur le grand rôle joué par les femmes dans la vie sociale, sur l'immense bénéfice à chaque instant retiré par une communauté intelligente de la collaboration des nombreuses colonies étrangères, présentes sur le sol des Etats-Unis. Encouragement et protection sont assurés là-bas à toutes les initiatives, et c'est à un Portugais, João Philippe de Souza, qu'est échu l'honneur d'occuper le premier rang parmi les chefs d'orchestre et musiciens de l'Union. La souplesse de ses institutions a fait de celle-ci une sorte de synthèse des énergies créatrices du monde entier, et le livre si documenté de M. Amado vient proférer une fois de plus cette affirmation consolante : l'Amérique n'a pu entrer dans la guerre que pour vaincre.

Quant à l'organisation du monde après la victoire, elle devra s'appuyer d'abord sur cette idée de liberté qui est le fondement de la démocratie américaine; mais, dans l'adaptation aux œuvres du futur, cette idée devra emprunter quelque chose à la culture propre de chacun des Alliés d'aujourd'hui.

En ceci, il n'y aura pas lieu de négliger la contribution des petites nations. Celui qui conçoit est rarement, en effet, celui qui exécute et, comme le remarque justement M. Antonio Corrêa de Pinto, auteur d'une thèse originale sur *L'Armée internationale, garantie de la paix et du droit,* l'on ne saurait contester, par exemple, que le progrès matériel de l'Allemagne ne dérive, pour la plus large part, du progrès réalisé par la France dans le domaine de l'Esprit. Ainsi, la méthode préconisée par M. Corrêa de Pinto, pour l'organisation d'une Société des Nations vraiment stable, ne pourra être mise en pratique que par la force des Etats-Unis, et le Président Wilson lui-même, s'il ne la connaît déjà, aurait intérêt à méditer la thèse de M. Corrêa de Pinto.

Mais d'abord il faut vaincre. Et telle est la puissance des intelligences mystérieuses qui poussent les nations malgré elles vers les destins préparés par l'évolution historique que le Portugal eut beau faire une révolution appuyée sur le dessein secret de limiter l'effort militaire, la conscience nationale triomphe peu à peu des répugnances individuelles. On comprend que l'inertie équivaut au suicide; on oppose moins généralement l'Allemagne invincible à l'Angleterre égoïste, et le sens des destinées de la Race, en face de l'effort français, combiné avec l'aide américaine, réintègre les âmes.

« Le Portugal n'existe pas : il n'existe que des partis! » s'écriait naguère douloureusement Teixeira de Pascoaes.

Il y eut, hélas! en Portugal, comme en Grèce et chez la plupart

des neutres, une heure de snobisme germanophile. Cette heure est passée. Peut-être n'y a-t-il pas de haine contre l'Allemagne ; mais le peuple sent que l'existence des petites nations ne peut être que précaire aux mains de ceux qui ont martyrisé la Belgique. Et puis, le Portugal doit affirmer aux yeux de ses alliés eux-mêmes sa volonté de vivre.

C'est bien l'âme nationale qui s'exprime toute entière dans les notes de campagne du Capitaine Augusto Casimiro : **Dans les Tranchées de Flandre**, un des livres les plus vibrants qu'ait suscités la guerre. Livre de poète, du reste. Dans certaines pages on retrouve un sentiment de sacrifice analogue à celui qui distingue les lettres d'Alan Seeger, le légionnaire américain mort au service de la France, et il est curieux de comparer le sonnet de ce dernier : *De retour au front, après une permission* avec les réflexions d'Augusto Casimiro sur l'accueil fait par ses compatriotes aux soldats qui reviennent de France.

Le chapitre intitulé *De mon Catéchisme* serait à rééditer séparément à l'usage des officiers de toutes les armées. Ce sont des pensées droites et un peu dures, telles que les âmes de lutte et de foi aiment en formuler. Citons :

— Ceux qui se battent pour l'Avenir du Monde sont les rédempteurs, les Christs de l'Age nouveau.

— L'ennemi vaut toujours moins que toi, si tu sais le vouloir.

— Entre ta blessure et celle de ton ennemi, n'hésite pas : soigne ton ennemi.

— Etre jeune et ne pas être brave, quel blasphème!

— Fais de ton amour l'esclave heureux de ton devoir.

Les dernières pages du livre sont, en même temps qu'un hommage à la France dressée avec la claire conscience divine de sa force éternelle, un hymne passionné à la Patrie portugaise, qui participe de Dieu et qui s'est assise enfin à la Table-Ronde. On voit par là que du Barrésisme au Wilsonisme et au Rollandisme les nuances sont infinies, et ces nuances se reproduisent dès qu'il s'agit d'apprécier le caractère de l'œuvre d'art.

Pour nous, qui n'avons jamais songé à nier l'utilité des échanges, nous dirons volontiers avec Roosevelt que « le bénéfice d'assimila-« tion d'une culture étrangère doit consister dans le développement « de l'esprit qui l'assimile, en sorte qu'il puisse utiliser sa force « neuve en des créations conformes au génie de son propre pays ». La plus grave erreur d'art est donc de rompre délibérément avec la tradition nationale.

Or, c'est vers cette tradition que se sont tournés les véritables rénovateurs des lettres portugaises. Cette tradition a un sanctuaire entre tous révéré; Coïmbre, la Florence lusitanienne, et tous ceux qui

veulent saisir le véritable caractère du lyrisme portugais devraient y faire pèlerinage. Là coule le délicieux Mondego, là mourut la douce Inès de Castro.

En réunissant dans son **Cancioneiro de Coïmbre** toutes les poésies et chansons les plus caractéristiques inspirées, depuis le XV^e^ siècle, aux poètes de Portugal par la vieille cité universitaire, Affonso Lopes Vieira a vraiment réussi à créer l'une des plus parfaites anthologies élégiaque et lyrique, qui aient vu le jour dans son pays.

Sans omettre aucun des précurseurs, Garcia de Resende, Gil Vicente, Bernardim Ribeiro, et après avoir reproduit le célèbre épisode camonéen d'Inès de Castro, ainsi que les vers de Bocage et de Garrett sur le même sujet, c'est aux modernes qu'il donne la plus large place.

En fait, Authero de Quental, Gonçalvez Crespo, Manoel da Silva-Gayo, Eugenio de Castro, Antonio Nobre, Alberto d'Oliveira, Guedes Teixeira, Augusto Gil, Osorio de Castro, Lopes-Vieira, pour ne citer que les meilleurs, ont tressé une guirlande inimitable à la gloire de la cité d'art, où ils ont souvent tout à la fois étudié, rêvé, aimé.

MEMENTO. — Ont paru aux éditions de *Renascença Portuguêsa : Os Ultimos*, roman de Villa-Moura, évocateur d'une époque disparue, celle des derniers romantiques ; *Leivas da Minha terra* d'Ezequiel de Campos ; *A Evolução é a Revolução agraria* du même; aux éditions d'*Atlantida : Amor,* vers de Zoão Gabriel da Gandara, l'un des plus émouvants livres de passion qui aient paru ces derniers temps, et *Bailados russos* de l'éminent critique Manuel de Souza Pinto ; à *Portugalia* : *Soldado que vaes a guerra,* poésies d'Antonio Corrêa d'Oliveira inspirées directement par le peuple; à l'*Instituto : Musica indu* de Bernardino Gracias, savante plaquette où se trouve résumée l'évolution de la Musique dans l'Inde.

Du côté des revues, *Aguia* publie de délicieux vers de Jayme Cortesão : *Cantigas ao meu amor*; *Atlantida* reproduit deux fragments du beau livre impressionniste de Teixeira Gomes, *Inventario de Junho,* dont la 2^e^ édition va bientôt paraître; elle met au jour en même temps un poème inimitable de fantaisie émue et colorée : *A Terra do Paraiso* de Corrêa d'Oliveira; *Pela Grey,* créée dans un but de relèvement de la conscience nationale, débute, sous la direction d'Antonio Sergio, une courageuse carrière. Répondant aux arguments fournis par Magalhães Lima dans son *Do que o fogo não queima,* Antonio Sergio s'efforce de montrer que le problème de l'éducation appelle une solution moderne, différente de la solution découverte à l'époque de la Renaissance et capable, dit Antonio Arroyo, de « s'harmoniser avec les conditions de l'existence d'aujourd'hui ».

Mais d'abord il faut détruire l'analphabétisme, et c'est à quoi tend de toutes ses forces l'*Association des Ecoles mobiles,* dont le *Bulletin de propagande* montre les progrès constants. En vérité, la *Cartilha Maternal* de Joâo de Deus est une gloire portugaise qui égale les *Lusiades.*

PHILÉAS LEBESGUE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Jules Chopin : *Le Complot de Sarajewo*, Bossard. — John Spargo, *Americanism and Social Democracy*, New-York, Harper and Brothes. — Gaston Gaillard : *Amérique latine et Europe occidentale*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — E. Diaz-Retg : *L'assaut contre Verdun*, Armand Colin, 5 fr. — Maurice Talmeyr : *Portraits de la belle France*, Perrin, 3 fr. 50. — Simon Deploige : *La voix des neutres*, Plon, 2 fr. — *Alan Seeger, le poète de la Légion étrangère*, ses lettres et poèmes écrits durant la guerre, réunis par son père et traduits par Odette Raimondi-Matheron.

On a pu lire ici même les premières études faites par M. Jules Chopin sur l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand. L'analyse des notes publiées dans la presse autrichienne aussitôt après l'événement révélait d'étranges contradictions. Tout semblait indiquer que l'attentat manqué de Cabrinovitch, au moyen de bombes, et l'attentat réussi de Prinzip, avec son revolver, étaient sans lien entre eux. Le revolver est l'arme des meurtriers politiques isolés, tandis que la bombe est celle des groupes terroristes, — ou des policiers. Cabrinovitch était fils d'un policier, et le gouvernement de Vienne, à Belgrade, s'était fait son garant. Le seul récit connu de témoin oculaire suggérait l'idée d'un attentat simulé. Bref, **Le complot de Sarajewo** était déjà dénoncé, dans l'article du *Mercure*, comme une œuvre de la police autrichienne, complétée, d'une manière inattendue, par un jeune Yougoslave exalté.

M. Jules Chopin a réuni en un petit volume les renseignements qu'il a pu recueillir depuis que le procès des auteurs de l'attentat, ou des deux attentats, a eu lieu, et depuis qu'ils ont subi leur condamnation et sont morts. Car une étrange mortalité a sévi parmi les condamnés, assez nombreux, de ce procès. Il faut croire que les prisons autrichiennes sont fort malsaines. Le procès s'est déroulé à huis clos, ce qui est déjà de nature à inspirer les plus graves soupçons, puisque rien ne pouvait justifier ce secret, et puisque l'Autriche avait l'intérêt le plus évident à démontrer que les accusations qui lui avaient servi à provoquer la guerre étaient fondées, ou, du moins, avaient été lancées de bonne foi.

Malheureusement, le secret n'a permis à M. Jules Chopin qu'une étude incomplète. Elle est largement suffisante pour établir la mauvaise foi de l'Autriche, qui résultait déjà des pièces annexées à l'ultimatum à la Serbie. Les contradictions sont évidentes dans toute l'histoire du voyage qu'auraient fait les conjurés, de Belgrade à Sarajewo, voyage qui semble avoir été inventé afin d'arriver à confondre l'affaire Cabrinovitch et l'affaire Prinzip. Les invraisemblances accumulées corroborent ainsi l'hypothèse de M. Jules Chopin. Elle demeure quand même une hypothèse, car il n'est pas possible d'atteindre la certitude avec les renseignements que laisse passer une censure manifestement intéressée contre la vérité. Mais la présomp-

tion est très forte, et l'hypothèse peut être tenue pour une de ces vérités provisoires dont, si souvent, on est bien obligé de se contenter en pareille matière.

M. John Spargo est le président de la *Social Democratic League* américaine, qui a été fondée au commencement de cette année, et qui a publié, en guise de manifeste, la brochure intitulée : « La cause des alliés est la cause de l'internationalisme socialiste », dont j'ai rendu compte dans cette revue (« Etats-Unis », 15 juillet). Ce nouveau parti a été le rendez-vous de tous les membres du *Socialist Party* américain, qui ont quitté cette organisation depuis le commencement de la guerre, et surtout depuis l'intervention des Etats-Unis dans la guerre, à cause de son attitude germanophile. Dans son livre, **l'Américanisme et la Social Démocratie**, M. John Spargo a réuni les considérations théoriques et historiques qui expliquent à la fois et la position prise par l'ancien parti, et la formation et l'attitude du nouveau.

L'histoire du socialisme américain est mal connue, car il comptait peu dans les congrès internationaux. Je résumerai ici le chapitre où M. Spargo parle de la domination allemande que l'on y observait. C'était, dit-il, un fait général dans l'Internationale, atténué seulement dans les partis anglais, où l'on se souciait peu de théories abstraites, et chez les Français, qui trouvaient l'inspiration socialiste dans leurs propres écrivains, mais nulle part la domination des Allemands n'a été subie de manière aussi servile qu'aux Etats-Unis. Cela tient d'abord à ce que le socialisme, en tant que mouvement organisé du prolétariat, a été prêché par des émigrés allemands, notamment par Wilhelm Weitling et Joseph Waydemeyer, amis de Karl Marx, débarqués en 1849. Avec la première Internationale, le socialisme fut décidément considéré comme une importation allemande. Il se recrutait principalement parmi les émigrés d'Allemagne, et tout s'y passait en allemand. Même plus récemment, lorsque M. Spargo, qui est d'origine anglaise, arriva aux Etats-Unis en 1901, il n'y avait pas une seule section du parti où tout se fît en anglais. Les socialistes d'origine allemande s'efforçaient d'être accueillants pour les camarades de langue anglaise, mais l'obligation de résumer pour eux en anglais les discussions était gênante. Le parti socialiste américain était donc, aux Etats-Unis, un organisme étranger qui ne s'adaptait pas à la vie et aux besoins nationaux, en sorte que le socialisme pouvait faire des progrès constants dans le pays, sans que le parti socialiste devînt pour cela un facteur politique de quelque importance. Au contraire, il perdait plutôt du crédit, et ses gains politiques étaient généralement perdus au bout de peu de temps. Un des caractères du parti qui était le plus choquants pour les Américains était la trop stricte discipline, « qui place le loyalisme envers le parti, la

machine, au-dessus du loyalisme envers le programme socialiste lui-même ».

On conçoit que dans ces conditions le parti ait été pro-germain. Il l'a été à fond. La politique qu'il conseillait « coïncidait avec les conclusions des grandes autocraties militaires de l'Europe centrale ». Adoptant toutes les thèses du gouvernement allemand, il n'a jamais eu un mot de critique au sujet de l'invasion de la Belgique, ni des atrocités commandées, ni de la guerre sous-marine, et il est intervenu, dès le milieu d'août 1914, pour demander la prohibition de l'exportation de vivres, d'argent et de munitions de guerre. Il a existé, dit M. Spargo, quelques cas où l'on a pu constater l'influence de la propagande et de l'argent allemands dans le parti, mais ce furent des cas exceptionnels et sans réelle importance, et il est inutile de recourir à des explications de ce genre pour se rendre compte de l'attitude du parti, qui fut spontanée. Les raisons qu'en donne M. Spargo sont au nombre de deux : l'expansion des doctrines léninistes, c'est-à-dire de la négation du sentiment national, et de l'intérêt de la défense des institutions même les plus démocratiques, tant que l'on n'en arrive pas aux réalisations socialistes — et l'humble soumission à tout ce qui était fait par le parti modèle, la social-démocratie allemande de Scheidemann. Il y a longtemps que, dans les Congrès internationaux, le parti américain était une simple annexe du parti allemand.

A noter que les deux délégués américains pour la conférence internationale de Stockholm auraient voté avec Scheidemann, et que l'un d'eux était Victor L. Berger, autrichien (allemand) de naissance, qui réprouvait la conduite des minoritaires allemands. Il est vrai qu'en dehors des délégués des empires centraux, il y en aurait eu encore d'autres dans ce cas à la conférence internationale.

L'ancien parti socialiste américain a donc fait tout ce qu'il a pu, jusqu'à l'entrée des Etats-Unis dans la guerre, pour aider l'Allemagne, et lorsqu'il a vu que la participation américaine devenait inévitable, il a convoqué une Convention spéciale, qui n'a pu toutefois être tenue qu'après décision prise par le président et le Congrès de Washington. Ce fut la Convention de Saint-Louis, du 7 avril, où la majorité déclara que la guerre actuelle est d'origine capitaliste, que des socialistes ne pouvaient s'y intéresser, qu'ils devaient seulement prendre les armes pour la lutte sociale, que « dans toute l'histoire moderne il n'y a pas eu de guerre plus injustifiable que celle que nous sommes sur le point d'entreprendre », et que tous mouvements de masse devaient être appuyés pour s'opposer à la conscription militaire ou industrielle.

Comme en France, le parti était ridiculement peu nombreux par rapport au nombre des électeurs socialistes. Il était manifestement

en désaccord avec le peuple américain et avec la classe ouvrière. La minorité a quitté le parti, et fondé la Ligue, dont l'importance grandit, qui soutient la politique « jusqu'au boutiste » du président Wilson, et refuse d'aller à une conférence internationale, si ne sont pas préalablement remplies des conditions qu'elle sait ne pouvoir être acceptées par les socialistes allemands.

Il y a ainsi désormais deux partis socialistes américains, dont l'un est vraiment représentatif de l'opinion socialiste, tandis que l'autre ne compte pas, — sinon pour le Bureau socialiste international, — et c'est l'organisation, — ce que les Américains appellent la « machine », — qui donne encore quelque importance précisément à celui des deux partis où la pensée socialiste est méconnue et trahie.

Je n'ai rendu compte que d'une manière très incomplète du livre de M. John Spargo, où il serait intéressant de noter sa manière particulière de traiter les problèmes de la guerre et les idées même le plus rebattues. A la saveur de son « américanisme », il ajoute d'ailleurs l'agrément d'une pensée claire et d'une expression vive, courtoise, et volontiers imagée, même dans les parties polémiques et les discussions doctrinales.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Le livre de M. Gaston Gaillard, **Amérique latine et Europe occidentale**, montre combien a été louable l'attitude des peuples ibéro-américains dans la grande crise présente. La vieille culture latine et le jeune idéalisme démocratique l'ont emporté de haut sur le prestige de la force teutonne, et Dieu sait pourtant si ce prestige était cultivé et exploité ! A l'heure actuelle, tous ces peuples, même ceux dont les gouvernements ont cru ne pas aller jusqu'à la croisade contre la Barbarie, sont du plus profond de leur cœur avec la Civilisation, et rien qu'avec des citations d'auteurs appartenant à ces pays neutres, on pourrait réunir un *Livre d'or* dont la France aurait le droit de tirer un noble orgueil. Ce n'est pas d'hier, d'ailleurs, que ces sympathies nous sont accordées par ces généreuses républiques : en 1870 un président de Bolivie n'avait pas hésité, dans son amour pour nous, à déclarer la guerre à la Prusse, et ce n'avait été sans doute qu'un geste, mais l'Allemagne, tant celle de 1870 que celle de 1914, serait bien en peine d'en citer un du même genre en sa faveur.

Le sentiment d'affection et d'admiration pour nous tous et d'exécration de l'Allemagne a été si spontané, si profond et si général dans toute l'Amérique latine qu'on se demande comment certaines de ses républiques ont pu garder leur neutralité. Il semble que toutes eussent dû se dresser contre l'ennemi commun, soit dès le premier jour, comme le fit si louablement le Brésil (le seul pays neutre qui pro-

testa contre la violation de la Belgique, titre éternel de gloire pour lui), soit quand les Etats-Unis se décidèrent à relever le gant du Kaiser. L'explication est que dans ces républiques, quelque démocratiques qu'elles soient, les gouvernements peuvent gouverner contre l'opinion publique et dans tous les cas contre les assemblées représentatives ; les fondateurs des Etats-Unis, dont la constitution a servi de modèle à toutes les autres d'Amérique, l'ont voulu ainsi pour prévenir les abus démagogiques, mais en s'exposant, on le voit aujourd'hui, à des abus autocratiques. Quand on a pour président un Woodrow Wilson, homme de conscience et d'honneur, soucieux de l'opinion publique et proclamant la supériorité du pouvoir congressionnel sur le pouvoir présidentiel, c'est parfait ; [*4 lignes censurées*], cela a des inconvénients énormes. Tout pouvoir trop personnel est mauvais, même dans le pays le plus démocratique et le plus républicain, [*censuré*], et ceci devrait donner à réfléchir à ceux qui chez nous demandent que l'on réforme notre constitution soit sur le modèle suisse, soit sur le modèle américain ; on aura plus de stabilité, certainement, mais au prix de quels autres inconvénients et même de quels périls ! Que serait-il advenu de nous avec un Caillaux président de la République à la Wilson, en 1914, quand on voit le danger que nous aurions couru avec un Caillaux simple ministre à ce moment, et comme ce fut un coup de bonheur pour la patrie que le crime de sa femme qui le fit tomber du pouvoir juste à la veille de la guerre !

Mais revenons à l'Amérique latine. Tout entière elle est de cœur avec nous, et si le drapeau argentin ou chilien ne flotte pas à côté du drapeau du Brésil ou de Cuba sur les champs de bataille, c'est uniquement parce que tels politiciens au pouvoir se sont conduits un peu comme des basileus Constantin. Dans la République Argentine, la proposition de rupture a été votée le 20 septembre 1917 par 23 voix contre 1 au Sénat et approuvée cinq jours après par la Chambre, et Irigoyen n'a pas bougé ! [*Censuré.*] Tout est possible. Dans le Paraguay le président porte un nom, Schœrer, qui le fait deviner dévoué à la Kultur. Au Chili, le président a pu assez longtemps faire croire qu'il avait l'opinion publique avec lui ; l'emprise allemande était très forte dans ce pays fier de ses victoires sur le Pérou ; mais depuis que le parti conservateur et clérical a été battu aux élections de mars dernier par la fédération libérale il n'en est plus ainsi, et ce président, depuis lors, gouverne contre son peuple tout comme Irigoyen. Peut-être aussi le fonds de reptiles a-t-il servi en Colombie et au Venezuela, et sûrement il a joué son rôle au Mexique, pays troublé, besogneux, et en proie à tous les aventuriers ; car même la jalousie à l'égard des Etats-Unis, très vive au Mexique et en Colombie et assez réelle au Chili et en Argentine, ne suffit pas à expliquer l'inertie des gouvernements.

Cette guerre n'en aura pas moins été une crise salutaire pour tous ces pays. Leur vieille mère patrie, l'Espagne, a perdu la plus magnifique occasion de regagner leur estime et leur affection, et cette place il ne tient qu'à nous de la prendre, ou mieux de la conserver. La France, qui pour ces républiques avait été par contre-coup la libératrice (même le guet-apens de Bayonne s'est résolu en bien pour le monde!) restera l'initiatrice, et la pauvre Espagne alourdie par son autoritarisme royal et clérical continuera à gésir dans ses vieilles bouderies. Tous ces pays jeunes du Nouveau Monde ne regardent que nous, n'aiment et n'admirent que nous, et c'est pour nous qu'ils se sont levés, ceux de l'Amérique latine comme ceux de l'Amérique anglo-bretonne; les Etats-Unis qui n'auraient certainement pas pris l'épée pour la Russie ni pour l'Angleterre, pas même pour la Belgique, se sont croisés pour nous, pour notre République, sœur de la leur, pour notre liberté et notre démocratie dont telles souillures politiciennes n'arrivent pas à obscurcir l'éclat, et finalement c'est bien nous, Français, qui avons été dès le début, suivant le mot du Kaiser lui-même, « le principal ennemi », et la guerre actuelle est bien la lutte de l'esprit d'Allemagne contre l'esprit de France.

HENRI MAZEL.

§

Un travail sérieux et de haute probité historique apparaîtra l'ouvrage d'un publiciste espagnol, M. E. Diaz-Retg : **L'assaut contre Verdun**, qui est en somme un des premiers récits complets et de sérieuse discussion du siège et des événements qui se déroulèrent sous le canon des forts. — Verdun, raconte M. E. Diaz-Retg, qui s'est documenté soigneusement sur place, avait failli être assiégé déjà au moment de l'invasion allemande que vint contrarier la bataille de la Marne. Avec la puissance de l'artillerie moderne, la ville avait cessé d'être une forteresse inexpugnable, mais restait un point d'appui, — le meilleur sans doute, — de l'immense ligne qui s'étendait de la Belgique à l'Alsace, — et la clef de la défense de la Lorraine française. Le volume décrit cependant le système des forts et l'organisation de la frontière de ce côté. Les ouvrages de Verdun furent repris, améliorés et complétés par le général Sarrail ; mais ils furent surtout défendus par des troupes aguerries. Quant à la population civile, elle avait été évacuée ; de ses 18.000 habitants il n'en resta que 1500 après les affaires de septembre. La position de la place, cependant, constituait une menace pour les communications allemandes, un péril pour le camp retranché de Metz, et se trouvait la base du mouvement offensif que les troupes françaises préparaient en Lorraine. Verdun est placé au point de croisement de la route de Reims à Metz par la ligne de la Meuse, et la chute de la place devait

découvrir les positions de l'Argonne, le recul des nôtres livrant à l'ennemi au moins 1000 kilomètres carrés du territoire. D'autres considérations motivèrent l'assaut, — raisons financières et économiques. La situation militaire des États alliés des Empires centraux, Turquie, Bulgarie nécessitait également la diversion d'une grande victoire, si bien que l'attaque fut décidée dès 1915, pour éviter l'offensive générale que prévoyait l'Entente. L'Etat-Major allemand s'occupa dès lors de préparer une masse de choc qui pût emporter la place. L'attaque fut prévue pour le mois d'avril, puis avancée, et eut lieu sur la fin de janvier. Il y a d'ailleurs sur le fait, les résolutions prises, des versions diverses. Les Allemands, toujours est-il, transportèrent devant Verdun toute l'artillerie disponible, construisirent des abris, des plates-formes pour leurs pièces, en installèrent aussi sous des toitures en ciment armé, dans des caves, dans les champs. On a calculé qu'ils en accumulèrent 3.000 ; mais leurs troupes de même furent longuement préparées pour l'attaque. L'Etat-Major français d'ailleurs n'ignorait pas ces préparatifs. Les aviateurs avaient signalé les mouvements de l'ennemi et des précautions furent prises. Quand même, on n'osa pas trop, d'abord, dégarnir ailleurs et la disproportion des forces en présence comme du matériel, — dans les débuts au moins, — a été remarquée. La défense ne disposait que de deux corps d'armée contre sept, et l'artillerie, bien que renforcée, était loin d'égaler celle des Allemands.

La narration de M. E. Diaz-Retg décrit cependant le champ de bataille, — les positions des nôtres établies en demi-cercle des Hauts-de-Meuse au nord de Saint-Mihiel, et qui se trouvaient enfilées à l'Ouest et au Nord par les batteries allemandes placées au bois des Forges, derrière le bois de Consenvoye, dans le bois de Wavrille comme derrière Crépion, ainsi que sur les jumelles d'Ornes. Mais la défense avait été organisée. Il y avait, outre les barrières de troncs d'arbres et de fils barbelés, des tunnels pour la protection contre les liquides enflammés, des tranchées, galeries, etc... Les villages des environs furent évacués dès le 10 février, l'attaque étant attendue pour le 15 au matin. Les Allemands alors avaient mis en ligne plus de 400.000 hommes. Le bombardement commença le 21, dès 7 h. 1/2, sur un arc de cercle de 40 kil., — du nord de Malancourt à l'est de Fromezey ; mais le grand effort des assaillants se trouva porter entre Brabant et Haumont, de même qu'entre Haumont et Ornes. On a calculé que dans un secteur de 1000 m. de long sur 5 à 600 de large s'abattirent ce jour-là 80.000 projectiles dans l'espace de 7 heures. Au village d'Haumont que l'attaque enleva enfin, les obus arrivaient à raison de vingt par minute. Les nôtres ne pouvaient que chercher à se garer pour répondre au moment de la ruée adverse et contre-attaquer ensuite. Mais ils durent reculer au bois d'Haumont, à Herbo-

bois, au bois des Caures, — qu'on fit sauter bientôt et où fut tué le lieutenant-colonel Driant, épisode que rapporte longuement l'auteur. Les Allemands attaquèrent ensuite du côté de Samogneux, de la ferme d'Anglemont, de celle de Mormont, — avec la même tactique d'écraser sous les projectiles de leurs canons lourds chacun des centres de résistance, et de créer tout autour, par la puissance du tir, de véritables zones de mort. Mais ils cherchaient surtout à escalader les côtes de Meuse par leur flanc nord et à s'avancer ensuite vers la place. Attaques et contre-attaques se succédèrent; l'assaut fut donné après Samogneux, à la cote 344, le bois de Fresnes, Beaumont, le bois le Chaume. Pour nous déloger, les assaillants avaient l'ordre de passer même sur les cadavres des leurs. « Mais quand ils quittèrent le défilé de Samogneux au pas de charge, il se déchaîna, de l'artillerie, des fusils et des mitrailleuses du côté français, un ouragan de feu si nourri et si meurtrier que les cadavres et les mourants formèrent un énorme monceau, barrant le passage à ceux qui suivaient. » A la fin du jour cependant, ils parvinrent à établir au sud-est de Beaumont toute une série de batteries. Sur le fort de Douaumont furent jetés plus de 100.000 obus qui en firent un monceau de ruines, et après une effroyable tuerie, le 26 février, le fort fut emporté. Ce n'était d'ailleurs que la première partie du drame. Des troupes affluaient; le général de Castelnau arrivait à Verdun et la défense fut confiée au général Pétain. Douaumont attaqué ne put être repris, mais l'effort allemand de ce côté ne devait guère aller plus loin. Les pertes de l'ennemi déjà étaient effroyables; de l'un de ses corps d'armée (24.000 hommes) il en restait à peine trois mille, et pendant cette première phase de la bataille, on a estimé ses pertes à 100.000 hommes. Rien que sur le front d'Haumont (1 kil.) on compta 8.000 cadavres après les premiers combats. Les morts, on l'a rapporté, étaient expédiés en Allemagne ficelés par paquets de quatre, déshabillés et incinérés dans les hauts-fournaux. Sur certains points le nombre des corps était tel qu'ils obstruaient les fossés et empêchaient l'écoulement de l'eau vers la Meuse. « D'ailleurs, ajoute M. Diaz-Retg, dès le 26 février, tout le plan allemand se trouvait compromis; son effort aérien, qui devait empêcher le transport des troupes françaises, du matériel et des munitions, échoua de même complètement. Le récit indique cependant des combats en Woëvre, à Eix où l'on se battit avec acharnement, ainsi qu'au fort de Tavannes, à Manheulles plus au sud et à Fresnes. Mais la lutte resta atroce dans le secteur Vaux-Douaumont. — Ces épisodes du siège ont été l'objet, déjà, de relations diverses et sont assez connus. On a parlé également des combats terribles qui furent livrés à la côte de l'Oie, au Mort-Homme, Avocourt, etc... Le récit s'arrête à la fin de mars avec les épisodes de Malancourt et Haucourt, et c'est regrettable, car on ne devait

avoir l'épilogue de cette histoire que longtemps après, avec la reprise de Vaux et Douaumont. Mais déjà, le 11, l'offensive allemande pouvait être considérée comme arrêtée, rien que par l'énormité des pertes ; après vingt jours de combats furieux ils avaient en moins 200.000 hommes sur 300.000 engagés et 2 ou 3000 canons, dont la dépense en munitions avait d'ailleurs été fantastique. Un des chapitres du volume donne quelques détails sur ces pertes, de même que le compte des dépenses en munitions et en matériel, — chiffres édifiants, on peut le croire. Devant Vacherauville, toute une colonne fut surprise par les canons français, dans un pli de terrain où elle attendait le moment de l'assaut. L'efficacité du tir fut tel, et si rapide, que les hommes ne tombèrent même pas ; ils restèrent debout, serrés les uns contre les autres, — tant que lorsqu'on les découvrit, on se remit à tirer dessus, croyant voir se préparer une nouvelle attaque. « Les Allemands se faisaient massacrer en telles quantités, dit ailleurs un témoin, qu'on pouvait croire qu'ils poursuivaient la destruction de leur race. »

M. E. Diaz-Retg donne enfin quelques détails sur le bombardement de la ville même de Verdun et qui sont complétés par des indications de la préface de Maurice Barrès : rue Mazel, les obus mirent à nu d'anciens remparts, antérieurs à Vauban et remontant sans doute au temps des évêques ; ils faisaient le fond des maisons effondrées. La cathédrale fut également atteinte et plusieurs de ses parties, dit-on, s'effondrèrent. Plus loin il est donné quelques détails, mais que nous avons déjà rencontrés, sur la citadelle et ses galeries taillées dans le roc, — superposées, reliées par des escaliers, — toute une ville souterraine contre laquelle le canon allemand restait inefficace. — Le récit que nous analysons devra sans doute être complété, car il s'arrête avec la fin de mars et lorsque les pertes allemandes atteignaient 250.000 hommes ; mais c'est déjà un bon travail historique, où les opérations sont narrées et discutées abondamment, — une contribution importante en somme à la « chanson de geste » que restera pour l'avenir « l'assaut contre Verdun ». — Des cartes nombreuses ont été insérées dans ce travail que la librairie Colin a édité avec son soin habituel.

Les **Portraits de la belle France**, de M. Maurice Talmeyr, donnent une suite de figures, — des morts presque tous, — pris à titre d'exemple, pourrait-on dire, de l'héroïsme pendant la guerre « dans tous les rangs et toutes les conditions sociales, et qui tombèrent pour le pays, pour sa défense depuis les premiers jours du conflit ». — C'est le comte de Pelleport, qui s'engage à cinquante-neuf ans et se trouve mortellement blessé à Sarrebourg presque au début de la campagne ; c'est le libraire Munier, encore un homme d'âge, engagé volontaire lui aussi, et qui se trouve atteint en Cham-

pagne, tant qu'il meurt après quelques jours d'hôpital. Plus loin nous trouvons le général de Grandmaison, pour lequel M. Talmeyr a peut-être écrit les plus belles pages de son volume et qui se voit blessé près de Soissons, tant qu'il est emporté après quelques jours ; le petit chasseur Emile Noël, grenadier au 1er bataillon des Alpins, qui se défend, seul, à coup de bombes dans une tranchée, contre une attaque allemande et se voit à la fin blessé par l'éclat d'une marmite, tant qu'il doit être amputé d'une jambe ; le poète dauphinois Jean-Marie Bernard, qui s'engage après une existence assez mouvementée et des sautes d'opinion assez diverses. Il est tué pendant le bombardement de Souchez et l'on ne retrouve même pas son corps émietté par les obus. — On peut encore mentionner, dans cette série, la sœur Ignace, qui dirigeait à Moosch, dans son pays d'Alsace, un hôpital qui eut à soigner nombre de blessés, surtout du Vieil-Armand, et se trouva un soir prise sous les bombes. On ne releva que son cadavre et qui fut conduit avec les honneurs militaires au cimetière des soldats. Après elle, c'est encore le capitaine de Visme, dont le régiment doit gagner la fournaise de Verdun où il se trouve engagé de suite, et qui est tué le sixième jour ; le prêtre-soldat Maurice Portas, disparu dans une alerte de nuit, sur les bords de l'Avre, et dont le corps ne fut pas retrouvé, malgré toutes les recherches. Enfin, c'est le commandant Touchon, l'aviateur Guynemer, le capitaine de Maistre, etc... L'introduction du volume parle encore de divers jeunes gens qui s'engagèrent dès les premiers jours de la campagne, ou du moins dès qu'ils le purent et tombèrent pour arrêter la ruée de l'ennemi. — En appendice, M. Maurice Talmeyr donne enfin des témoignages, lettres et généalogies, qui complètent avec des documents cette série de portraits, en somme tracés heureusement.

M. Simon Deploige a publié chez Plon un ensemble de pièces relatives à l'impression produite en Espagne par la violation de la neutralité belge, ainsi que les massacres et dévastations de Louvain. C'est la brochure qui a pour titre : **La voix des Neutres** et où il a réuni de nombreuses pièces du procès. On sait qu'il y a en Espagne un fort courant germanophile : les uns ont été gagnés par la propagande allemande ; d'autres se trouvaient d'avance contre les alliés, et surtout contre l'Angleterre, sans parler d'une certaine animosité contre la Belgique, où Bruxelles avait laissé élever en 1911 un monument à l'anarchiste Ferrer, qu'avait condamné la justice espagnole. On voulut douter longtemps des atrocités dont se trouvaient accusées les troupes allemandes ; puis un mouvement contraire se dessina, et l'on trouve dans le petit volume de M. Simon Deploige : 1° une lettre de l'avocat Don Pedro Sangro au recteur de l'Université catholique de Louvain, qui recueillit trente-huit signatures et à laquelle un organe germanophile, *El Siglo futuro*, opposa quelques arguties, tandis que

d'autres publications du pays faisaient des restrictions ou même se montraient favorable aux Allemands ; 2° le manifeste *a Belgica* (2 mai 1916) qui examine impartialement la question des massacres en Belgique et de la destruction de Louvain, manifeste que signèrent environ cinq cents personnes qualifiées. Suivent, à titre d'indication, des extraits et citations de journaux alliés à propos de cette protestation ; une discussion entre feuilles françaises à propos de quelques paroles de blâme prononcées par le Pape sur les affaires de Belgique et que *le Temps* avait passées sous silence ; des criailleries de journaux germanophiles, etc...

La publication de M. Simon Deploige est un curieux ensemble de documents et mérite d'être versée aux débats.

CHARLES MERKI.

§

On retrouvera dans ce livre, **Alan Seeger**, tout ce qu'il faut savoir de ce charmant garçon, qui était un poète véritable et qui fut aussi un admirable soldat.

Sur le milieu qu'il connut et fréquenta avant la guerre, un article de M. Harrisson Reeves, dans la *New Republic*, était mieux renseigné.

D'autre part, il y a quelques inexactitudes dans le livre de Mlle Raimondi-Matheron. C'est ainsi qu'Alan Seeger n'a jamais collaboré au *Mercure de France*. La seule publication francaise à laquelle il ait écrit, ce furent *les Soirées de Paris*, auxquelles il donna un article sur le *baseball*, exhortant les Français à s'adonner à ce jeu. Le ministre de la Guerre vient justement de réaliser le vœu émis par Alan Seeger et désormais les soldats français joueront au *baseball*.

Il vaudrait la peine qu'on republiât en plaquette l'article de Seeger et qu'on le répandît à profusion, car personne n'a mieux montré les délices et l'utilité de ce jeu auquel, même en temps de guerre, les journaux américains consacrent chaque jour plusieurs colonnes.

Les lettres de Seeger nous révèlent son âme droite, sa bravoure, les déconvenues dont il souffrit, surtout celle de n'avoir ni avancement, ni encouragements dans le dur régiment où il combattait. On y voit encore un profond amour de la France, les raisons si hautes qui l'avaient amené à se battre pour elle avec une si noble simplicité et aussi l'extrême lucidité avec laquelle il voyait les choses de la guerre qu'il savait décrire avec un ordre parfait et une grande précision. Ses vers ont un charme indéniable ; ils révèlent un talent véritable ; on y remarque une singulière prescience de la mort.

Une traduction juxtalinéaire aurait conservé plus de saveur du

texte original des poèmes que leur traduction en prose, ou du moins aurait-il parfois fallu l'art même de Mallarmé traduisant les poèmes de Poe.

Mais, dans son ensemble, le travail de Mlle Raimondi-Matheron est satisfaisant et méritoire, et elle a eu soin de donner en regard de ses traductions le texte anglais des poèmes de notre cher ami Alan Seeger.

Ce livre est une contribution importante à l'histoire de l'intervention américaine. C'est plus qu'une biographie de poète et de soldat, c'est un prologue délicat et glorieux à la levée de la plus grande armée du monde.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

A L'ÉTRANGER

Italie.

L'ENTENTE INTELLECTUELLE. — Dans la nouvelle *Revue* qu'il vient de fonder, *L'Idea Latina* (n° 1, juillet 1918), M. Giacomo di Belsito publie un article réconfortant sur *L'Entente Intellectuelle*.

La vérité, dit-il, commence à se faire jour contre les menées intéressées, la mauvaise foi et l'ignorance. L'opinion publique, non plus celle d'une élite choisie des deux nations sœurs, s'oriente vers le concept de la nécessité d'une complète et féconde entente intellectuelle, qui devra faire suite à l'entente militaire entre l'Italie et la France.

Rien de plus simple, ajoute-t-il, et de plus naturel. L'éloignement était factice. Le soin que l'on mettait à couper les communications spirituelles des deux peuples était la seule cause d'un dissentiment non substantiel, ni, à plus forte raison, incurable, basé qu'il était sur une déplorable équivoque qu'alimentaient les embûches des ennemis intérieurs et du dehors, la morgue (*boria*) de certains professeurs et l'ignorance crasse de quelques classes dirigeantes.

C'étaient là les forces, conscientes ou non, dont disposait, chez nos voisins, la *Kultur* à lunettes, vigilante et avide, manœuvrant, avec une perfidie aussi sournoise que zélée, les mouvements de son armée occulte pour une offensive préparée dans l'ombre et dont la lutte présente, qu'il serait superflu de caractériser, était destinée à n'être que le simple épilogue.

Simple? Point autant qu'on serait tenté de se l'imaginer. Comme l'écrit fort bien M. di Belsito, « les facteurs qui ont contribué à jeter des ombres et à alimenter les malentendus entre l'Italie et la France, étaient nombreux et complexes ». Nous ne les énumérons pas ici, après que d'autres l'ont fait déjà, car, en France, les « italianisants » sont nombreux, depuis le simple amateur jusqu'à l'érudit professionnel.

Pourquoi donc leur action était-elle restée, en apparence du moins, stérile? C'est que cette action, plutôt littéraire, se voyait contrecarrée par un puissant courant d'idées germanophiles à base de « *Realpolitik* », que fortifiait, nous le croyons fort, certaine tendance de l'enseignement supérieur. Il a fallu que l'Allemagne apparût ce qu'elle était vraiment : une barbarie organisée, pour que l'Italie revînt à résipiscence. Telle est toute l'explication du phénomène.

La « *Realpolitik* » en question, nous en trouvons le programme *in nuce* dans la fameuse lettre de Bismarck à Mazzini, qui est de 1868. Elle exprime le leit-motiv si amplement développé depuis par Crispi et ses comparses et dont les variations les plus notoires furent : l'imbroglio tunisien, la combinaison triplicienne, l'infortuné pèlerinage royal à Berlin, sans parler de menus airs, tout aussi ridicules, ou tragiques. Mais il ne sera pas superflu de citer ici l'épître du chancelier au démocrate génois en ses passages caractéristiques :

L'affinité de langue et de race, l'analogie des conceptions morales et des mœurs comptent peu en matières d'alliances. Celles-ci s'appuient uniquement sur l'intérêt et sont déterminées exclusivement par les avantages qu'elles impliquent.

Quand deux Etats occupent des situations géographiques leur permettant de développer leur activité spécifique et d'augmenter à l'infini leur propre pouvoir par l'industrie, le commerce et la guerre sans que la puissance de l'un s'oppose le moins du monde à celle de l'autre, alors ces deux Etats sont et doivent être des Alliés naturels. — Quand, au contraire, leur situation géographique est telle que l'un ne peut accroître sa sphère d'action sans porter dommage à l'autre ; quand le commerce du premier ne fleurit qu'au détriment de celui du second ; quand, en un mot, ils ont les mêmes objectifs et que l'obtention de l'un de ces objectifs par l'un des rivaux met l'autre dans l'impossibilité d'arriver à ses fins, alors non seulement une alliance naturelle est impossible, mais encore il existe entre les deux Etats une rivalité fatale qui, d'un moment à l'autre, peut les transformer en ennemis.

Or, il est facile, en partant de ces principes absolument raisonnables, de déduire quelle est l'alliée naturelle de l'Italie et quelle est sa rivale naturelle.

L'alliée naturelle de l'Italie, c'est l'Allemagne. Sa rivale naturelle, c'est la France...

. . . . . .

Pour ce qui regarde l'Italie et la France, elles seront toujours rivales et souvent ennemies, parce que la face du monde ne se peut plus changer. Le monde a jeté entre elles une pomme de discorde et elles ne cesseront jamais d'être en lutte. Cette pomme, c'est la Méditerranée, merveilleux port entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique ; canal entre l'Atlantique et le Pacifique ; bassin fermé entre les régions les plus privilégiées du ciel. Ne serait-ce donc pas sottise de croire que la France puisse voir sans jalousie l'Italie s'avancer si profondément dans la Méditerranée, où elle possède un développement de côtes qui est le plus beau, le plus peuplé et le plus riche de toute cette mer et forme la voie la plus directe entre l'Europe, l'Orient et les deux

Indes ?... L'Italie et la France ne peuvent pas s'allier pour exploiter en commun la Méditerranée. Cette mer n'est pas un héritage à partager. La domination de la Méditerranée appartient incontestablement à l'Italie, qui y possède une étendue de côtes douze fois supérieure à la France. Marseille et Toulon ne peuvent aucunement être comparés à Gênes, Livourne, Naples, Palerme, Ancône, Venise et Trieste (*sic*). Maîtrise de la Méditerranée : telle doit être la préoccupation constante de l'Italie, le but de ses ministres, le fondement de sa politique...

Ces sophismes ont conditionné l'histoire politique de l'Italie depuis près d'un demi-siècle et quand Crispi déclarera, dans cette correspondance à un journal allemand qui lui est attribuée, qu' « *un rapprochement entre la France et l'Italie est impossible, parce que l'Italie n'aurait rien à y gagner mais tout à y perdre* », sera-t-il autre chose qu'un pâle épigone de Bismarck ? Pendant ce temps, les Mommsen pratiquaient, ardemment suivis par une légion de *dii minores*, le brigandage érudit dans la péninsule, loués, révérés et encensés par des écrivains académiques italiens qui s'étaient passionnément mis à leur école. Vainement Carducci, poète de l'Idée Latine, dévoilait-il le péril :

L'Italie ressuscitée, écrivait-il, a voulu se renouveler et elle s'est dénaturée. Oublieuse de Galilée, oublieuse du Vinci, elle a substitué à la science la micrologie. Négligeant de rechercher tout ce que Wagner doit à Spontini et à Palestrina, elle a troublé la divine onde de ses mélodies. Elle a germanisé sa culture, contre toutes les traditions de ses humanistes. Et, au milieu de ce bouleversement, les voix de professeurs italiens d'anthropologie s'élevèrent, qui récitaient la nécrologie de la race.....

Dirons-nous que le mal, enfin constaté — mais à quel prix ! — soit totalement extirpé ? Il faudrait, pour ce faire, forcer volontairement l'optimisme. L'autre jour, dans un des grands journaux de Gênes — le *Corriere Mercantile* du 8 août, — M. Mario Mascardi évoquait le sac de la villa de D'Annunzio et son exil en France et opposait à ces épisodes douloureux la germanophilie de Giovanni Segantini, telle qu'elle s'exprime, et de façon si crue, dans ses écrits, publiés par sa fille Bianca, particulièrement dans une lettre du 10 décembre 1898 à Pietro Fragiacomo. Mais cette germanophilie — contrebalancée, d'ailleurs, par une anglophilie de même nature — était d'essence purement commerciale, étant due à ce que le grand peintre voyait sa production systématiquement dédaignée en Italie, cependant qu'on se la disputait dans les Empires Centraux. D'autres indices — et, ce qui est plus grave, contemporains — ne laissent pas d'inquiéter nos amis clairvoyants d'Italie sur la permanence, chez quelques écrivains, d'un état d'esprit manifestement en contradiction avec les idées qui présidèrent à la formation du bloc allié contre l'Allemagne et qui inspireront demain la nouvelle assiette politique et économique de l'Europe.

C'est ainsi — pour ne citer qu'un exemple — que l'illustre économiste et sociologue Vilfredo Pareto a publié dans le fascicule du 31 juillet dernier de la très sérieuse *Rivista d'Italia* — avec, il est vrai, les réserves de la Rédaction — un article sur le « *soi-disant principe des nationalités* » où beaucoup de finesse est gâchée à démontrer qu'il est impossible de fournir une rigoureuse définition dudit principe et à en conclure — ici nous voguons en plein sophisme — que son corollaire, le principe de la liberté des peuples, n'a aucune force pour résoudre les grands conflits actuels. En quelques lignes bien senties du *Secolo* milanais (n° du 12 août), M. Luigi Perona a réduit à sa juste valeur l'argumentation de M. Pareto, qui parle non seulement du point de vue logique, mais aussi, et gravement, du point de vue historique, et mis en lumière combien était offensante pour l'Amérique la thèse du savant collaborateur de la *Rivista d'Italia*.

Je me demande, dit-il, s'il est licite — pendant que tous les hommes cultivés s'efforcent d'éclairer l'opinion publique pour éliminer, conformément à la vérité, les défiances interalliées, faisant ainsi œuvre de sain patriotisme,—que l'une des plus hautes intelligences d'Italie tente de dédaigner de la sorte un puissant allié qu'il y a un mois nous fêtions solennellement et auquel, chaque jour,nous demandons des secours en hommes et en moyens...

Sans doute, le paradoxe — et son proche parent, le sophisme — sont l'un des éléments de la pensée humaine. Nul ne songera, d'ailleurs, à l'établissement, après-guerre, d'une sorte d'orthodoxie intellectuelle interalliée. Sous ces réserves, nous estimons qu'il sera intéressant de suivre, dans la pensée d'Italie, les derniers sursauts, les spasmes d'agonie du germanisme moribond.....

C. PITOLLET.

§

Norvège.

On sait que le parti socialiste norvégien a mis sa direction en minorité au dernier congrès. Les éléments à tendances bolchévistes ont triomphé. M. Jacob Vidnes a été remplacé par M. Scheflo comme rédacteur en chef du *Social-Demokraten*. Il serait extrêmement intéressant, pour les socialistes, d'étudier dans le détail la crise d'un parti où les chefs ont l'habitude d'exprimer leur pensée, d'avouer leurs divergences avec une sincérité qui n'est sans doute pas toujours parfaite, — ils sont tout de même des hommes politiques, — mais qui pourrait passer pour exemplaire dans presque tous les pays. Aussi serait-il instructif de résumer les discussions théoriques qui ont eu lieu sur le syndicalisme opposé au socialisme, sur l'antimilitarisme et le pacifisme absolu, sur la révolution, la démocratie et l'esprit légalitaire. Mais tout cela est trop spécialement à l'usage des socia-

listes, et les socialistes français, pour le moment, ne paraissent pas disposés à des études sérieuses. Qu'il me suffise ici de constater que les dissensions entre socialistes norvégiens, si elles ont été, naturellement, provoquées par le fait de la guerre et de la révolution russe, n'ont pourtant pas consisté en une opposition entre amis de l'un des groupes de belligérants et amis de l'autre groupe. Même les sympathies bolchévistes de la direction nouvelle sont aussi indépendantes que possible du rôle que les bolcheviks russes ont joué dans la guerre au profit des puissances centrales.

Voici d'ailleurs l'attitude du parti norvégien actuel à l'égard des belligérants.

Le *Social-Demokraten* du 20 juillet ayant exprimé l'espoir, au moment même où allait se déclencher la contre-offensive de Foch, que l'Allemagne ne remporterait pas la victoire sur le front occidental, un M. Erling Winsnes a été choqué de lire dans un article rédactionnel ce qui lui paraissait une affirmation de sympathie pour les Alliés, et a envoyé au journal une protestation où sont reproduites les thèses connues sur l'Allemagne, pays de la législation sociale, et dont le peuple n'est ni militariste ni belliqueux, tandis que la France « sera toujours un danger pour ses voisins », etc. Il termine en disant :

Une défaite allemande sur le front occidental peut certainement amener une paix rapide, où les organisateurs du monde, les techniciens du monde, la nation la plus capable du monde, sombreront. Mais ce sera une paix qui nous coûtera cher à tous.

A ce correspondant occasionnel, la rédaction répond qu'il s'est mépris, et que si elle espère ne pas voir l'Allemagne remporter la victoire sur le front occidental, cela ne veut pas dire qu'elle souhaite une défaite décisive de l'Allemagne. Ce qui est désirable, c'est qu'aucun des deux camps ne soit victorieux. C'est d'ailleurs le résultat qui paraît le plus probable au journal socialiste, qui déclare, se croyant sans doute d'une impartialité souveraine :

Les impérialistes sont des impérialistes, où qu'ils se trouvent. Et les Américains ne valent certainement pas mieux que les Allemands. La population des pays de l'Entente n'est pas non plus politiquement plus mûre que la population allemande.

Cependant, le journal norvégien reconnaît certains faits essentiels. Il rappelle qu'à la suite des « victoires » allemandes en Russie et en Roumanie, — il veut dire après la trahison bolchévique, — le *Vorwaerts* a déclaré qu'il n'y avait plus d'autre moyen d'obtenir la paix que de vaincre à l'ouest comme à l'est. Et il observe qu'en Angleterre et en France, ce sont les hommes politiques civils qui ont le pouvoir, et décident de la paix et de la guerre, tandis que...

En Allemagne, c'est l'inverse, lorsque Hindenburg joue, il faut que les

hommes politiques dansent : von Hertling et Scheidemann, von Payer et David, tous dansent à la musique de Hindenburg.

Or les généraux victorieux ne concluent jamais de paix qui puisse durer. Leur toute-puissance politique en Allemagne est « un empêchement absolu à la paix ».

Et cette toute-puissance ne peut être brisée que par une défaite qui montre que les deux gaillards (Hindenburg et Ludendorff) ne sont pas des messagers de Dieu, comme certainement de nombreux Allemands le croient.

La nouvelle direction du parti socialiste norvégien, on le voit, ne peut pas être appelée germanophile, pas plus que l'ancienne. Elle sait discerner et ne craint pas de montrer les tares de l'Allemagne et de la social-démocratie allemande, ce qui la conduit même, dans le dernier passage cité, à une conclusion nettement contradictoire avec l'idée de la paix sans victoire, puisque, dans l'intérêt du peuple allemand lui-même, il faut souhaiter la défaite de ses chefs militaires. La constatation de la toute-puissance des généraux allemands semble bien aussi contradictoire avec l'égalité prétendue de maturité politique dans la population allemande et dans celles des démocraties occidentales.

Mais comment un parti socialiste aussi « pur » et aussi « révolutionnaire » pourrait-il se prononcer entre les deux groupes de belligérants ? « Démocraties occidentales », ces mots ne lui représentent rien. Il n'y a que des impérialistes des deux côtés. Et quand on est aussi pénétré de neutralisme, l'idée de la paix sans victoire est si séduisante !

C'est la pensée diamétralement opposée qui a présidé à la fondation d'une nouvelle revue, dont les rédacteurs en chef sont MM. Chr. Collin et Ch. Kaarbœe, intitulée *Atlantis*.

On connaît la légende, ou l'hypothèse, de cet ancien continent qui occupait la place de l'Atlantique actuelle. C'était, d'après la légende, la terre élue où l'humanité était heureuse. Pour les fondateurs de la revue nouvelle, l'Atlantide existe réellement, elle n'est pas une terre de légende, elle se compose des grands pays riverains de l'Atlantique, les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, qui constituent par leur ensemble le véritable centre de la civilisation et du progrès. Au rebours du journal socialiste, la revue *Atlantis* compte sur l'action des démocraties occidentales, souhaite, naturellement, leur complète victoire, et leur fait confiance pour l'établissement d'un ordre nouveau et meilleur par la paix qu'elles imposeront.

Cette paix instaurera, ou du moins préparera la Société des nations. En tout cas, elle coupera court à la tentative d'hégémonie allemande. A ce sujet, M. Chr. Collin cite un texte curieux du plus grand his-

torien actuel de l'Allemagne, M. Eduard Meyer, qui constate l'échec des tentatives d'hégémonie et la formation des Etats nationaux. « L'état présent du monde et le progrès continu de la civilisation reposent sur cet équilibre », tandis que dans le monde ancien, lorsque l'équilibre fut détruit par l'hégémonie romaine, le progrès de la civilisation antique fut arrêté. Il suit de là que le plan allemand de direction mondiale éloignerait du but civilisateur allégué, tandis que la libre concurrence entre Etats indépendants est le trait commun entre les périodes brillantes de l'antique civilisation grecque et de la nouvelle civilisation occidentale. Cette conception, d'ailleurs, n'appartient pas à M. Eduard Meyer, elle est centrale dans la pensée de l'Ecossais David Hume, chez qui l'a sans doute prise le professeur Meyer, qui est de culture principalement anglaise. Une nation s'appauvrit en se soumettant d'autres nations, et l'attentat pangermaniste contre la France en 1914 a été un crime contre le peuple allemand lui-même.

M. Chr. Collin ne pratique donc pas le neutralisme d'opinion ; les différences qu'il observe entre les alliés occidentaux et les empires centraux ne sont pas, à ses yeux, des phénomènes secondaires, que recouvriraient, pour ainsi dire, des similitudes plus essentielles. Il y voit des différences de principes, et il prend parti pour les démocraties occidentales, et pour leur conception du progrès par la fédération de libres Etats distincts.

Tout en marquant très fortement ce caractère international, et considérant les pays de la nouvelle Atlantide comme étant, dans leur ensemble, les vrais promoteurs de l'internationalisme, les fondateurs de la nouvelle revue font à la France une place à part et la traitent avec une sorte d'affection particulière. Leur introduction débute ainsi :

> La guerre mondiale nous présente un spectacle unique : la France combattant pour le monde, et une partie du monde toujours plus grande combattant pour la France. Plus que jamais le sol français, terre élue des combats pour la liberté, est devenu la scène où le sort de notre race se décide..... De toutes les contrées du globe, à travers les océans les plus vastes, des hommes et des femmes, en nombre tous les jours grandissant, viennent donner leurs vies pour le nouveau peuple élu, champion de la justice et de la liberté...

La revue est presque uniquement consacrée à la France, à part seulement l'article de considérations générales de M. Chr. Collin, et un article fort intéressant de M. John A. Gade, ancien commissaire de la *Belgian Relief Commission* : « Impressions de Belgique. » On trouve aussi un poème de Nils Collett Vogt : « la Marseillaise », un joli article coloré, fin et sensé, de Nini Roll Anker sur « la femme française », une lettre du front par le colonel norvégien H. Angell,

engagé dans l'armée française, un article de M. Ch. Kaarbœe sur « le droit historique », où il rappelle les conventions par lesquelles les princes allemands eux-mêmes, parmi lesquels des Hohenzollern, ont cédé Metz d'abord, et plus tard l'Alsace, avant toute conquête, pour obtenir l'appui de la France contre les empereurs.

La revue est une publication très soignée. Elle comporte, dans ce premier numéro, une série de planches, dans le texte et hors texte, de tableaux de Millet.

Un seul article d'un auteur français : « La mort du général Serret », par Maurice Barrès. C'est un beau récit, émouvant et simple. Mais pourquoi toujours Barrès ? Déjà, lorsque fut fondée la revue *France-Scandinavie*, cet écrivain fut mis au premier plan, comme s'il était le représentant par excellence de l'esprit français. Cela tient peut-être à ce que les amis de la France sont particulièrement frappés de son héroïsme, que M. Barrès s'est fait une spécialité d'exalter. Mais ce qui me paraît intéressant à mettre en évidence, c'est que cet héroïsme existe malgré, ou conjointement avec des sentiments de générosité, d'horreur pour la guerre, de fraternité, dont on ne trouverait guère l'expression chez cet auteur. Le troupier considère ce qu'il fait comme un travail répugnant et odieux, mais dont il sent profondément la nécessité, et c'est pourquoi il s'y résigne sans nul enthousiasme, et cependant d'une ardeur résolue.

Toutes ses traditions rattachaient la Norvège aux démocraties occidentales, à la France, qui a inspiré sa Constitution, à l'Angleterre, centre de son commerce, à l'Amérique, où tant d'émigrés norvégiens n'oublient pas leurs pays d'origine, et entre ces trois grandes nations s'étend l'Atlantique, grande voie ouverte entre elles, et qui est un peu un océan norvégien. *Atlantis* peut à bon droit réclamer pour la Norvège sa place dans la famille des peuples démocratiques.

P. G. LA CHESNAIS.

§

Finlande.

LE PLAN DES ROUGES. — On a aujourd'hui quelques précisions sur les conditions dans lesquelles la révolution rouge s'est produite. *Izviestiya*, l'organe officiel du gouvernement de Lénine, rend compte d'une interview qu'un de ses rédacteurs a eue avec M. Kullervo Manner, un des chefs des Rouges finlandais (1). Celui-ci affirme que le prolétariat finlandais, malgré sa défaite récente, est décidé de réaliser ses projets. Selon M. Manner, l'échec est dû au fait qu'on n'avait pas abouti à une collaboration dans l'Europe du Centre et de l'Ouest, comme on en avait eu l'intention. En Finlande, sous la pression des

(1) Voir *Suometar* du 8 juin.

bourgeois, on avait été forcé de précipiter les événements. L'action des ouvriers allemands ne s'est pas produite non plus au moment voulu. Les organisations ouvrières de l'Autriche étaient en retard et se sont contentées de promesses pour cesser la lutte. En Norvège aussi, au commencement de février, le mouvement des ouvriers devenait un soulèvement des masses, de même qu'en France (*sic*), mais tout cela se produisit à des moments différents. L'intention avait été de susciter au commencement de février un mouvement révolutionnaire dans plusieurs pays simultanément et le gouvernement bolchévik avait, dans ce dessein, fourni aux chefs des révolutionnaires les moyens nécessaires.

La collaboration internationale, dont M. Manner déplore l'échec, a donné un résultat très supérieur quand il s'est agi d'excuser devant l'Europe l'entreprise déplorable des Rouges finlandais. Leurs coreligionnaires étrangers ont fait une puissante réclame en leur faveur. Mais on n'a qu'à relire, à la lumière des renseignements exacts que l'on possède aujourd'hui sur la révolution finlandaise, l'article de l'*Arbeiter-Zeitung* de Vienne, publié ici même (1), et l'on constatera combien l'image qu'il en donne s'éloigne de la réalité.

LES ROUGES JUGÉS PAR UN SOCIALISTE. — On savait déjà que beaucoup de social-démocrates avaient désavoué le coup d'État qui déchaîna la révolution rouge. Un de ceux-ci, le Dr H. Ryömä, qui occupe une place en vue dans le mouvement coopératif, a récemment publié une brochure intitulée *Les événements de la révolution*, et qui est un réquisitoire sévère contre les leaders de son parti. Il critique à peu près les mêmes points que les parlementaires et journalistes bourgeois et il ne cache pas la déception profonde que lui a causée l'entreprise fatale des Rouges, mise en scène avec tant de malhonnêteté. Il blâme surtout les grèves de la police, les arrestations des conseillers municipaux, l'accaparement des vivres, les crimes des gardes rouges et la méthode de demi-mensonge et de déformation pratiquée par son parti. « Ces demi-mensonges, écrit-il, étaient caractéristiques pour le parti social-démocrate à tel point que les ouvriers finirent par croire qu'ils étaient indispensables : quiconque ne les pratiquait pas était considéré comme un naïf ou un suspect. » La révolution a été déchaînée, continue-t-il, par un petit groupe de chefs qui s'étaient promus eux-mêmes à cette dignité, sans consulter le groupe parlementaire ni le conseil du parti. Si le Dr Ryömä a raison sur ce dernier point — et il n'y a pas lieu d'en douter, — tous les organes représentatifs du parti social-démocrate, contrairement à ce qui avait été affirmé antérieurement, n'auraient pas été d'accord pour déclancher la révolution. Il est surtout regrettable que des critiques comme celles du Dr Ryömä n'aient pas été

(1) *Mercure de France* du 16 juin, p. 740.

formulées déjà au moment où l'on préparait le coup d'État socialiste, à savoir en décembre et en janvier.

LE GÉNÉRAL MANNERHEIM. — Un certain mystère plane encore sur les circonstances qui déterminèrent la démission du baron Mannerheim, général en chef de l'armée finlandaise. Selon l'explication, évidemment officieuse, donnée par la presse, elle serait due à des divergences de vue avec le gouvernement en ce qui concerne l'organisation de l'armée. Mais l'opinion la plus répandue semble être celle qui attribue son départ à la collaboration allemande qui lui aurait été imposée contrairement à son désir. Un article que vient de publier, sous le titre de : *L'aide suédoise en Finlande*, dans la revue *Svensk Tidskrift* (1), un des meilleurs officiers suédois engagés dans l'armée finlandaise, jette quelque lumière sur cette question. Le lieutenant-colonel comte Archibald Douglas faisait partie, dès le début de la guerre, de l'état-major du général Mannerheim et doit par conséquent être à même de parler des intentions de son chef avec quelque autorité. Son article (qui aura une suite) constitue d'ailleurs le premier exposé fait par une personne compétente des opérations militaires qui, précédées d'un pénible travail d'organisation, donnèrent comme résultat la victoire d'une armée improvisée sur les bolchéviks russo-finnois, beaucoup mieux armés et numériquement supérieurs.

Aux premiers jours de la guerre, à la fin de janvier et au commencement de février, Mannerheim se créa une base d'opération avec Vasa comme centre, relia, chose importante, l'Ostrobothnie et la Carélie, les deux provinces les moins affamées, et maintint, par la prise d'Uleâborg et de Torneâ, la communication avec la Suède. Les troupes russes, cantonnées dans les provinces précitées et désarmées par surprise, fournirent les armes qui servirent à repousser les premières attaques des Rouges. Mais ce n'est que vers le milieu de mars que les travaux d'organisation se trouvèrent assez avancés pour permettre de commencer les opérations de libération par une offensive dirigée contre Tammerfors.

Les combattants qui formaient la « brigade suédoise » n'étaient pas la seule aide apportée par la Suède. Les officiers faisant fonction d'instructeurs de l'infanterie, le colonel comte Adolf Hamilton, créateur de l'artillerie finlandaise, et les officiers suédois attachés au grand quartier général et aux autres états-majors fournirent tous un travail très appréciable. Une intervention officielle, et plus effective, de la part de la Suède aurait certainement terminé la lutte plus rapidement : les Allemands, très absorbés à ce moment par les bolchéviks et par les préparatifs de leur grande offensive sur le front occidental, se seraient volontiers dispensés d'envoyer des troupes sur

(1) Voir *Stockholm Dagblad* du 5 juillet.

un nouveau front d'intérêt secondaire. La position que le gouvernement suédois pouvait prendre est généralement présentée comme n'offrant que deux alternatives : d'une part, une intervention directe par l'envoi d'un corps expéditionnaire, ainsi que firent ensuite les Allemands, ou bien l'abstention totale, alternative adoptée, comme on sait, par le ministère Eden. Mais il y avait une troisième possibilité : le plan du général Mannerheim. Suivant le comte Douglas, qui doit parler en connaissance de cause, Mannerheim s'était opposé devant le Sénat à toute intervention étrangère *officielle*, suédoise aussi bien qu'allemande. Il aurait déclaré que ses propres moyens lui suffiraient pour mener l'entreprise à bien, mais à condition que des armes et des munitions lui fussent fournies rapidement en quantité suffisante et que le nombre des volontaires suédois, dont on devait de toute sorte faciliter l'engagement, atteignît un chiffre important. Le Sénat toutefois ne partagea pas son avis, d'une part parce que les espoirs qu'on avait fondés sur la Suède au sujet des armes et des munitions ne se réalisaient pas, d'autre part à cause des difficultés que l'on opposait aux volontaires suédois disposés à s'engager en Finlande. La politique des dirigeants suédois, dit le comte Douglas, eut des conséquences qu'ils n'avaient peut-être pas prévues : l'intervention allemande en Finlande et ce qui s'en suivit.

Nous nous contentons de ce résumé rapide des considérations du lieutenant-colonel Douglas. Il va de soi que des partisans du cabinet Eden y ont trouvé à redire. Ils allèguent surtout que l'aide suédoise, telle que la concevait le général Mannerheim, était incompatible avec la neutralité. C'est une question qui a déjà été abondamment discutée dans la presse suédoise (1).

(1) La « *brigade* suédoise » n'est qu'un nom. En réalité, le nombre des volontaires suédois n'était que de quelques centaines. Dans une chronique, *En Finlande*, parue dans le numéro du 25 août de *l'Action Nationale* et signée du pseudonyme de Jacques de Coussange, il est dit, entre autres erreurs, que 218 officiers instructeurs suédois ont été remplacés par des Allemands. Or, les officiers suédois engagés dans l'armée finlandaise ne se comptaient que par dizaines. Le plan du général Mannerheim, que nous exposons ci-dessus, prend dans l'article de *l'Action Nationale* cet aspect simplifié : « Il avait déclaré qu'il pouvait rétablir l'ordre sans l'aide de l'étranger ; *il lui fallait seulement* des armes et un grand nombre de volontaires suédois. Le Sénat (pouvoir exécutif) *fit mine de ne pas comprendre* et on appela l'étranger. » Dans ce même article figure aussi la fausse nouvelle, lancée par certains journaux, du retour du général Mannerheim au commandement de l'armée finlandaise. La question de la monarchie est exposée d'une manière incompréhensible. L'expulsion du correspondant d'un journal suédois, *Nya Dagligt Allehanda*, serait due au fait d'avoir « révélé les préparatifs d'expéditions militaires en Carélie et en Mourmanie » ; en réalité, il a été expulsé pour avoir répandu des bruits alarmants : il avait écrit dans son journal que la déclaration de guerre de l'Entente à la Finlande était imminente. Le collaborateur de *l'Action Nationale* ne souffle mot de la légitimité des revendications finlandaises en Mourmanie. Et les pronostics pour l'avenir le plus prochain sont résumés par cette phrase à tout le moins singulière : « Il va arriver cette chose paradoxale, mais qu'est-ce qui peut étonner de ce qui se passe en Russie ? que des Bolchéviks russes vont s'allier aux *blancs* de Finlande contre l'Entente (!) ».

LA FAMINE. — Chaque jour la famine se fait sentir avec plus d'acuité. Une correspondance de Helsingfors, publiée dans *Norges Handels-og Sjöfarts-Tidende* (Christiania) du 26 juin, donne une idée de sa gravité.

Pendant les années de guerre 1914-1917, l'importation annuelle de blé a été en moyenne de 135 millions de kilos inférieure à la normale.

Dans le courant de l'été 1917 les provisions de blé du pays étaient à peu près épuisées. Le Sénat de Finlande en acheta aux États-Unis et au Canada 60 millions de kilos et conclut avec le gouvernement de Kerenski un autre marché portant sur la même quantité. L'importation de la première partie dépendait du consentement de l'Angleterre, qui cependant tarda à l'accorder. D'autre part, la désorganisation de la Russie allait en croissant, et le gouvernement de Kerenski ne put tenir son engagement : sur les 60 millions de kilos promis, on n'en livra que 13 millions.

En 1917, l'importation de la Finlande fut ainsi de 215,6 millions de kilos inférieure à celle de 1913. A la suite d'un gel survenu le 7 juillet, la récolte propre du pays fut de 40 millions de kilos inférieure à la normale. Pour l'année courante on ne disposa donc que de la moitié de la consommation du temps normal. Pour éviter la famine, la récolte de l'avoine fut réquisitionnée dès l'automne 1917 en vue d'être utilisée dans la fabrication du pain.

La révolution suscitée par les bolchéviks, l'hiver dernier, renversa enfin tous les calculs. Après la victoire remportée sur les bandes rouges, qui ne menaçaient pas seulement l'ordre légal en Finlande, mais toute la civilisation européenne, les provisions de vivres se trouvèrent entièrement dissipées. Pendant les dernières semaines de la guerre, les Rouges battus dévastèrent les contrées les plus fertiles du pays, dans le sud, et emportèrent ou détruisirent des stocks de blé d'une valeur incalculable.

On fut ainsi obligé de réduire la ration de pain à 75 grammes par jour et par personne, excepté pour les ouvriers effectuant des travaux pénibles, qui touchent 100 grammes. Dans cette quantité est compris tout ce qui peut être considéré comme pain, blé, farine ou gruaux. Dans le pain il entre pour moitié de succédanés : graines de lin ou de chanvre, cellulose.

Le manque d'autres comestibles se fait de plus en plus sentir. Le cheptel a beaucoup souffert par le fait que, depuis le commencement de la guerre, les troupes russes stationnées en Finlande ont consommé à elles seules autant de viande que la population civile en entier. Les quantités de viande fraîche ou salée, poisson frais ou salé, beurre et sucre dont on dispose équivalent à 740 calories par jour et par personne, ce qui, additionné à la ration

de pain, représente à peu près le tiers de ce dont une personne adulte a besoin. La farine va manquer complètement s'il n'arrive du secours de l'étranger. A l'heure qu'il est, 1.900,000 citoyens, c'est à dire plus de la moitié de la population entière, qui reçoivent leurs vivres par les soins de l'Etat, sont réduits à la famine.

Pour pouvoir maintenir la ration actuelle, déjà infiniment insuffisante, de pain, il faut avant le 15 septembre 17 millions de blé, pour lesquels la production du pays ne peut fournir aucune compensation; pour pouvoir augmenter cette ration, ce qui serait urgent, étant donné que les pommes de terre font défaut, il faudrait 40 millions de kilos de blé, et alors même la quantité d'aliments à distribuer ne monterait qu'à 1.500 calories par jour et par personne, soit la moitié du besoin normal.

Une dépêche de l'Agence Havas, datée du 20 août, vient compléter ce tableau sombre par des détails qui doivent, malheureusement, être considérés comme conformes à la réalité :

En Finlande, on fait du pain avec l'écorce des arbres et les habitants sont encore heureux qu'on leur permette d'aller recueillir ces écorces dans les forêts. Cette écorce sert à elle seule à faire le pain, car la farine n'existe plus du tout. Seuls quelques fortunés peuvent encore se procurer un peu de lait. Dans beaucoup de régions les vaches sont mortes d'épidémies, de manque de nourriture et parce que l'on n'a pas pu leur procurer du sel. De nombreux mendiants parcourent la campagne. Les paysans ne peuvent presque rien leur donner, car la famine règne partout. A Helsingfors on mélange de la cellulose à la farine. On ne peut se procurer du vrai pain que par les soldats allemands qui le vendent à des prix fabuleux.

ARTHUR LÅNGFORS.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIEE. — Jusqu'ici, l'Angleterre n'a cessé de passer en Europe pour la nation individualiste par excellence. Qu'adviendra-t-il, après la guerre, de cet individualisme? C'est à quoi répond une étude de M. E. Rota, dans la *Revue des Nations latines*. En voici quelques extraits.

Deux forces morales, l'individualisme et le collectivisme, qui semblent antagonistes parce que leur concordance harmonique présuppose une société d'individus parfaits, ont réglé le développement de la vie anglaise au cours du XIX^e^ siècle : l'une reflète les caractères de la race et forme le fil conducteur de toute son histoire; l'autre, qui est l'âme de la démocratie, exprime les tendances idéales de la vie moderne; l'une seconde l'indépendance des personnes et développe leur sens de la responsabilité; l'autre tend à limiter les pouvoirs de l'individu en faveur de l'Etat pour qu'il exerce son action sur les classes peu fortunées.

. . . . . .

L'individualisme anglais n'a pas toujours été égal à lui-même; il s'est modifié selon les époques, et s'est enrichi d'humanisme, s'est conformé à la loi des besoins universels, sans renoncer pour cela aux droits suprêmes de l'esprit. Il est comme un père affectueux, mais intelligent, qui subvient aux besoins de son fils, sans rien abdiquer des droits de la paternité. Sa docilité, unie à sa fermeté, permettent de croire que le peuple anglais pourra, le drame fini, reprendre sa marche par les chemins du monde, dégagé de la tutelle de l'Etat, douloureuse nécessité du moment actuel, sans que le caractéristique « self-help » puisse être un danger pour la collectivité.

L'histoire de l'Angleterre s'est faite par les seules forces du pays qui n'a puisé qu'en lui-même et dans la mer qui l'encercle ses éléments de vie. L'Angleterre s'est laissée influencer par les courants étrangers seulement dans les limites que lui traçait son instinct conservateur, comme elle ne s'est pas laissé dominer, durant les périodes de crise, plus qu'il n'était nécessaire pour pouvoir ensuite les surmonter. Elle n'a pas perdu son temps à de longs arrêts stériles, comme elle n'a pas cherché à extraire des faits un résultat artificiel et contraire à la nature des choses. Elle n'a pas eu l'illusion de pouvoir aller de l'avant suivant un plan rigoureusement établi, et s'est bornée à pourvoir de la façon la plus pratique aux exigences de chaque époque qui surgissait. L'Angleterre ne s'est pas trouvée dans la douloureuse nécessité de détruire ce qu'elle avait édifié; elle a construit jour après jour, selon les données de l'expérience, et avec une répugnance méthodique pour les systèmes a priori. Tout s'est établi naturellement, sans hâte ni découragement subit, et aux différentes phases de son évolution historique on constate, semble-t-il, le même miracle de génération spontanée, qui frappe le mineur quand son pic s'abat à travers les richesses illimitées du sein de la terre. L'harmonie de l'ensemble est le produit d'une identité de caractères plutôt que d'un accord préétabli; comme les plus grandes cités d'Angleterre se sont formées peu à peu, maison par maison, et non selon un plan déterminé ou une vision d'art convenue, mais pour économiser le terrain ou par la loi d'une orientation commune.

Le sens de l'équilibre est l'âme secrète de l'histoire anglaise. Il ressort à la surface aux moments décisifs et révèle alors sa fonction directive.

L'occupation de l'île a été l'effet d'une conquête; des rapports de parenté avec les dynasties du continent ont valu à l'Angleterre des crises d'une extrême violence, des luttes politiques et des guerres séculaires. Malgré cela, il ne s'y est formé aucune caste militaire, parasite des autres classes de la société. La féodalité même qui a suivi la conquête ne s'est jamais spécialisée dans le métier des armes, mais a pris part à la vie du pays, collaborant à la formation de l'idéal moderne, à l'éducation de l'individu, à l'accroissement de la puissance nationale.

. . . . . .

Il y a quelques années seulement, l'instruction, supérieure et élémentaire, était une affaire privée. La stupeur de Pasquale Villari allant en Angleterre pour y étudier le fonctionnement scolaire, et n'arrivant pas à y trouver un ministre de l'Instruction Publique, est à ce sujet caractéristique. Les écoles, et en général les œuvres philanthropiques, les asiles de mendicité, les maisons de correction, les refuges pour la vieillesse, etc., ont été créés par

souscriptions privées, par les soins des différentes églises protestantes ou de bienfaiteurs volontaires. Magnifique exemple de l'attachement des particuliers au bien public, preuve suprême des traditions aristocratiques et de la solidarité humaine en Angleterre, et d'autant plus significative si l'on songe qu'en ce pays existe dès les temps les plus reculés la taxe pour les pauvres, atténuation au principe de la charité légale. L'Etat n'entrave pas l'action de l'individu, comme celle-ci n'entrave pas l'action de l'Etat. Chacun accomplit une œuvre socialement bienfaisante, sans hostilité réciproque, avec le même but d'utilité pour la chose publique.

Mettre en valeur l'individu, élément permanent du progrès futur, extraire de tout homme son maximum de capacité créatrice afin que chacun puisse se suffire et que l'action individuelle aboutisse au bien-être universel, en évitant ainsi que la société soit partagée en mendiants et en bienfaiteurs, tels ont été les principes directeurs que les théoriciens anglais de la morale et de l'économie ont rationnellement développés.

. . . . . .

L'idée de la solidarité sociale se développa en Angleterre en même temps que le sentiment de la solidarité de la race à travers tout l'empire.

Il a été reproché au peuple anglais de ne pas avoir favorisé à temps la dignité nationale des colonies. C'est une faute qui n'est pas imputable à la volonté des hommes, mais à la pensée, qui n'a pas compris de prime abord les avantages d'une liberté réciproque. Le Moyen-Age, si pénétré de l'idée d'unité politique, n'avait jamais entrevu l'autre idée, si essentielle, de l'unité économique, et en matière d'économie l'Europe presque entière en est restée à l'ancien régime. Au moyen-âge les villes luttaient entre elles pour la possession d'un fleuve, d'un port, d'un marché, comme à l'époque moderne on a vu des guerres de concurrence entre la patrie et les colonies ; et aujourd'hui on se bat entre nations pour le même objectif. L'Angleterre s'est peu à peu débarrassée de ses préjugés marchands, et elle est passée, de la politique de protectionnisme au régime de la porte ouverte, comme de l'idée d'empire à celle de la libre communauté. Plus d'impérialisme expansionniste, mais union ; plus de maîtres ni de sujets, mais une seule famille, de race et d'idéal identiques, dont les membres, libres et animés de l'esprit individualiste, vivent chacun leur propre vie, suivent leurs intérêts particuliers, disposés, à l'heure du péril commun, à se retrouver unis et à mourir sur un même champ de bataille, citoyens d'une seule patrie.

Deux faits distincts démontrent cette transformation : c'est qu'on puisse voir le général Botha, le champion de l'indépendance boër, être aujourd'hui le chef de la Fédération de l'Afrique du Sud et gouverner des Anglais et des Boërs selon les traditions de la liberté britannique ; et Lloyd George, chef du Cabinet et âme de la Guerre, alors qu'il y a quelques années, il n'était qu'un obscur avocat gallois et dut s'enfuir de Manchester, sous un déguisement, à cause de son opposition acharnée à la guerre dans l'Afrique du Sud.

. . . . . .

L'histoire du peuple anglais à toutes les époques nous interdit de croire qu'une brève période de guerre, si complexe soit-elle, puisse produire une évolution sociale nouvelle et décisive pour l'avenir de l'Angleterre, et qui

puisse effacer les caractéristiques traditionnelles et les vertus de l'âme anglaise.

Si on veut enchaîner l'avenir politique d'un peuple, qui a fait lui-même son histoire, aux résidus politiques d'une guerre qui fait partie de cette histoire même, et qu'il a dû subir contre sa volonté, interrompant ainsi son évolution naturelle, c'est perdre de vue la réalité pour suivre le mirage d'une doctrine dont la vérité est encore à démontrer.

Mais cette doctrine qui sacrifie l'individu à l'Etat centralisateur, qui subordonne l'économie à la politique, — source de dissensions; qui multiplie l'ingérence des contrôles, — cause de lenteurs, et âme de la funeste bureaucratie; qui accumule les lois protectrices du travail, — c'est-à-dire l'interdiction de travailler; qui, en somme, substitue le caporalisme à la liberté, cette doctrine n'est au fond qu'une tentative de germanisation du monde.

Si le collectivisme est la forme économique de l'avenir, de sûrs indices font présumer qu'il s'établira en Angleterre avant tous les autres pays, sans produire d'altérations morales et sans imposer la renonciation aux aptitudes d'autonomie nationale.....

. . . . . .

En Angleterre, le problème économique a toujours été un problème de mentalité et de caractère, comme tous les problèmes. Pour elle, penser c'est agir; et quand une vérité a été comprise et est arrivée à l'âme de la nation, tous les partis, sans hésitation, la traduisent en acte.

C'est ainsi qu'est née spontanément l'association des forces nationales et de celles des colonies, à la voix puissante de la guerre. La Nation, toujours unie pour la réalisation d'un idéal bienfaisant, l'est de même pour réagir contre les aberrations solitaires de quelques cerveaux échauffés et les prétentions impérialistes insensées. Toutes les classes productrices refusèrent de s'associer aux agitations protectionnistes de Chamberlain.

Pourquoi donc souhaiter que l'Angleterre soit la proie de l'Etat-minotaure, puisque l'individualisme anglais contient des trésors d'énergie sociale et de sympathie humaine? On ne peut expliquer l'histoire anglaise par la simple théorie des profits et pertes, et c'est le peuple anglais qui de tous contient le plus de substance sentimentale. On retrouve cet esprit de pur idéal dans l'exode au delà des mers des puritains vers la liberté; dans les voyages d'exploration au pôle, où il n'y a ni terres à cultiver, ni habitants à assujettir, où il n'y a en perspective que la mort, dans des solitudes désolées.

C'est de l'histoire, et c'est aussi la vie de tous les jours, en dépit de toutes les contradictions que la métaphysique du peuple allemand ou la logique des peuples latins observent sans cesse dans la vie anglaise, et qui ne sont que produits subjectifs d'une mentalité différente. L'Angleterre craignait de perdre, avec le tunnel sous la Manche, ses privilèges insulaires, et tout à coup, résolument, elle a franchi le Rubicon pour jeter son destin dans la fournaise occidentale. Elle faisait profession de pacifisme et d'antimilitarisme, et cependant elle a pu donner à son armée, en quelques heures, une phalange de volontaires, en nombre tel, qu'il a été nécessaire d'organiser un service d'ordre devant les bureaux de recrutement. On croyait, sur des apparences, à la défection des colonies, et celles-ci sont accourues, fraternellement et à l'unanimité. Est-il une preuve plus convaincante de la supé-

riorité pratique et morale d'un régime basé sur la liberté individuelle, en comparaison de tous les systèmes de syndicat gouvernemental ?

L'avenir de l'Angleterre est encore dans ses caractéristiques traditionnelles et dans son individualisme : l'habitude de chacun de compter sur soi, de se gouverner lui-même, de fortifier sa volonté, de cultiver le sentiment de l'honneur et le loyalisme, de vibrer avec les forces de la nature, de chercher dans les mystères de la personnalité les énergies qui y sommeillent dans l'indolence, de cultiver la conscience et le sentiment du devoir, d'exciter le *self-control* et le sens de la responsabilité. Tel doit être le programme de rééducation sociale de l'Europe future, plutôt que l'étatisme d'outre-Rhin.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le *Vorwaerts* écrit :

Il paraît à Helsingfors un journal allemand, *Suomi-Finnland*, apparemment destiné à attirer au « Deutschtum » les sympathies et la compréhension de la Finlande. C'est aussi le but que poursuit un article du n° 80, daté du 1er août, intitulé « l'Idéal du soldat ». Ecoutons comment est chanté aux Finlandais cet idéal du soldat, en langue allemande :

Entre le soldat et son supérieur bée un abîme effrayant, tout particulièrement entre une recrue et son supérieur. Ce dernier a toujours raison, le premier jamais. Le devoir du soldat est d'obéir, celui du supérieur de commander ; c'est aveuglément et sans hésitation que le soldat doit exécuter l'ordre de son chef. Quand à lui, il ne doit ni vouloir ni désirer, soumis qu'il est à la volonté de son supérieur. Le soldat ne peut parler, point même penser, il doit agir aux ordres du chef.

Une recrue n'est pas un homme, —ce n'est que sous le commandement de son supérieur qu'elle le devient. C'est une cire molle, que le chef peut modeler à son gré. La grande supériorité du chef se reconnaît en ce qu'il fait croire à son subordonné que lui, soldat, il n'est rien autre qu'un petit morceau de cire, ignorant et aboulique, et que tout ce qu'il dit et fait n'est absolument rien que non sens, déraison, folie. Il lui faut d'abord être étendu dans la poussière, nu comme ver, et sentir dans sa tête le sifflement du knout de son supérieur, puis, après des semaines et des mois, la grâce et l'aide du chef le relèvent de la poussière, le lavent, le vêtent et font de lui un homme et un soldat.

Le supérieur est le miroir du soldat, un miroir magique, où disparaissent toutes rides et autres défauts du visage. L'image du supérieur ne peut laisser apparaître le moindre défaut, il est la perfection même ; si le soldat croit y en découvrir vraiment, c'est là une preuve de l'insuffisance et de l'incapacité de ses propres facultés critiques.

C'est également nu comme ver, tel un nouveau-né devant l'univers merveilleux et mystérieux, que doit se tenir une recrue devant son supérieur. Celui-ci est le Seigneur Dieu du soldat. Le Dieu qu'il ne doit point prier, dont il doit respecter et suivre les préceptes sacrés. Le Dieu du soldat n'est jamais satisfait ; jamais il ne remercie, même pour les meilleures œuvres, mais son châtiment est cruel pour tout manquement et désobéissance. Car la main du supérieur détient la clef de l'Enfer terrestre. Cet enfer terrestre n'est pas ardent, pourtant ce n'est en lui que cris et grincement de dents.

Il est rempli de boue puante en laquelle le supérieur plonge le coupable, et ce n'est que lorsque celui-ci s'y est suffisammeut débattu que le supérieur peut donner le pas à la grâce sur le droit et venir à son secours. Et voyez ! cette boue puante a lavé le malheureux de ses péchés. Elle a nettoyé de toute volonté propre son esprit passionnément rebelle, et fait de lui une cire pure que le supérieur tient dans ses mains et peut à son goût pétrir, modeler et sculpter, jusqu'à ce que finalement cette œuvre d'art soit à point et qu'en surgisse un vrai, valeureux et obéissant soldat.

LA PRESSE NEUTRE. — Les portes orientales de la Russie ont longtemps craqué sous la poussée russe, et le gouvernement britannique, jaloux de son empire des Indes, regardait d'un œil hostile ces velléités d'expansion. Mais les Russes par leur passivité n'offraient pas un danger bien sérieux. La révolution a démembré l'empire des tsars, et voici le Turkestan, route des Indes, devenu autonome. Mais quelle nation, de l'Allemagne ou de l'Angleterre, prendra en tutelle ce jeune Etat du Turkestan? C'est là l'objet d'un article de M. Charles Vellay, dans la *Gazette de Lausanne :*

Or, cette région pleine de promesses suscite naturellement les convoitises de l'Allemagne. Du jour où l'effondrement de la Russie lui a ouvert toutes les routes de l'Asie, l'Allemagne a commencé à réaliser progressivement un plan d'absorption qui, sous des formes et dans des conditions variables, étend peu à peu vers l'Orient les limites de l'action germanique. Par l'Ukraine, par le Caucase, elle s'avance jusqu'au seuil de l'Asie centrale, Quand il lui paraît difficile ou impolitique d'agir par elle-même et ouvertement pour son propre compte, elle se sert de ses alliés les plus dociles, abrite ses revendications derrière les leurs, et, par le moyen de cette entremise, atteint indirectemeut son but avec la même certitude que là où elle s'impose sans déguisement. Ici, elle fait sentir son action par un double effort : d'une part, elle englobe les provinces transcaucasiennes de la Russie, le bassin de la mer d'Aral et le Turkestan russe dans le champ de sa propagande et de son œuvre de pénétration, par l'application méthodique et rigoureuse du traité de Brest-Litovsk ; d'autre part, elle pousse les Turcs à agiter un programme d'expansion, le touranisme, qui les mène, sous des prétextes tirés de l'histoire, de la religion et de l'ethnographie, jusqu'à ce Turkestan qui fut le berceau de leur race et le point de départ de leurs migrations. L'action est donc à la fois directe et indirecte, et elle s'exerce simultanément dans tous les domaines, avec tant de persévérance et tant de ruse qu'on ne voit pas très bien comment cette Asie centrale, encore amorphe, impuissante, indécise, pourrait échapper à cette emprise systématique, coordonnée et diverse.

Mais si, sur ce point du globe, le rêve germanique parvenait à se réaliser, si, sous prétexte de nécessités économiques, l'Allemagne accaparait le commerce de ce grand couloir de l'Eurasie, comment la Grande-Bretagne ne sentirait-elle pas peser sur son empire asiatique la plus formidable et la plus précise des menaces? Si l'on se souvient de l'anxiété avec laquelle la diplomatie britannique surveillait l'avance russe vers la frontière de l'Inde, la construction du chemin de fer de Samarkand, la politique d'ex-

pansion vers l'Asie qui fut en faveur, pendant un temps, à la cour de Russie, on mesurera quelle serait demain l'angoisse de l'Angleterre le jour où l'Allemagne, installée aux portes de l'Inde, y substituerait à l'inertie et à la passivité russe une activité puissante, acharnée, et soutenue par des moyens et par une volonté également infatigables.

Sans doute, dans des déclarations récentes, le gouvernement allemand s'est défendu de vouloir englober l'Inde dans le champ de ses préoccupations ou de ses desseins; mais on sait que les assurances de cette nature sont souvent faites précisément pour endormir la vigilance de l'adversaire, et, en tous cas, l'opinion britannique tient moins compte de ces affirmations gratuites que des préoccupations que paraissent imposer les circonstances actuelles, l'esprit de suite de la politique allemande, la campagne ardente et obstinée des milieux pangermanistes, enfin la nécessité pour l'Allemagne de s'assurer les matières premières que l'Inde seule pourrait lui fournir avec toute l'abondance désirable. Au reste, même si l'Allemagne paraissait s'arrêter, pour un temps, sur la route de l'Inde, le danger ne serait pas beaucoup moins grand. Il viendrait inévitablement une heure où, par la force des choses, l'expansion germanique chercherait à conquérir à la fois les richesses de l'Inde et les débouchés maritimes de l'Océan indien. En attendant cette heure-là, l'Allemagne, mettant à profit l'agitation de certains éléments hindous, préparerait ses voies par une propagande discrète et sûre qui ne laisserait pas une heure de répit à la domination anglaise.

Ainsi, quelque invraisemblable que puisse paraître un pareil rêve à ceux qui n'ont pas observé jour par jour l'effort prodigieux du pangermanisme et qui n'ont pas mesuré ses besoins et ses ambitions, il n'est pas douteux qu'en ouvrant la Russie toute entière jusqu'aux frontières de l'Inde à l'action prédominante de l'Allemagne, les accords de Brest-Litovsk peuvent avoir une répercussion sur toute la structure politique de l'Asie. La colonisation méthodique de certaines régions, ou même simplement une solide emprise économique, l'organisation et le développement des industries locales, l'intensification des transactions commerciales avec la Chine et avec l'Inde, la création de nouvelles voies de communication, tout cela constitue un programme qui, une fois réalisé, assurerait à l'Allemagne, dans le Turkestan et dans toute l'Asie russe, une telle prépondérance, une telle source de richesse, une telle force de pénétration, que l'Inde britannique en serait directement ébranlée, et bientôt, à son tour, frappée et conquise.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

L'Exposition des Petits fabricants. — L'exposition des Petits Fabricants, organisée cette fois dans les locaux du Petit Palais, est encore une exposition d'attente, — toutefois que les participants m'aient semblé plus nombreux que l'an dernier, mais encore très à l'aise dans les salles mises à leur disposition. C'est que l'endroit est vaste et que nombre des anciens producteurs poursuivent sur le front une besogne, sans doute nécessaire, mais qui n'a

que des rapports plutôt lointains avec leurs occupations du passé. L'inconvénient aussi des exhibitions qui se succèdent au Petit Palais, c'est qu'elles obligent à remiser continuellement, — à côté des lourdes pièces de sculpture qui demeurent dans la galerie d'accès — nombre d'œuvre en somme fragiles et qui doivent plutôt souffrir de ces excursions fréquentes dans les pièces d'arrière, ou le sous-sol. Les voyages, qui ont la réputation de former la jeunesse, on l'a remarqué depuis longtemps déjà, se trouvent avoir un résultat en général fâcheux en ce qui concerne les œuvres d'art, — et surtout lorsqu'il leur advient de séjourner dans les caves.

Mais passons. Le concours Lépine occupe au Petit Palais les deux galeries internes et la galerie de fond qui enserrent le jardin; les deux galeries externes sont plutôt réservées à la vente. Comme de coutume, ce qui frappe, c'est surtout la diversité des objets exposés, l'esprit d'invention des fabricants, l'ingéniosité des trouvailles et des applications. Le public est d'ailleurs de bonne volonté; il s'arrête, se groupe volontiers pour recueillir un renseignement, assister à la mise en marche d'un appareil, d'un jouet ingénieux ou cocasse. On va là, en somme, comme à une foire, et dans les galeries de vente peut-être même abuse-t-on un peu de la liberté que comporte ce genre d'entreprise, et de la réclame faite à certains produits. Des inventions se trouvent, au reste, d'une simplicité enfantine, et en somme n'en ont que plus de mérite. Je citerai ainsi « l'arrête-lait parisien », un carré de métal percé de quatre trous, qu'on adapte à l'aide d'une tige et d'une pince sur le bord de la casserole contenant le liquide et qui l'empêche de déborder au moment de l'ébullition, ailleurs: c'est un appareil en bois, sorte de cuve pour laver le linge, et qui peut servir encore de table de cuisine; des targettes de sûreté; un dispositif curieux, *l'alerte*, déclanchant une sonnerie dont l'avertissement peut être d'un utile secours; — ces dernières dispositions, au reste, ne semblent pas d'invention absolument nouvelle, du fait que certains inventeurs chaque année proposent le même article. Une curiosité encore est le « carillon hollandais », actionné par l'électricité, qui peut remplacer la sonnette ordinaire. Plus loin on trouvera une barrette de sûreté, qui se place à l'intérieur du gilet et empêche d'escamoter la montre qui se trouve dans la poche. Mais je crois avoir mentionné déjà le dispositif dit « fixe vite », pour accrocher les cadres, tableaux et objets analogues, depuis que certains propriétaires, qui construisent en carreaux de plâtre, poussent l'intolérance jusqu'à interdire à leurs locataires de planter des clous dans les murs. Enfin je signalerai avec plaisir « la Victorieuse », un « porte-montre » pour dames dont les modèles sont souvent heureux et certains même de véritables joyaux, — ainsi que le « patin parisien », inspiré évidemment des sandales japonaises et qui devrait bien se

trouver en usage dans nos régions, car il nous éviterait de patauger dans les lacs de boue que nous connaissons tous.

Je passerai plus rapidement sur le *caout-cuir*, un succédané du dernier produit et réservé aux mêmes usages; mais je mentionnerai un matelas à air, — hygiénique, naturellement, — et, comme meuble, un lit-bibliothèque, — lit enfermé dans une armoire et qui s'abat sur charnière lorsqu'on ouvre la porte en faisant jouer un ressort, — invention qui sera certainement utilisée par les vaudevillistes si elle ne l'a été déjà. Pour les photographes il faut mentionner ensuite une « tireuse économique » rapide, surtout pour les papiers au bromure et qui permet une production accélérée d'épreuves.

Nous arrivons aux inventions suscitées par la guerre, et qui apportent surtout des appareils destinés à aider les blessés et les invalides; à côté d'un casque à visière mobile pour les poilus, on nous montre, pour les mutilés, un appareil dit « l'indispensable », qui permet de laver main et poignet sans le secours d'autrui, pour ceux qui sont amputés d'un bras, à l'aide d'une brosse qui s'adapte contre la muraille ou une cloison. Plus loin, c'est une écritoire pour les aveugles, avec laquelle ils pourront faire eux-même leur correspondance, — et, pour les mêmes, un thermomètre dit thermo-balance, ainsi qu'une fourchette-couteau à glissière automatique, tandis que pour ceux qui se trouvent encore sur le front, avec les installations précaires qu'on imagine, on nous présente « la suspension du poilu », une pointe fichée dans le bois, avec un dispositif en équilibre enserrant la bougie.

Concernant l'aviation, le grand enthousiasme, l'engouement des débuts semble calmé. On peut cependant remarquer divers types d'avions et un petit modèle, Nieuport de chasse, dont le fuselage et la queue ont été faits d'une bombe de tranchées, ainsi que « la vraie solution du problème de l'aviation », — un appareil dont les ailes battantes et planantes imitent le vol des oiseaux.

Ce sont ensuite des appareils d'éclairage avec le Royal-Eclair, un « manchon amovible pour tripler l'éclat lumineux des lampes à pétrole ordinaires »; la lampe automatique Viollet et l'appareil Guilhain, s'adaptant sur un bec ordinaire. Pour le chauffage, c'est le radiateur à gaz Calon; des tabourets-chaufferettes, et, pour la cuisine, le « disque accumulateur de chaleur le *Parfait*, qui permet de faire rôtir poulet, gigot, etc... et même de cuire la pâtisserie. On pourrait recommander encore « l'Econome », petit réchaud à pétrole, — si toutefois il n'a pas été indiqué déjà. Mais d'autres inventions concernant le chauffage et la cuisine sont encore à mentionner. On peut se souvenir qu'à une précédente exposition, on avait vu se multiplier, par suite de la pénurie du charbon, les inventions destinées à en réduire la consommation, et des trouvailles toutes plus mirobolantes les unes que les autres : marmite norvégienne, pot-au feu qu'il suffi-

sait de mettre en train et qui continuait à cuire tout seul, etc... Si ce bel enthousiasme s'est en partie calmé, on retrouve encore aux Petits Fabricants quelques applications du genre. A côté de « la cuisine rapide », dite « cuisine au papier », que j'ai peut-être mentionnée antérieurement, c'est la « Charbonite », un liquide dont on arrose ou mouille le charbon pour augmenter sa combustibilité. Plus loin, c'est une « presse automatique Phœnix », pour agglomérer les poussières de charbon (modèle en bois, au quart de la grandeur), et un autre système de presse confectionnant des briquettes combustibles, sans parler d'un « agglomérateur parisien », avec lequel on obtient de petites galettes rondes destinées à bourrer le poêle.

D'autres inventions intéressantes ou curieuses, des produits divers, des applications inédites se rencontrent d'ailleurs à suivre les galeries : une pâte à rasoir qui s'appelle « le Rêve », — à côté d'une « colle antique du Japon » pour laquelle un préposé au débit faisait une assez bruyante réclame ; des articles en carton comprimé et laqué, — enfin une sorte d'ocarina, que présente un ecclésiastique enthousiaste.

§

J'arrive aux jouets et qui sont en nombre comme d'habitude, — toutefois qu'ils ne se trouvent pas tous à l'usage des petits. Il y a des jeux de patience, à bon nombre ; naturellement des tripotées de canons en bois, — pris aux Allemands sans doute ; le « jacquet du poilu » ; des poupées en chiffons, pour lesquelles on ne peut craindre qu'en tombant elles se cassent le nez, car il manque ; des jouets scientifiques d'actualité comme le canon de 75 en argent et cuivre « avec recul de la pièce, lance-plomb et détonateur, actionné sur le socle d'un mouvement circulaire et musical » ; le 75 vainqueur du gotha ; le canon qui peut envoyer six obus, — en bois heureusement ; — le tank dit « Stupéfiant » qui « franchit les obstacles et braque automatiquement son canon » ; la « réponse à la Bertha », avec une balle qui doit traverser des anneaux de plus en plus exigus ; le « revanche des Alliés contre la Bertha », avec des avions alliés qui tournent au-dessus du canon et, sous le portique d'une caverne, des soldats allemands qui font « kamarades ». — Ailleurs, c'est le champ des avions — ou plutôt des hydravions — dans un bol d'eau ; le nouveau jeu de la bille Dinguette, dit *le Dingo* ; la grenade-joujou ; tout un campement avec la tente d'aviation, le « Clément-Bayard », l'hôpital militaire, etc. ; le « célo-fil » ou jeu de l'aviateur qui descend en parachute, les bras écartés et riboulant des yeux divergents.

Il faut ajouter des bataillons entiers de soldats en fer blanc, en bois découpé, — le régiment en marche, le défilé des Alliés ; des fantassins, des cavaliers, sur un socle à bascule ; des animaux,

encore en bois découpé et peint : le chameau qui balance le cou ; l'ara sur son perchoir, qui riboule des yeux et ouvre le bec ; la girafe qui baisse la tête et lève la queue, etc. Ailleurs ce sont les cuirassiers qui chargent ; le permissionnaire du front arrivant avec ses deux moutards sur les bras ; d'autres personnages et animaux en bois découpé, certains articulés : la girafe encore, l'oie qui tire du col, le lapin ; de plus vastes sujets comme l'arche de Noë, à côté de la voiture chargé de charbon ; d'une niche à chien, — la « niche du poilu », avec un boule-dogue massif, carré, qui avance la gueule, prêt à se jeter sur les intrus, et d'un aspect plutôt rébarbatif. Il faudrait mentionner encore d'autres animaux, en bois découpé et peint, que l'exposant intitule : animaux acrobates, — le chat, le cochon, le lézard, et certains jouets à mécanique parmi lesquels on remarque surtout un chat et un chien juchés sur une boîte, — le chat gonflant le dos, le chien prêt à s'élancer, et tandis qu'ils se soulèvent l'un devant l'autre, un sifflet spécial imite le jappement furieux du roquet. On peut mentionner encore le « toupinodrome » ; *l'alerte,* un sergent de ville empâté dans son uniforme et qui bat du tambour, — pour nour rappeler les visites d'avion ennemis ces derniers mois ; *souffle-dessus*, ou le conducteur d'auto, encore en bois découpé, qu'on fait avancer en soufflant à l'arrière sur deux planchettes debout et assemblées à angle droit. Enfin c'est la musette porte-bonheur, où l'on trouve, réduites et minuscules, les choses plutôt diverses qu'assemble cette sacoche du troupier, — et jusqu'à une moitié de saucisson ; une automobile avec hélice spéciale et « l'insubmersible extra-léger », qui sont encore des jouets à mécanique.

§

Cette revue du bazar des Petits Fabricants serait incomplète si j'oubliais les statuettes-caricatures signées Zyg et qui sont presque des satires, — toutefois que l'auteur n'ait visé que des types généraux. C'est le sergent de ville, le cocher, la ménagère (je vous recommande le chignon), l'élégante, le boueux algérien, — personnages dont on peut intervertir les pièces et surtout la tête. Il faut signaler également les fétiches du jour, — *Nénette et Rintintin*, — qui sont visibles en plusieurs endroits de l'exposition, et jusqu'en broderie sur des foulards ; ailleurs les deux gnomes apparaissent avec cette inscription : « Nénette et Rintintin protège (sic) la France » ; — il y a même de superbes poupées avec tête en étoffe peinte, costume et bas de soie, la perruque de cheveux jaunes ou de cheveux rouges, qui sont qualifiées de « poupées porte-bonheur ». Les dames, nous n'en doutons pas, en feront une ample consommation. Mais n'est-ce pas la morale de cette histoire, il faut bien le dire, que les grandes déclamations de nos matérialistes aboutissent en somme à cette niaiserie ? Le besoin d'une croyance existe toujours pour l'être hu-

main et nous surprenons ici la mécanique du fait ; quand on lui enlève les hautes idées, il s'agenouille devant leur reflet ou même leur caricature. Au vieux temps, on pouvait prier les saints, s'agenouiller et invoquer Dieu. Maintenant, on est protégé par Nénette et Rintintin. Nombre de gens qui se croiraient déshonorés sans doute si leur concierge les voyait entrer à l'église, — les mêmes qui vont s'installer chez le bistro pendant un enterrement, et qui pousseraient des hauts cris s'ils venaient à découvrir que leur femme possède un crucifix, — se hâtent d'acquérir les deux fantoches qui seront suspendus au mur ou sous la lampe, tandis que des élégantes, du demi ou du quart de monde, en portent des réductions à leur corsage, — car il en est de plusieurs tailles et de modèles très divers, sinon d'une laideur équivalente. Par chance, cela fait vivre quelques petites gens et marcher toujours un peu le commerce.

CHARLES MERKI.

LA VIE ANECDOTIQUE

L'âme du canon. — L'affaire Malvy. — Sainte-Alliance et Belle Alliance.

— Non, disait mon ami D..., permissionnaire qui, tout savant qu'il soit, est dans l'artillerie en qualité de maître-pointeur depuis le commencement de la guerre. Non ! **L'âme du Canon** n'est pas une simple expression symbolique ou technique. Il s'agit d'une réalité et j'ai toujours pensé pour ma part qu'après un certain nombre de coups tirés, le canon s'animait selon sa nature et n'était plus insensible jusqu'à sa mort, c'est-à-dire lorsqu'il sautait ou se trouvait hors d'usage. Du reste, écoutez bien :

La bataille d'artillerie faisait rage. Depuis trois jours on tirait sans arrêt de part et d'autre. La batterie était placée à une des extrémités de la ligne où l'action se déroulait. En ce point, tandis que l'infanterie progressait au centre du champ de bataille, on n'avait pour mission que de neutraliser l'activité de l'artillerie ennemie et de barrer la route à la contre-attaque.

Vers le milieu de la troisième journée, les officiers furent tués l'un après l'autre. La plupart des sous-officiers et des servants moururent aussi et il ne resta plus qu'un seul des canons en service. C'était la quatrième pièce. Elle fonctionnait depuis le début de la guerre et avait été à la Marne, à l'Yser, en Argonne et en Champagne.

Peu à peu, elle perdit aussi ses canonniers et il ne resta que deux hommes pour la servir : le maréchal-des-logis et le second pourvoyeur. Mais les éléments du tir ne changeaient pas. On tirait toujours avec la même hausse et les deux hommes continuaient leur service avec entrain. Le pourvoyeur faisait aussi fonction de chargeur et le maréchal des logis vérifiait et tirait.

La quatrième pièce était un beau 75 que ses servants, tous gars de ch' Nord soignaient avec un amour particulier. Ils le traitaient avec une sorte d'humanité où il entrait de l'admiration, de la vénération et de la familiarité et, durant tout le cours de la guerre, le canon avait été entretenu aussi minutieusement que s'il eût été au parc attendant l'inspection.

Ces canonniers savaient que leur canon avait une âme, mais ils n'entendaient point par là seulement sa partie creuse, ils pensaient aussi à une âme vivante, à un esprit qui l'animait réellement et le rendait supérieur non seulement aux autres canons, mais aux hommes mêmes.

Reprenant une tradition qui a de la grâce, ils lui avaient donné un nom. On l'appelait *le Sénateur*, ce qui n'était nullement une allusion à nos pères conscrits, mais bien une métaphore qui tirait son origine de la forme même de la pièce.

On sait que dans l'argot du front, le 75 est souvent désigné sous la dénomination de « cigare » et les servants avaient donné à leur pièce le nom même de leurs cigares préférés, les « sénateurs ».

S'il est impossible d'avancer que le canon « le Sénateur » eut une âme autre que la partie creuse de son tube, on peut néanmoins supposer qu'il avait absorbé une partie de la sensibilité de ses six servants, qui lui adressaient volontiers la parole et auraient ri au nez de celui qui leur eût affirmé que leur canon ne comprenait pas ce qu'ils lui disaient.

Dans la bataille qui se déroulait, la voix tonitruante du « Sénateur » s'élevait avec régularité.

Une grosse marmite de 210 arriva et un éclat tua net le pourvoyeur.

Le maréchal des logis continua de servir la pièce tout seul. En bras de chemise, il se hâtait tout suant et les douilles doraient le sol tout autour de lui.

Bientôt, une nouvelle marmite le jeta, le front troué, à côté de sa pièce.

A ce moment, d'un observatoire lointain, un officier d'état-major, qui par la suite reconstitua cette scène et me l'a racontée, ayant par hasard regardé de ce côté, vit, au bout de sa lorgnette, se dérouler le spectacle le plus étrange et le plus émouvant.

Il lui parut que le canon « Sénateur » était brusquement devenu de chair et qu'une vie nouvelle particulièrement active l'animait.

Les essieux s'allongèrent comme des bras au bout desquels les roues se tendirent comme de grandes mains ouvertes qui allèrent prendre un obus.

La roue gauche fit alors office de chargeur, tandis que la droite,

faisant fonction de tireur, ouvrit, puis referma la culasse et tira brusquement le tire-feu.

Le coup partit, et de son observatoire, au loin, saisi d'étonnement et d'enthousiasme, l'officier vit le canon refaire la même manœuvre jusqu'à l'épuisement des munitions...

Dès que cela lui fut possible, l'officier alla jusqu'à la batterie. On y enterrait les morts, tandis que les avant-trains, venus de l'échelon, étaient sur le point d'emmener les petits canons gris. L'officier recueillit avec passion, de la bouche des conducteurs, les détails relatifs à l'amour que ses servants portaient à la quatrième pièce. Il nota aussi le surnom qu'ils lui avaient donné.

Puis il examina, avec une curiosité attendrie, le canon prodigieux. Rien ne paraissait à l'extérieur qui rappelât l'événement extraordinaire auquel il avait assisté de loin. Les essieux avaient l'écartement réglementaire et les roues étaient là qu'on ne pouvait confondre avec des mains...

« En effet! dit à mon ami D... un médecin qui assistait au récit qu'il fit de cette aventure. L'officier était loin, il crut que le canon tirait tout seul. C'est une simple hallucination provoquée par la tension nerveuse, l'éclat du soleil et par la suggestion accomplie par l'expression *âme du canon* qui, signifiant quelque chose de bien concret en balistique, s'était pour un temps transformée dans l'esprit de l'officier en quelque chose d'abstrait qui douait le canon en question d'une vie toute particulière. »

« Qui sait? » dit mon ami D..., avant d'aborder un autre sujet de conversation.

§

L'affaire Malvy suscite des réflexions anecdotiques qu'il convient de situer en Angleterre, puisque ce pays est le berceau de la vie parlementaire.

La popularité et l'impopularité, en matière politique ont de si singuliers retours qu'elles ne signifient le plus souvent pas grand chose en elles-mêmes.

Par contre le sang-froid, la présence d'esprit sont les plus grandes qualités et les plus nécessaires à ceux qui veulent occuper de hautes fonctions politiques.

En 1785, Pitt s'étant rendu chez le Lord Maire, au Guildhall, pour y dîner, fut insulté par la populace qui jeta dans sa voiture de la boue, des pommes cuites, etc., dont lord Richmond, qui était avec lui, le mit à couvert, en lui faisant un parapet avec les coussins de la voiture. Cette aventure donna lieu à l'information suivante qui fut insérée le lendemain dans les journaux.

« Lord Richmond vient de se montrer très habile ingénieur par

l'invention d'un nouveau genre de parapet que le ministre ne peut qu'agréer, puisqu'il a sauvé la vie du ministre. »

Lord Richmond avait des qualités politiques dont manquait M. Malvy puisque, ministre de l'intérieur, il ne put protéger l'impopularité de M. Caillaux qui dans plusieurs circonstances fut en butte à la foule plus encore que Pitt en 1785. D'autre part, à propos des fréquentations et de la clientèle des ministres, l'anecdote suivante fournit un exemple que tous méditeraient avec profit.

Richard Cromwell, fils d'Olivier et qui jouit quelque temps du souverain pouvoir que lui avait transmis son père, vécut longtemps dans la retraite à sa campagne de Cheshunt, sous le nom de Clerck, et y atteignit un âge très avancé. Il sut s'y faire oublier et n'était connu que d'un petit nombre d'amis. Il ne se privait point du plaisir de les voir chez eux ou de les recevoir chez lui ; mais il évitait soigneusement de parler de la place éminente qu'il avait occupée d'une manière si passagère.

Le docteur Watt, qui le voyait souvent, assure qu'il ne l'a jamais entendu y faire allusion, si ce n'est une seule fois et d'une manière fort indirecte.

Son premier établissement dans cette terre était de l'année 1680. Il y jouit constamment d'une bonne santé. Il était si alerte et si vigoureux qu'à l'âge de quatre-vingts ans il faisait plusieurs milles au galop. Il mourut dans sa quatre-vingt-seizième année, en 1712.

Mais voici l'anecdote en question que le vicaire G. Worth a rapportée d'après le récit de deux témoins oculaires.

Personne n'était admis auprès de Richard Cromwell, s'il n'avait pas de fortes recommandations de quelqu'un de ses anciens amis qui le présentât comme un homme aimable et comme un homme d'honneur. Un des deux témoins cités ci-dessus obtint la recommandation requise, et fut introduit dans la société de Richard, après avoir été prévenu qu'il fallait se prêter aux petites singularités de ce vieillard, sans lui faire aucune question et sans avoir même l'air d'y prendre garde.

Après une heure ou deux de conversation à table, Richard se leva et prit une chandelle allumée.

Toute la compagnie suivit, sachant fort bien ce qu'il allait faire, à l'exception de ce nouvel hôte qui l'ignorait entièrement.

On prit les verres et les bouteilles, et, en marchant sur le pas du ci-devant protecteur, on se rendit dans un galetas où il n'y avait pour tout meuble qu'une petite boîte à perruque.

M. Cromwell la mit au milieu de la chambre, se fit donner un verre de vin et but à la prospérité de la vieille Angleterre. Toute la compagnie en fit autant. M. Windus, le nouveau recommandé, fut invité à

remplir à son tour la même cérémonie en se mettant comme eux à cheval sur le vieux coffre.

M. Cromwell l'avertit de prendre garde et de s'asseoir légèrement, car, lui dit-il, vous tenez sous vous la vie et la fortune de tout le bon peuple d'Angleterre.

En même temps il ouvrit la boîte et en tira, non sans beaucoup de plaisanteries et de gaîté, les originaux des pétitions qui lui avaient été adressées en sa qualité de protecteur. C'était ainsi qu'il avait coutume d'initier à sa Société les nouveaux venus que ses amis lui présentaient.

M. Malvy donnerait gros pour pouvoir aller examiner en secret et à la lueur d'une chandelle, ainsi que faisait Richard Cromwell, les pétitions et les recommandations qui lui ont été adressées en qualité du ministre de l'intérieur.

Mais au lieu de chandelle, il a fallu qu'il en rendît compte en public et à la lumière du soleil, qui, dans tous les cas, est beaucoup trop vive pour de telles choses qui, même irréprochables, se plaisent dans le mystère et l'obscurité. Une dame qui put assister à quelques séances du procès Malvy était fort impressionnée de ne lui avoir entendu dire qu'une seule chose. C'était dans la rue et près du Sénat. Il parlait avec un de ses amis et, en passant près de lui, la dame l'entendait qui disait : « Le soleil brûle. » Il faisait chaud, en effet.

Au mois de juin 1802, on donnait au théâtre de Marcket-Drayton, une représentation d'une pièce de Kotzebue, cet Allemand, agent de la Russie, que Sand assassina et qui nous a laissé de jolis souvenirs sur Madame Récamier.

La pièce de Kotzebue se passe au Pérou. Au moment où le premier des Incas adressait un hymne au soleil, le transparent qui figurait cet astre prit feu, de sorte que ce grand-prêtre, qui était en même temps le directeur du spectacle, interrompit à plusieurs reprises son hymne pour crier : « Le soleil brûle ; éteignez le Soleil ! »

Et voilà ce que m'a rappelé l'exclamation de M. Malvy rapportée par une dame qui, grâce à la cousine de l'épouse d'un des défenseurs, put, par un brûlant après-midi de fin de juillet, assister à une séance de la Haute-Cour. Mais, n'est-il pas vrai que, quand on examine la vie de certains hommes d'Etat, qui, s'étant mêlés de mener les hommes, ne savaient se diriger eux-mêmes et ont mal fini, on est tenté de dire à leur propos ce que disait à son maître le valet du docteur Heylin ?

Le fameux docteur Heylin, auteur d'un ouvrage intitulé : *Description générale du globe*, s'était égaré de sa route dans un bois à quelques milles de sa maison du Hampshire. Il était déjà minuit qu'il errait encore, et la nuit était fort sombre. Son valet, garçon naïf, mais plein de sens, lui dit : « Parbleu ! Monsieur, de quoi, dia-

ble! vous êtes-vous mêlé de donner une description du monde entier, puisque vous ne pouvez pas trouver votre chemin à trois milles de chez vous? »

§

J'ai fait dans mon dernier article, entre **Sainte Alliance et Belle Alliance**, une regrettable confusion à propos de laquelle j'ai reçu la lettre que voici :

Monsieur,

Comme vous avez bien loué le *véritable et grand poète*, notre vieux Béranger, qui ne s'était pas vu depuis longtemps à pareille fête, et dans le *Mercure de France* encore!...

Et qu'il y a loin des nobles strophes de la *Sainte Alliance des peuples* aux *Divine Tragédie* de Henry Bataille et bondieuseries de Paul Claudel!

Mais dans vos souvenirs de Waterloo, la ferme de la Haye-*Sainte* s'est amalgamée avec l'auberge de la Belle-*Alliance*. C'est devant cette ferme que se rencontrèrent, à neuf heures du soir, Blücher venant de Plancenoit et Wellington arrivant de la Haie-Sainte.

« Frappé que sa rencontre avec Wellington eût lieu précisément devant la Belle-Alliance, Blücher pensa à donner ce nom à la bataille où l'alliance des Anglais et des Prussiens avait produit un si grand résultat. » (Henri Houssaye, *Waterloo*, 15e édition, page 414).

Dans une visite au champ de bataille, en 1894, je suis entré dans cette misérable auberge de la *Belle-Alliance*, décorée (?) toujours de cette enseigne lépreuse, et qui ne paraît pas avoir changé depuis 1815, et j'y ai bu un verre de mauvaise bière. Personne autre dans l'auberge que la servante, et une *très vieille* femme endormie sur un grabat, qu'on m'a dit être née en 1800 et avoir fui dans les bois pendant la bataille. Tout cela est bien pâle à côté des horreurs que nous vivons.

J'ai vu aussi à Berlin la *place de la Belle-Alliance*, avec la *Victoria-Sœule*, ou, plus exactement, *Belle-Alliance Platz* (au sud de Berlin), où viennent aboutir les Friedrichstrasse, Wilhelmtrasse, Lindenstrasse et Kœniggrœtzstrasse. Il y a autour de la colonne 4 groupes en marbre représentant les alliés de 1815 : Prusse, Angleterre, Hollande et Hanovre. Ce qui contribue à la confusion d'une enseigne d'auberge avec une alliance de peuples.

Ne voyez dans ces remarques qu'un témoignage de l'intérêt que j'ai pris à la lecture de votre vaillant article sur Béranger (le vrai, l'unique, l'immortel...) et veuillez agréer mes bien dévoués sentiments.

Dr CALLAMAND.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Linguistique

A. Meillet : *Les Langues dans l'Europe nouvelle* ; Payot. 5 »

Littérature

Jules Froelich : *L'esprit alsacien ;* Berger-Levrault. 2 »

Colonel Godchot : *Maroc-France, 1908-1918 ;* Chez l'auteur, Lyon. 4 50

Emile Rippert : *La renaissance provençale, 1800-1860 ;* Champion. 15 »

Ysiad : *L'Allemagne et son enfant terrible Maximilien Harden.* Préface de Joseph Reinach ; Berger-Levrault. 3 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Pierre Daye : *Les Conquêtes africaines des Belges.* Avec une carte; Berger-Levrault. 2 »

Bernard Frank : *Dix-neuf histoires de sous-marins.* Préface de Claude Farrère ; Payot. 4 50

Maurice Genevoix : *Au seuil des guitounes ;* Flammarion. 3 50

Vital Magne : *Heures de guerre; d'Afrique en Flandre et en Champagne ;* Perrin. 3 50

Le Mensonge autrichien. L'Incident Clemenceau-Czernin ; Berger-Levrault. 3 50

S. R. : *Chronologie de la guerre, 1er juillet-31 décembre 1917 ;* Berger-Levrault. 3 »

Capitaine Thobie : *La prise de Carency.* Avec 87 grav. et 3 pl. ; Berger-Levrault. 10 »

Poésie

Antoine Pol : *Emotions poétiques ;* Edition du Monde Nouveau. 3 »

Roman

Jeanne Broussan-Gaubert : *Barberine, danseuse d'Opéra ;* L'Edition. 4 50

Abel Hermant : *Histoires héroïques de mon ami Jean ;* Flammarion. 3 50

René Le Cœur : *Loulou et Loulou ;* Renaissance du Livre. 3 50

J.-Joseph Renaud et Eloy Alary : *Les doigts qui parlent ;* Renaissance du Livre. 3 50

Sociologie

Victor Cambon : *Où allons-nous ?* Payot. 4 50

N. P. Commène : *La Dobrogea.* Avec 10 c. en coul. ; Payot. 3 »

Antonin Eymieu : *Les buts de guerre de la Providence ;* Perrin. 3 50

Voyages

André Bellessort : *Le nouveau Japon ;* Perrin. 3 50

ÉCHOS

MERCVRE.

L'anniversaire de la mort d'Albéric Magnard. — Où est la bannière d'Oberdan ? — Le tunnel sous la Manche. — Un repas de corps en Allemagne. — L'almanach des muses des Allemands d'Espagne pour 1918. — Le Féminisme dans la police. — Des mots. — Médecins. — Le Père Angelo Secchi. — L'Angelus et le Président Wilson. — Synchronisme conjugal. — Un enfant recherché par la Reine d'Italie. — O terque quaterque beati ! — Une galerie d'art moderne européen. — Les Bersaglieri. — Mystificateurs.

L'Anniversaire de la mort d'Albéric Magnard. — Quatre ans se sont écoulés, le 3 septembre, depuis le jour où Albéric Magnard a été fusillé et brûlé par les Allemands. Il a succombé en défendant son foyer contre l'envahisseur, sur le seuil de la maison recueillie où s'abritait son génie. Nous sommes allés en pèlerinage sur les ruines noircies du « Manoir des Fontaines ». De la demeure d'autrefois il ne subsiste que les murs et les cloisons avec, à demi calcinés, les contrevents et les lambris mutilés. Ceux qui avaient été les hôtes du compositeur évoquent ici le délicieux salon ancien et là le cabinet où, parmi les belles éditions, les partitions et les œuvres d'art, travaillait Albéric Magnard. Sur ce qui reste du foyer de ce musicien ardent et farouche poussent en vagabondant les herbes et les

fleurs sauvages. Dans le parc, les plâtras accumulés sont ainsi que les ont laissés les mains émues qui parmi les pierres ont retrouvé les cendres éparses du maître. Ces cendres reposent sous un tertre fleuri que surmonte une stèle où sont gravés les vers qu'Edmond Rostand a consacrés à cette mort tragique. — La veuve et les deux filles d'Albéric Magnard ont respecté le domaine massacré dans l'état où, quelques jours après la Marne, elle l'ont retrouvé. Gardiennes pieuses de cette belle mémoire, elles veillent sur les vestiges du drame qui a bouleversé leurs existences et sur l'autel funéraire qu'elles ont élevé. L'ennemi semble s'acharner sur ce coin où palpitait une grande âme française : une bombe d'avion a rendu inhabitable depuis une quinzaine de jours le dernier abri de la famille et le vent de la désolation irréparable souffle sur ce qui était, il y a quatre ans, la maison d'un bon Français et d'un grand musicien. — CLAUDE LAFORÊT.

§

Où est la bannière d'Oberdan ? — En 1882, quand parvint en Italie la nouvelle que Guillaume Oberdan avait été tué par les Autrichiens pour son patriotisme, l'âme italienne se souleva, unie et dédaigneuse. A Bologne se forma un comité national, présidé par Carducci, dans le but d'honorer par un marbre le nom d'Oberdan.

Une souscription fournit l'argent nécessaire à ériger un buste du martyr dans la salle de la *Société ouvrière bolonaise.*

Il restait une petite somme qui, sur le désir de Carducci, fut déposée dans un établissement de crédit et destinée à l'achat d'un drapeau pour un corps de volontaires italiens qui, avec l'armée, vengerait l'assassinat d'Oberdan et revendiquerait les provinces assujetties à l'Autrichien. Quand l'Italie se mit en guerre, il parut aux survivants du comité constitué en 1882 que le moment était venu de déférer au vœu de Carducci. On fit broder sur un beau drapeau de soie tricolore, en caractères d'or, le nom de *Guglielmo Oberdan*. Depuis il n'en a plus été parlé...

§

Le tunnel sous la Manche. — Le baron d'Erlanger, président de la Compagnie formée depuis de nombreuses années pour la construction d'un tunnel sous la Manche, a déclaré il y a quelque temps que la construction du tunnel sous le détroit de Douvres se ferait après la guerre.

Bel exemple de ténacité d'un homme qui pendant 50 ans a proclamé la nécessité de cette construction, se heurtant contre des préjugés et des difficultés réelles.

L'idée du tunnel sous-marin fut lancée pour la première fois par l'ingénieur William Low. Il entendait construire deux galeries parallèles avec des galeries transversales pour la ventilation, qui était une des grandes difficultés à l'époque où l'énergie électrique n'avait pas encore été appliquée aux locomotives.

La Compagnie franco-anglaise qui s'était formée eut l'appui de tous les constructeurs, mais les autorités militaires anglaises empêchèrent le projet de se réaliser. On pense qu'après la guerre, elles verront le projet d'un tout autre œil, car le tunnel eût été d'une grande utilité en facilitant le transport des troupes, et les sous-marins eux-mêmes n'auraient jamais pu sérieusement l'endommager.

§

Un repas de corps en Allemagne. — On raconte dans le Hanovre qu'il y a quelques années, un certain officier prussien très avare, qui était colonel d'un régiment en garnison de Hanovre, ayant été nommé général de l'Infanterie, se décida, après plusieurs plaisanteries imprimées dans les gazettes du pays, à donner un repas de corps, et commanda un dîner pour cinquante personnes, à raison de trois marks cinquante par tête. Les officiers, instruits de ces conditions, résolurent de lui jouer un tour et se rendirent chez le traiteur à qui ils ordonnèrent un dîner à vingt-cinq marks par tête, en s'engageant à lui tenir compte du surplus.

Lorsque la compagnie se mit à table, le général prussien vit avec autant de satisfaction que de surprise que, pour ses trois marks cinquante, sa table présentait ce qu'il y avait de plus recherché dans la saison. Le second service fut plus magnifique encore. Nouvelle satisfaction et nouvelle surprise, quand le général vit un dessert servi avec une somptueuse profusion. L'avare magnifique était émerveillé et se proposait tout au moins de féliciter son hôte au sortir de table ; mais quand il vit arriver du champagne, du vrai, du français, il fit une pause, et calculant tout bas la somme proposée et le prix des vivres, il sentit qu'il s'était glissé quelque erreur dans le menu : il n'osa pas cependant en laisser apercevoir son mécontentement à la compagnie.

Tout le monde but à sa santé ; on fit l'éloge du repas, en disant que cette magnificence était bien digne de celui qui donnait la fête, etc. Il ne put tenir à ce persiflage et à sa douleur, et feignant d'avoir un grand mal de tête, il se retira. Les officiers, selon la coutume de l'armée allemande, continuèrent à boire jusqu'au lendemain matin ; on cassa les verres, les bouteilles, les tables ; on répandit des flots de vin sur le tapis pour grossir la note et l'hôte, fort content de ce dégât, fit son mémoire en conséquence.

Le général de l'Infanterie ayant envoyé chercher l'hôtelier, dès qu'il fut éveillé, lui demanda ce que signifiait un dîner aussi somptueux, l'assurant qu'il en serait pour sa dépense, et que pour lui il ne payerait que la somme dont il était convenu. Cet homme lui ayant avoué qu'il n'y perdrait rien, l'amphitryon mécontent fut si honteux de sa conduite, qu'il se fit apporter le mémoire et l'acquitta en poussant toutefois de profonds soupirs et se promettant bien de ne plus donner de repas de corps.

§

L'Almanach des Muses des Allemands d'Espagne pour 1918. — Les nombreux Boches à prétentions intellectuelles qui forment la clientèle de la bi-mensuelle *Deutsche Zeitung fuer Spanien*, laquelle se publie en deux langues (allemand et espagnol), à Barcelone, depuis janvier 1916, ont composé et tiré à 500 exemplaires un *Musen Almanach der Deutschen in Spanien fuer das Jahr 1918*, dont nous avons pu acquérir l'exemplaire portant le n° 79. C'est une élégante plaquette de 91 pp. reliée toile — avec 3 insignifiantes vignettes d'un Boche des Baléares, le nommé Thesing, — sortant des presses du *Centro de Administracion Municipal* de Barcelone. Il y a, là-dedans, 48 compositions, émanant de Kaete Ballvé, Herbert vom Duen, Fred Fleck, Paul Jobst Haslinde, Arnold Hellmann, J. C. H. (un « poète » de 75 ans), A. Kehrwieder, Betty Kolb, Alfred Kroeger, Dr.

Mally de Peretti della Rocca, Karl Rehder, Fridel Rueggeberg, Hans-Conon von Schaecher, Alfred Sommer, Ludwig Stahl, Ambros Stauder, Uranus, Margit Weber, Hans Welf et Walter Zinck. L'ensemble, comme il fallait s'y attendre, étant donné le caractère amateur de ce staff de poètes et poétesses, est quelconque et va du péan à l'idylle, donnant l'impression du plus extraordinaire pot-pourri, de la plus effrénée sarabande de pseudo-Apolliniens en rupture de Parnasse. De temps à autre, cependant, la vieille *Gemuetlichkeit* de l'Allemagne préguerrière — dont le double visage nous trompa, hélas! de si grossière sorte — réapparaît, comme si ces rimeurs, qui, venus du Cameroun et autres colonies africaines, ne connaissent de la guerre que son aspect livresque, plongeaient encore dans les couches profondes de leur race, complètement recouvertes et noyées par les stratifications hunnesques de la récente éruption barbare. A ce point de vue, cet *Almanach* constitue un numéro à part dans l'ensemble de la « littérature de guerre » allemande et valait d'être signalé au bibliophile.

§

Le Féminisme dans la police. — A Montréal, nous apprend *le Canada*, la lutte contre le vice et l'immoralité est des plus âpres. Le Directeur de la Sûreté voit, à chacune des descentes qu'il ordonne dans les maisons malfamées, ses fidèles revenir avec un butin de plus de 500 personnes. Non seulement les gérants des hôtels ou autres lieux incriminés sont l'objet de poursuites, mais toutes personnes arrêtées ont également à répondre, devant la Cour du Recorder, à l'accusation de fréquenter une maison de prostitution. Mais ces « raids » classiques ne sauraient suffire au Directeur de la Sûreté, et voici qu'il innove dans les méthodes de recrutement de ses agents. Afin de faire donner au travail d'épuration exécuté présentement par la police un rendement maximum, il a retenu les services de quatre femmes comme agents de police.

Elles auront le droit d'arrêter et d'amener toute personne contre qui un mandat aura été signé. Pour rendre leur travail plus facile, elles ne porteront pas d'uniforme, et leur insigne sera caché.

Bien que leurs pouvoirs soient identiques à ceux d'un agent ordinaire, leur travail sera surtout un travail de détective. Elles pourront aller partout, et se rendre compte *de visu* de l'état de choses qui règne en certains endroits.

Le théâtre de leur activité sera surtout la salle de danse, qui, à Montréal, constitue le foyer le plus intense de la traite des blanches. C'est là, la plupart du temps, que les jeunes filles se laissent prendre au piège, d'où elles s'aventurent sur le chemin de la prostitution.

Les quatre agents féminins se rendront en ces endroits et y feront, elles aussi, la connaissance des souteneurs. Elles prendront part aux « joy-rides » en automobiles, aux lunchs des cafés chinois, où pullulent les souteneurs.

Contrairement aux détectives ordinaires, dont la seule besogne, en somme, consiste à rechercher et à pincer les coupables, les femmes détectives, qui s'occuperont surtout des jeunes filles, exerceront auprès de celles-ci un travail de persuasion autant que cela sera possible. Dès qu'elles constateront en un endroit peu recommandable la présence d'une jeune fille,

ou qu'elles la verront en compagnie de gens à réputation douteuse, elles se rendront auprès de cette jeune fille et tâcheront de lui faire comprendre les dangers qui s'offrent à elle. Si la jeune fille ne paraît pas comprendre son véritable intérêt, d'autres moyens de douceur seront pris, comme l'intervention des parents, si c'est possible. On pourra même, si cela devient nécessaire, recourir à la comparution devant les cours de justice.

Ayant tous les pouvoirs d'un agent de police ordinaire, elles pourront entrer dans les maisons de prostitution et faire connaissance avec les pensionnaires.

Jusqu'ici les femmes détectives sont au nombre de quatre; deux Canadiennes françaises, et deux de langue anglaise; l'une est mariée. Elles reçoivent un salaire de 900 dollars par an. C'est là le salaire d'un constable ordinaire.

§

Des mots. — Nos soldats ont su, au cours de toutes nos guerres, trouver les mots de la situation. On a recueilli leurs paroles. On n'a pas encore eu le temps de recueillir toutes celles que ces quatre ans de guerre ont fait naître. Voici quelques-uns de ces mots héroïques, que nous trouvâmes dans les publications officielles.

C'est à Beauséjour (27 février 1915) le sous-lieutenant Cazeau, marsouin traversé de part en part et se sentant mourir, qui se fait placer face à l'ennemi et chante : « Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau... » Le même jour, le lieutenant Lelong, marsouin lui aussi, déjà blessé et voyant la position perdue, sort son revolver et dit aux hommes qui l'entourent : « Je vais vous faire voir comment meurt un officier français ! » Il se précipite sur les Allemands, en abat plusieurs et tombe.

On se rappelle, en 1845, au marabout de Sidi-Brahim, le mot du capitaine Dutertre, du 8e bataillon de chasseurs, prisonnier et envoyé par Abd-el-Kader, qui crie aux défenseurs du marabout : « Chasseurs, si vous ne vous rendez pas, on va me couper la tête. Faites-vous tuer jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre. » Et le 30 juin 1915, à Bagatelle, le capitaine Dubois, du même 8e bataillon, entouré d'ennemis, se défend jusqu'à la mort en criant : « Un officier français ne se rend pas ! » Le 16 juillet 1917 le sous-lieutenant Gagé, du 56e bataillon du chasseurs, tombé à la tête de sa section après avoir repoussé par deux fois une attaque ennemie sur une tranchée récemment conquise, encourage ses hommes jusqu'à son dernier souffle, en leur disant : « Courage, chasseurs, défendez-vous jusqu'à la mort. »

Le 21 mai 1917, le lieutenant Pillon, du 25e d'infanterie, tombait devant ses hommes en atteignant l'objectif qui lui avait été assigné. Quelqu'un lui faisant observer qu'il s'exposait trop pour un commandant de compagnie, dans ses reconnaissances personnelles en avant des lignes avant l'attaque, il répondit : « Je ne m'exposerai jamais trop si j'évite la perte d'un seul de mes hommes. »

Le soldat Lambert, du 155e d'infanterie, le 20 février 1916, blessé grièvement au cours d'une patrouille pour laquelle il s'était volontairement offert et resté près des lignes ennemies, a répondu à un officier allemand qui lui enjoignait de venir se faire soigner dans les lignes ennemies, faute de quoi

il serait tiré sur lui : « Tuez-moi si vous voulez, mais je suis Français et je vais chez les Français. »

Enfin voici le caporal Jacquemin, du 271e d'infanterie, dont le mot est plus profond et va plus loin peut être que toutes les paroles que nous venons de rapporter. Le 5 mai 1916, étant volontaire pour une patrouille de vingt-quatre heures, il resta contre les fils de fer allemands après avoir répondu à un camarade qui voulait l'en dissuader sous prétexte qu'il était veuf et père de trois enfants : « *C'est pour eux que je le fais.* »

§

Médecins. — Les médecins de Wellington, capitale de la Nouvelle-Zélande, veulent désormais être payés comptant. La guerre amène des révolutions et des changements dans les familles, le prix de la vie a augmenté, bref, pour une raison ou pour une autre, les médecins néo-zélandais n'attendront plus la fin de l'année pour qu'on les paye.

Les médecins anglo-saxons ont du reste toujours aimé qu'on les payât comptant.

Il y a un grand nombre d'anecdotes à ce sujet, voici l'une d'elles :

Un jeune homme ayant dit à un de ses amis qu'il allait consulter le médecin Clifford, mais qu'il lui demanderait crédit parce qu'il n'avait pas d'argent :

« Ne t'avise pas de cela, lui répondit son camarade, car lorsqu'il est malade et qu'il se consulte lui-même sur ce qu'il doit prendre, il tire une guinée d'un de ses goussets pour la mettre dans l'autre. »

§

Le Père Angelo Secchi.—L'Italie a célébré cette année le centenaire du Père Angelo Secchi, l'astronome illustre qui mérita le titre d'historien du ciel. Il ne manquait pas d'intuition pour les choses de la terre et, lors de son premier voyage à Londres, il se demandait comment, ne sachant pas l'anglais, il arriverait à se guider dans la grande ville.

« Nous chercherons un Italien », dit le père Secchi à l'enfant de quinze ans qui l'accompagnait et qui raconta la chose par la suite.

Comme le temps pressait, ils allèrent à la Bibliothèque du *British Museum* où le père Secchi dévisagea rapidement les lecteurs; il s'arrêta devant l'un d'eux et lui dit :

« *Bongiorno ! Lei e italiano* » Et de fait c'était un Italien qui devint son hôte et son guide durant son séjour à Londres.

§

L'Angelus et le Président Wilson. — Le Sénat américain a, comme on sait, demandé au président Wilson de publier un manifeste exhortant le peuple américain à dire tous les jours, à midi, une prière pour la victoire de la cause des Alliés.

Un appel semblable fut lancé il y a presque cinq siècles, en 1456.

Ce ne fut pas le Sénat de Washington qui invitait la chrétienté à la prière. L'Amérique n'existait pas encore sur les cartes géographiques du temps. Il s'en fallait de 36 ans pour que Christophe Colomb la découvrit, le 18 octobre 1492.

En 1456 une armée chrétienne était en guerre contre les Turcs qui, non

contents d'avoir pris Constantinople, s'approchaient de Belgrade. L'armée chrétienne était défendue par le héros hongrois Jean Hunyade.

Le pape Calixte III, préoccupé de l'issue de la guerre, invoqua l'aide divine. Le 29 juin 1456, après la messe solennellement célébrée par le Pontife à Saint-Pierre, on lut une bulle qui ordonnait de sonner à midi les cloches des églises, afin que les fidèles se souvinssent de prier pour ceux qui se battaient contre les Turcs sous les murs de Belgrade, et cela jusqu'à la fin de la croisade :

Quandiu sancta cruciata nostra durabit et de cœlo, uti confidimus, victoria dabitur contra dictum perfidum Turcum, et alios damnatæ sectæ Mahometanæ in partibus Orientalibus sectatores.

Aujourd'hui nous nous battons aussi *contra dictum perfidum Turcum*, Belgrade est dans les mains ennemies, mais c'est de Washington que la bulle est lancée pour la victoire, *quandiu sancta cruciata nostra durabit.* Rome se tait, mais la signification de l'Angélus n'a pas changé. Il rappelle toujours aux fidèles de prier pour la victoire.

§

Synchronisme conjugal. — La lettre suivante, écrite de Lanerck, en Ecosse, le 18 octobre 1771, et publiée dans les papiers du temps, contient un assemblage de circonstances qui nous ont paru assez remarquables pour être remises sous les yeux de nos lecteurs.

Le vieux William Douglas et sa femme viennent de mourir. Ils étaient nés le même jour, dans le cours de la même heure; la même sage-femme les avait reçus, et ils avaient été baptisés en même temps dans la même eglise. Ils ne s'étaient pas quittés jusqu'au moment où la nature leur fit sentir les premiers feux de l'amour. A l'âge de dix-neuf ans, ils se marièrent du consentement de leur parents, dans l'église où ils avaient été baptisés. Jamais ils n'avaient senti la moindre indisposition jusqu'au jour qui précéda leur décès, et celui où ils sont morts accomplissait exactement leur centième année. Ils ont rendu l'esprit dans le même lit, et ont été enterrés dans le même tombeau, tout près des fonds où, cent ans auparavant, ils avaient reçu le baptême.

Et qui oserait prétendre après cela que le bonheur n'est pas de ce monde?

§

Un enfant recherché par la reine d'Italie. — Les journaux italiens ont publié l'avis suivant :

Sa Majesté la Reine sera très reconnaissante à qui pourra lui procurer des renseignements touchant le jeune Tonuzzo Hector, âgé de trois ans et demi, qui, le 28 octobre 1917, à 8 h. 30, à un kilomètre d'Udine, fut confié par sa mère, madame Angiolina Moro in Tonuzzo, à une dame inconnue, en voiture, qui devait l'amener à Sacile, où la mère, qui suivait à pied avec ses autres enfants, devait le reprendre. Arrivée à Sacile, la mère, ne retrouva pas le petit Hector et, malgré toutes les recherches faites, n'en a plus eu de nouvelles.

Tout commentaire affaiblirait la portée de cette annonce qui rappelle un événement comme en ont seuls décrits Gœthe, dans *Hermann et Dorothée*, et Manzoni, dans *les Fiancés*.

§

O terque quarterque beati! — Le fait vient de se passer dans une classe d'un collège de l'Amérique du Sud, où les humanités sont encore en honneur.

Les professeurs et les élèves sont dans ce moment en proie à la plus violente dissension ; les Académies même menacent de s'en mêler. Voici les faits :

Le professeur B... faisait expliquer dernièrement le premier livre de l'Enéide. L'écolier en était à ce passage :

O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis...

et selon l'usage il traduisait :

O trois et quatre fois heureux !...

« Arrêtez, s'écria le professeur, trois et quatre font sept, dites : O sept fois heureux. »

Toute la classe s'étonna de la variante, et bientôt l'Université en est instruite.

« Il a tort, disent les uns, la traduction doit être littérale, les deux *que* empêchent de faire l'addition du *ter* et du *quater*. »

« Il a raison, disent les autres ; jamais quatre ne fut un nombre sacré, mais bien sept ; le quatre ne ferait que détruire l'effet du trois, loin de l'augmenter ; Virgile a voulu dire sept ; il faut ne pas avoir la moindre notion de l'antiquité pour en douter un instant... »

Professeurs, écoliers, tout s'en mêle ; on s'injurie, on se menace, et nous allons probablement voir éclore des in-folios sur une question qui nous rappelle ces temps où l'infortuné Ramus faillit allumer la guerre civile dans Paris, pour avoir voulu exiger de ses disciples qu'ils prononçassent *quisquis* et *quanquam*, au lieu de *kiskis* et *kankan*.

§

Une Galerie d'art moderne européen.— Un Mécène anglais, M. Joseph Duveen, a offert à la capitale anglaise de bâtir à ses frais une galerie d'art moderne européen. M. Duveen est fils du célèbre collectionneur qui donna une grosse somme d'argent pour l'acquisition des Türner que l'on admire à la *Tate Gallery*.

Commentant cette nouvelle, le *Manchester Guardian* dit :

Une galerie d'art moderne signifie une galerie d'art français, puisque la France est comme elle fut hier la source fertilisante des idées.

Il est vrai !... Mais gageons que si l'idée de M. Duveen se réalise, la France ne sera représentée à la galerie en question que par ce qu'elle produit de moins saillant, de moins original, partant de moins français. Et quant à ce qui représente les efforts désintéressés d'une jeunesse ardente, on le sacrifiera comme folie, déraison et mystification en faveur des œuvres les plus banales dont les autres nations ont, comme nous autres, à profusion.

Et ce qui manque aux autres nations, l'Etat le méprise chez nous. C'est peut-être pourquoi, du reste, l'art d'avant-garde a depuis si longtemps, ici, tant de force et de nouveauté. Et il vaut mieux qu'il en soit ainsi...

§

Les Bersaglieri. — On connaît le corps des Bersagliers, ces soldats italiens dont le chapeau orné de plumes de coq est célèbre.

C'est le 18 juin 1836 que le général Alexandre La Marmora fonda le corps glorieux.

Et la vieille chanson qui les célèbre et que les enfants des écoles chantaient autrefois est toujours d'actualité : *Le Bersaglier est fort et courageux, il marche pour la Patrie avec un cœur valeureux. Et quand on le croit mort, il fait encore quatre bonds et le voilà ressuscité.*

Fa ancor a quatro salti
Ed ecco è già risorto !

§

Longs crins et courte queue. — Durant la sécheresse qui désola cette année les deux hémisphères et l'Afrique du sud aussi bien que l'Europe et l'Australie, on peignit sur un écriteau, auprès des pâturages qui avoisinent la ville du Cap, l'avertissement suivant : « Excellente herbe à trois shellings et six pences par semaine pour les chevaux à courte queue. »

Pour bien comprendre cette différence de prix, il faut savoir que les chevaux à longs crins peuvent chasser les mouches et manger à leur aise, tandis que les chevaux à courte queue ne font qu'errer çà et là du matin au soir, tourmentés par les mouches.

§

Mystificateurs. — La France a eu au xx^e^ siècle Paul Birault, dont la mystification touchant le cas du supposé Hégésippe Simon, précurseur de la démocratie, est tout simplement géniale.

L'Italie a eu le cas de don Nicola Spedalieri dont on n'a pas encore précisé toutes les circonstances.

Don Nicola Spedalieri fut un pieux chanoine de Saint-Pierre auquel le professeur Cimbali réussit à faire élever un monument de bronze à Rome même, comme s'il avait été une « victime de l'Inquisition ».

Il y aurait un beau dialogue des morts à écrire dont les interlocuteurs seraient Hégésippe Simon et don Nicola Spedalieri.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

A la faveur des excellentes nouvelles militaires, les dispositions du Marché sont demeurées fort satisfaisantes. Il y a bien eu quelques remous déterminés par des prises de bénéfices, ainsi que cela s'observe après chaque mouvement un peu rapide de hausse, mais leur influence sur la tenue des cours fut à peu près nulle. Il convient aussi de noter une amélioration en notre faveur des changes étrangers.

Nos Rentes sont en nouveau progrès, le 3 o/o à 64 fr. 10 ; le 4 o/o à 71 fr. 25 ex-coupon, et le 5 o/o à 87 fr. 90.

Pour les motifs que nous avons déjà indiqués, les fonds russes s'inscrivent à un niveau légèrement plus bas : 4 1/2 o/o 1909 54 fr. 60 ; 5 o/o 1906 63 fr. 65 ; 3 o/o 1891 [illegible] fr. 90.

En prévision d'une paix que certains escomptent comme plus ou moins prochaine, le Turc Unifié est ferme à 66 fr. 50.

Au groupe espagnol, la réaction qu'il était aisé de prévoir s'est produite avec assez de véhémence. L'Extérieure est ramenée à 114 fr. 70 et les chemins ne sont pas mieux traités : Nord d'Espagne 411 fr. ; Saragosse 428.

Les chemins de fer français ont fait bonne contenance, principalement le Nord qui gagne plus de cent francs à 1412 et le P.-L.-M. qui passe de 985 à 1.010 francs.

Nos grands établissements de crédit sont calmes et leurs cours restent sensiblement les mêmes.

Les valeurs cuprifères accentuent leurs progrès ; le Rio s'approche de 2.000 fr. ; le Boléo vaut 870 et Montecatini à 175 fr. gagne encore une quinzaine de points.

Il y a eu aux Métallurgiques et assimilées de la reprise sur Fives-Lille, Peñarroya à 1.460 fr., Hotchkiss, automobiles Peugeot à 910 francs.

Aux constructions navales, les Navales-Batignolles se traitent à 589 fr. ; les Chantiers Navals Français à 545 francs.

Les deux valeurs inscrites tout récemment à la cote ont la faveur du public et semblent aujourd'hui débarrassées des positions spéculatives des premiers jours.

Bien que soutenues dans leur ensemble, les Industrielles russes cèdent encore un peu de terrain.

Il en est de même des valeurs de caoutchouc : Financière 209 fr. ; Malacca 124 fr. ; Padang 110 francs.

On s'occupe activement des Phosphates de Gafsa à 1.255 fr., et des Phosphates tunisiens à 355 francs.

LE MASQUE D'OR.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Les *Bons de la Défense Nationale* offrent toutes facilités pour effectuer un placement de pleine sécurité, qui n'immobilise les capitaux engagés que le temps et qui donne au Trésor public les ressources indispensables au salut du Pays.

On trouve les *Bons de la Défense Nationale* par-tout : Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de Postes, Agents de Change, Banque de France et ses succursales, Sociétés de Crédit et leurs succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

Voici à quel prix on peut les obtenir :

PRIX NET DES
Bons de la Défense Nationale
(Intérêt Déduit)

MONTANT DES BONS	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS		
	3 mois	6 mois	1 an
100	99 »	97 50	95 »
500	495 »	487 50	475 »
1.000	990 »	975 »	950 »
10.000	9.900 »	9.750 »	9.500 »
50.000	49.500 »	48.750 »	47.500 »
100.000	99.000 »	97.500 »	95.000 »

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.